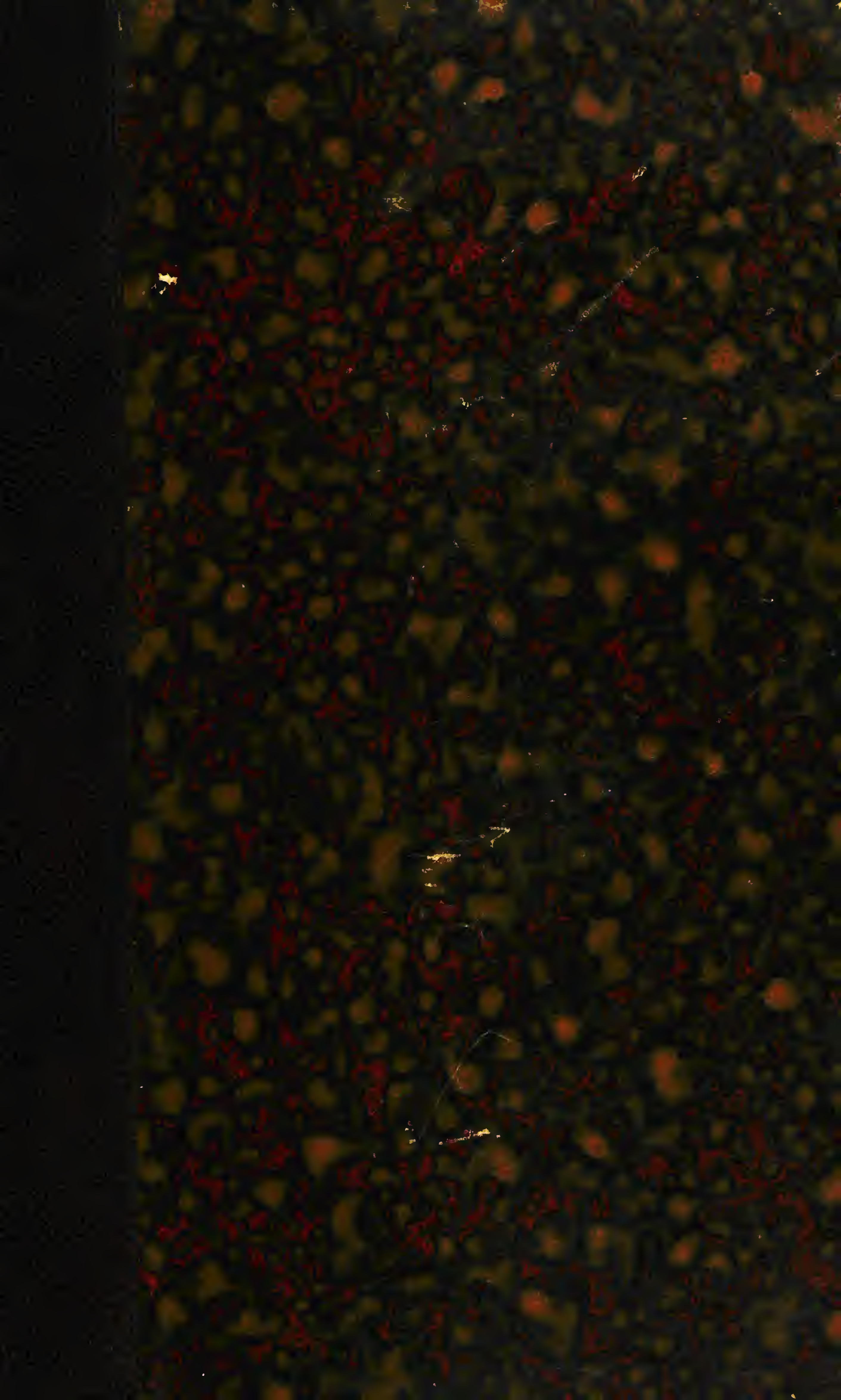
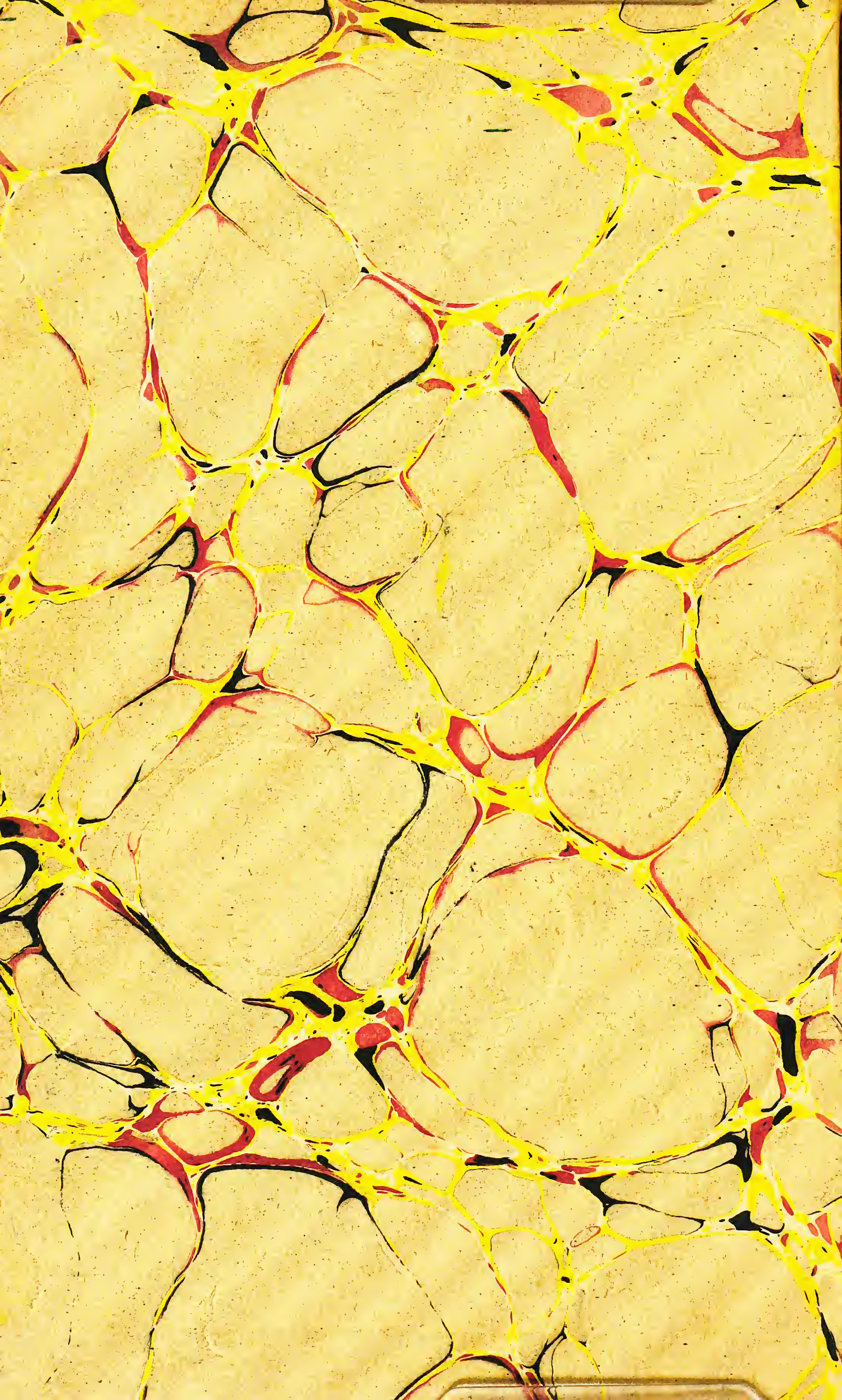
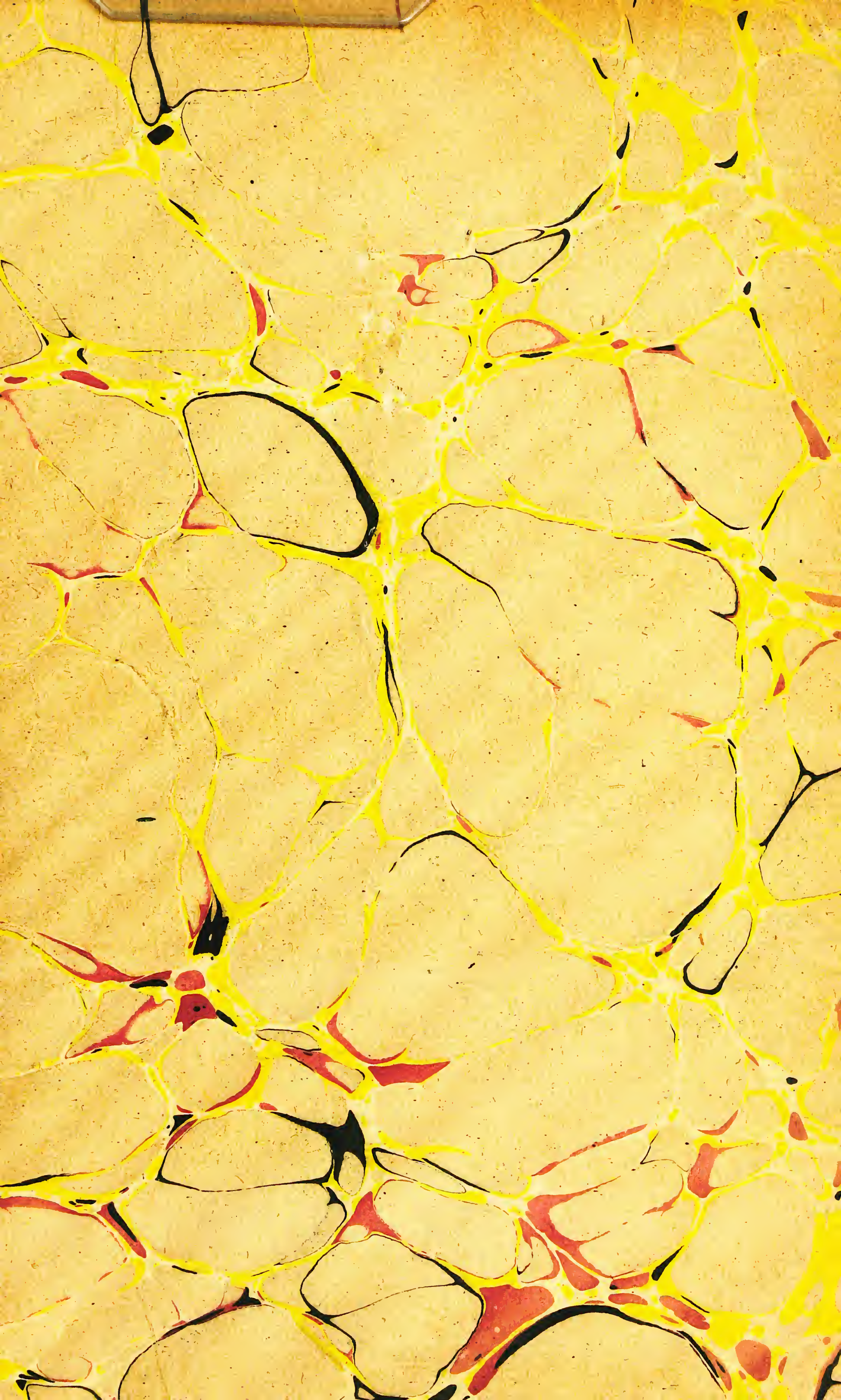






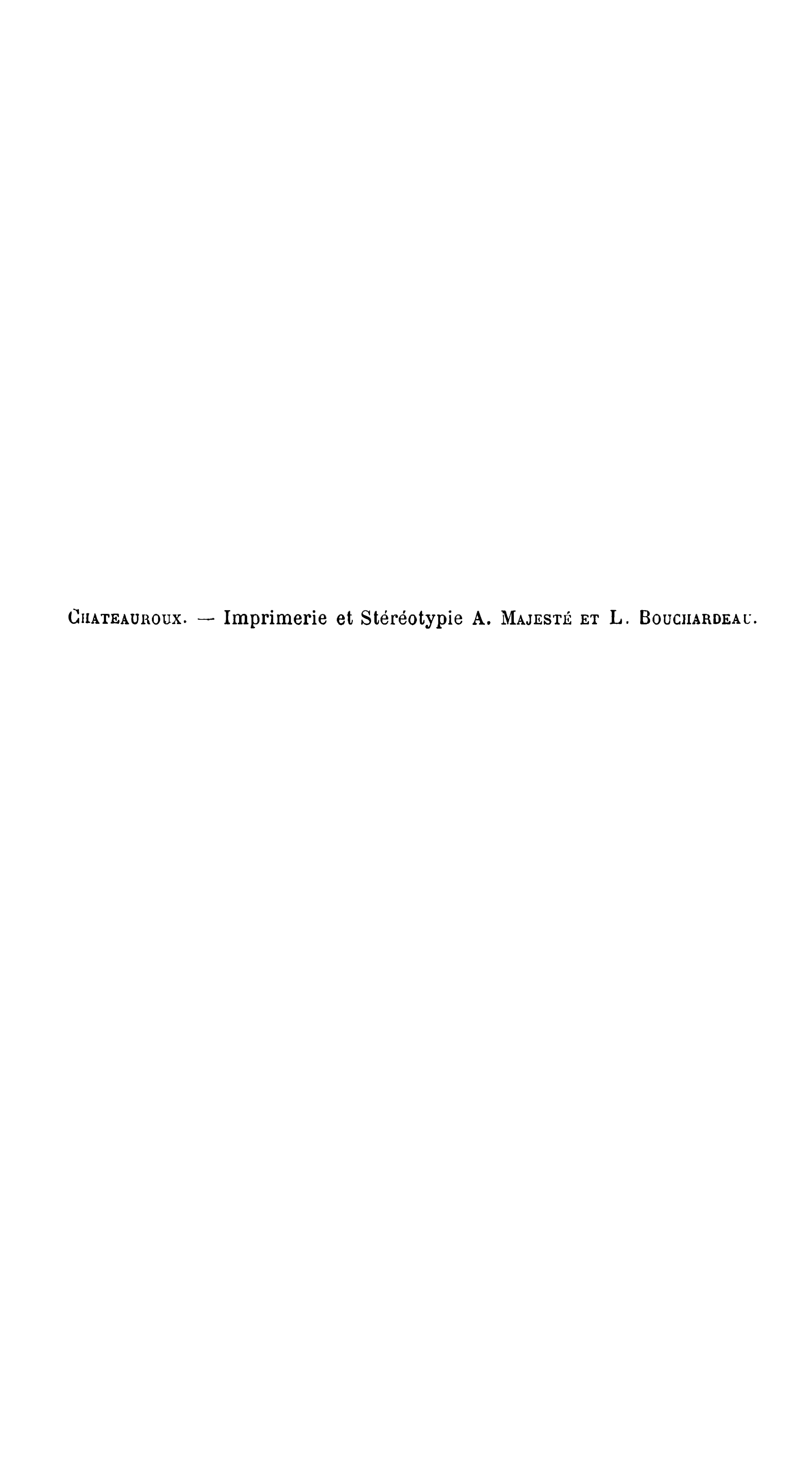






Une Visite

à l'Empereur Ménélick

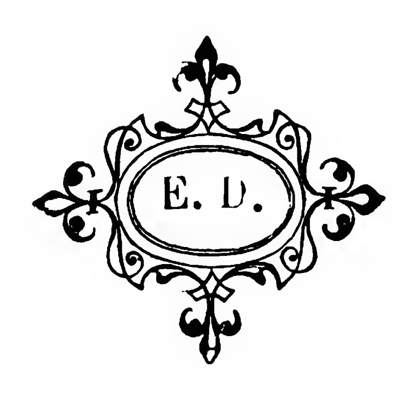


CHATEAUROUX. — Imprimerie et Stéréotypie A. MAJESTÉ ET L. BOUCHARDEAU.

Prince HENRI D'ORLÉANS

UNE VISITE à l'Empereur Ménélick

Notes et Impressions de route



PARIS
LIBRAIRIE DENTU
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL

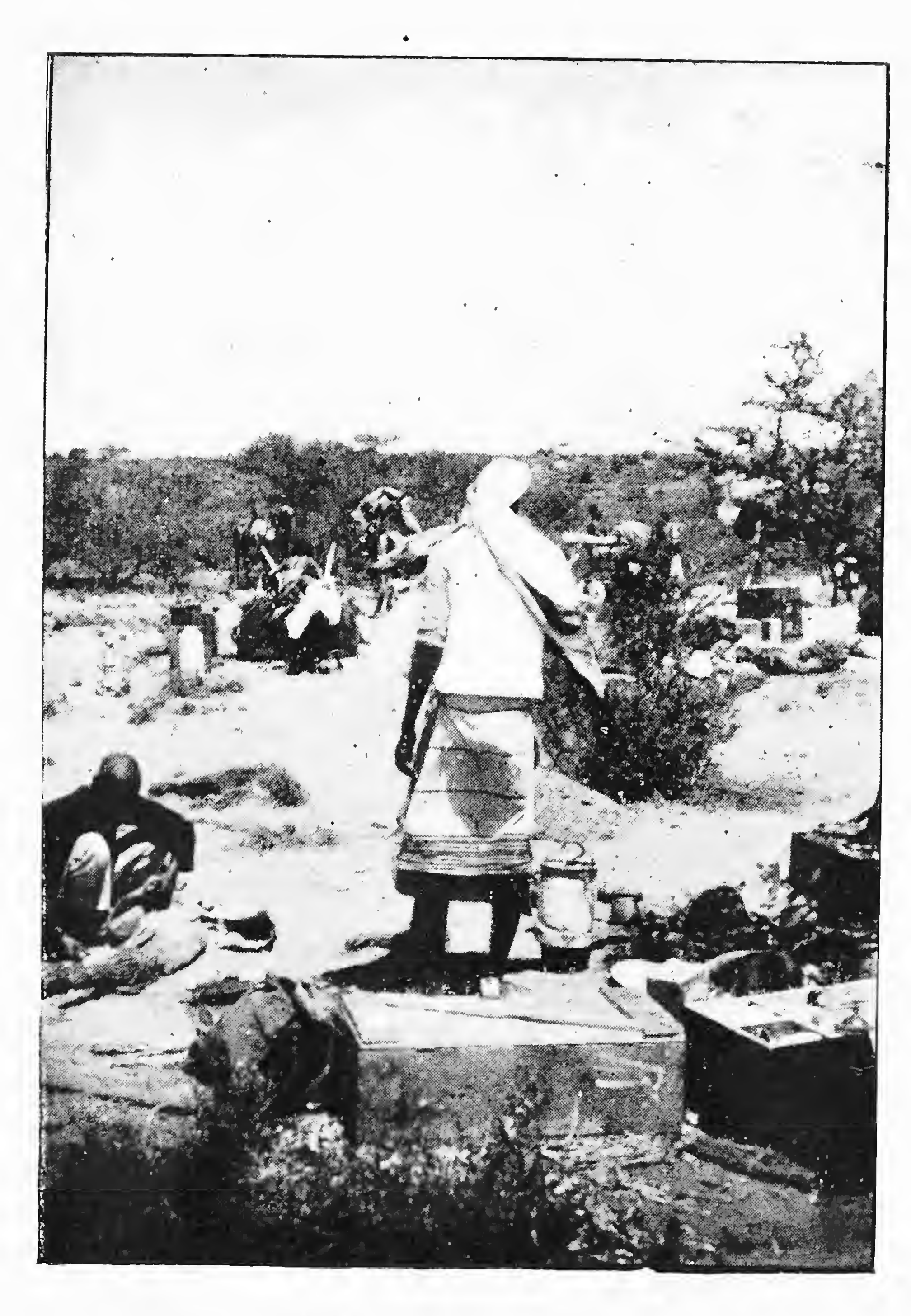






L'Empereur Ménélick





Nos cuisiniers en train de préparer le dîner.
Adjm, mars 1897



INTRODUCTION

Djibouti, 18 février 1897.

Il y a tantôt trois ans, en redescendant les Boulevards, après un dîner de voyageurs, le colonel Monteil et moi nous causions des choses d'Afrique. L'Angleterre venait de signer la convention avec la Belgique, au sujet d'une partie du Congo. Et ses progrès effrayaient à juste titre l'explorateur, avide de défendre les intérêts français. « Savez-vous ce que nous devrions faire? me dit Monteil. Deux colonnes françaises qui, l'une partie du Congo, l'autre de l'Abyssinie, s'enfonceraient vers le centre de l'Afrique. Voudriez-vous prendre la tête de la seconde? — Accepté, mon colonel. Je pars pour Madagascar; à mon retour à Aden, sur une dépêche de vous,

je change la direction de mon voyage, et, au lieu de voguer sur l'Indo-Chine, je pars pour l'Abyssinie. »

Tel fut mon premier projet de mission en Abyssinie. Le ministère ne donna pas suite au plan, Monteil m'en informa à Aden, et je fis route une fois de plus pour nos belles colonies d'Asie.

Asiatique par principe, par conviction acquise des richesses de l'ancien continent, et par goût, je ne croyais pas pourtant que l'attraction qu'exerçaient sur moi ces plateaux du Choa pût me faire *taxer* d'infidélité à l'Asie. N'est-il pas quelque peu asiatique lui-même ce vieux peuple chrétien, qui a une écriture, des traditions, des livres ? Et n'est-ce pas en Asie même, à Jérusalem, que les rois de Sion, les rois des rois, les empereurs d'Ethiopie, vont chercher leur origine? Intéressant au point de vue scientifique et historique, le peuple éthiopien ne semble pas mériter seulement l'examen ou l'étude de ceux qui regardent dans le passé : il n'a pas dit son dernier mot. Un rôle politique important semble devoir lui être destiné dans l'histoire future de l'Afrique. Un plateau de deux mille mètres d'altitude, riche, sain, citadelle dominant la vallée du Nil comme le Pamir domine les plaines de l'Inde ; sur ce pla-

teau, un peuple fort, courageux, relativement civilisé, sagement administré ; un souverain pouvant mettre sur pied une armée de deux cent mille hommes, dont près de la moitié armés de fusils à tir rapide : voilà ce qui nous apparaît quand nous regardons le plateau d'Ethiopie et son peuple. Une éclatante preuve de la force, de la vitalité, du courage de la race abyssine et de ses guerriers nous a été donnée l'an passé. Le 1er mars 1896, on a vu ce fait inouï dans l'histoire de l'expansion coloniale : une armée de blancs battue, écrasée, culbutée, en bataille rangée, sans surprises, par ces noirs dont une puissance européenne, à la faveur d'un article mal traduit d'un traité, se croyait le droit d'envahir le terrritoire ; 12,000 Italiens sont restés sur le champ de bataille ou ont disparu. On a vu un général en chef exécuter une retraite un peu rapide de 70 kilomètres. On a vu enfin la nation victorieuse, obéissant à un empereur grand et sage, se contenter de repousser les envahisseurs sans les poursuivre plus loin, et donner à l'Europe étonnée un exemple de magnanimité, de modération, d'humanité devant lequel il faut s'incliner.

Des gens connaissant à fond l'Abyssinie avaient prophétisé l'issue de la campagne italienne; un

Français, M. Chefneux, qui, depuis douze ans en Abyssinie, a toujours su, avec cette abnégation caractéristique du vrai patriotisme, sacrifier, lorsqu'il le fallait, ses intérêts particuliers à ceux du pays, avait prévu tout ce qui allait se passer. Il est tel député français qui, non moins bien renseigné, annonçait le désastre deux jours avant qu'il eût lieu.

Mais les gens au courant des choses éthiopiennes étaient quelques-uns chez nous, et leurs paroles n'avaient pas encore eu d'écho. Des ministres avaient haussé les épaules à leurs dires ; on avait traité Ménélick de souverain sans importance et repoussé plusieurs fois les propositions d'alliance qu'il nous faisait.

L'histoire des relations entre la France et Ménélick et de la politique suivie chez nous à propos de l'Abyssinie sera écrite un jour en détail : chaque chose sera remise en sa place ; les responsabilités et les mérites apparaîtront alors au jour, et on sera étonné de reconnaître en d'humbles commerçants bien modestes, bien tranquilles, soutenus par quelques coloniaux documentés, les auteurs d'une œuvre essentiellement profitable à la France, qu'ils ont édifiée à force de patience, de ténacité, et dont d'autres — des brouillons ja-

dis — veulent maintenant tirer gloire et profit.

Ce qui dès maintenant apparaît clairement, c'est que la bataille d'Adoua a été, pour la plupart, une révélation.

Depuis le 1er mars 1896, Ménélick est connu du public français. On voit en lui un grand roi, et en l'Ethiopie — qui depuis des siècles a entretenu des relations avec l'Europe, qui a conclu un traité d'amitié avec Louis-Philippe (traité dont Ménélick a mis bien des années à obtenir le renouvellement) — un grand pays. Les plateaux du Choa, déjà tant et si bien explorés par des Français, dont le savant M. d'Abbadie est le plus illustre, apparaissent sous un jour nouveau, et aussitôt l'assaut est tenté de la contrée ; les missions s'organisent et se succèdent les unes aux autres, partout à la fois. D'aucunes sont purement politiques ; le Saint-Siège envoie un patriarche à Ménélick ; la France, la Russie, la Turquie lui offrent des présents. Certaines missions ont un caractère officieux ; d'autres s'abritent derrière un but scientifique. Des voyageurs veulent faire du reportage et d'autres du commerce ; il y a des consommateurs dans le Choa, partant des acheteurs de produits européens, on trouve des défenses d'ivoire et de l'or — de l'or surtout — ce métal

qui fascine tant de gens et les pousse au partage de l'Afrique, comme jadis il attirait les conquérants de l'Amérique. Dans la fièvre abyssine qui s'est soudain emparée des esprits, les voyageurs ou les commerçants oublient trop de rendre justice aux longs efforts de ceux qui les ont précédés; il semble que tout soit maintenant à trouver, à découvrir, à prendre. Et naturellement, pour la conquête morale, commerciale ou politique, chaque partant veut arriver bon premier, devancer son voisin, se plaît à reconnaître chez lui un but personnel, inqualifiable à côté des intentions pures dont lui-même se sent animé.

Les voyages se préparent chez nous, au milieu de combinaisons plus ou moins diplomatiques, parmi des difficultés suscitées souvent on ne sait par qui, dans un foyer d'intrigues dont il paraît qu'on ne se désintéresse pas toujours assez en haut lieu.

Et puis, il y a l'Angleterre qui de l'Egypte, de Zeïla, de l'Ouganda, de tous les points par où elle cherche à étreindre, au mépris des traités et de ses propres déclarations, la vallée du Nil, tourne ses regards vers le plateau d'Abyssinie et n'y voit pas sans contrariété, monter l'influence française. Au pied de l'Abyssinie s'étend le Soudan égyptien;

le terrain est brûlant, et avis est donné qu'on ne saurait être trop prudent lorsqu'il s'agit de questions pouvant intéresser la puissance qui a oublié de nous consulter lorsqu'elle est restée en Egypte, qu'elle a, malgré ses engagements, dirigé des troupes vers Dongola, qu'elle a voulu expulser des missions chrétiennes de l'Ouganda, qu'elle a brutalement lancé des bandes sur les pacifiques Boers, ou arrêté la liberté de navigation du Niger. Tandis que des regards se tournent vers le peuple éthiopien, et cherchent à trouver en lui dans l'avenir un des instruments chargés de mettre un frein à l'ambition sans bornes et sans scrupule de l'Angleterre en Afrique, tandis qu'ils espèrent découvrir dans la citadelle du Choa le nœud de la question africaine, d'autres redoutent les complications qui peuvent résulter de la révélation d'un peuple fort au sud de l'Egypte. Et la diplomatie craint les difficultés.

Des intérêts personnels ou diplomatiques nouvellement en jeu au sujet de l'Abyssinie, des compétitions inexplicables entre commerçants ou voyageurs, s'est ourdie naturellement entre l'Abyssinie et le public français une toile dont les fils empêchent ce dernier de voir exactement ce qui se passe d'Obock au Nil.

C'est pour essayer, en regardant sur place, de me rendre compte aussi exactement que possible de ce qui est, de ce qui se dit, de ce qui se fait sur le plateau du Choa, que je me suis décidé à partir, malgré toutes les difficultés qui ont été faites à mon départ.

Je me suis senti encouragé dans mon projet par les nombreuses demandes de participation à mon expédition, demandes auxquelles il m'a été souvent pénible de ne pouvoir donner satisfaction, soutenu par les marques d'intérêt que m'ont données de grandes maisons d'industrie françaises, en me confiant des présents pour l'empereur Ménélick.

Confiant dans les efforts de compagnons qui me seconderont chacun selon ses moyens, j'essayerai de contribuer à l'expansion scientifique, morale, commerciale de l'influence française en Abyssinie : nous n'avons qu'un désir, faire connaître et aimer en France un peuple qui a tant de sympathies pour elle et avec qui d'anciens liens viennent d'être resserrés.

Un voyageur peut avoir des idées à l'avance, non des projets précis ; il ne peut indiquer exactement où il ira ; évidemment, lorsqu'en jetant les yeux sur une carte il voit des espaces blancs

comme il s'en trouve autour du Choa, il sent se réveiller en lui ses appétits d'explorateur ; il est de loin attiré vers l'inconnu. Probablement tenterons-nous aussi un itinéraire nouveau, voilà tout ce que nous pouvons dire de nos idées avant d'avoir des renseignements sur place. Nous ferons de notre mieux. Si la santé nous le permet, et si aucun événement grave ne nous rappelle, nous pensons rester une année en Abyssinie. C'est pour ne pas faire attendre au public la publication d'une relation toujours tardive, qui le tienne au courant de ce que nous avons vu, que je m'adresse à deux grands journaux de France et d'Amérique et leur demande de bien vouloir donner à leurs lecteurs mes correspondances au fur et à mesure qu'elles leur parviendront.

Peut-être incorrectes au point de vue du style, ces notes, jetées sur le papier en cours de voyage, auront droit à l'indulgence du public, parce qu'elles seront sincères.

Henri d'Orléans.

UNE VISITE

A

L'EMPEREUR MÉNÉLICK

21 février 1897.

Pendant une semaine à Djibouti (du 21 au 28 février), nous organisons notre caravane. Le nom-



Djibouti et ses environs.

bre des missions qui se sont préparées à Djibouti rend la chose assez difficile. Après M. Lagarde, Léontieff a pris des chameaux, et ceux, en petit nombre, qui restent disponibles, sont

retenus pour Bonvalot par M. de Bonchamps. Un Français prévenu d'avance, M. Louis, a bien voulu nous en chercher à Zeïlah. Il en a ramené une soixantaine qui prendront aisément nos bagages avec ceux de MM. de Lucinge et Le Gonidec. Nous engageons des hommes, des Somalis, qui nous serviront de domestiques, un cuisinier, des gens d'escorte ; pour ce dernier service, on prend quelques Abyssins ; devant, avant d'atteindre le Harrar, traverser avec nous un pays qui n'est pas le leur, la région somali, ils auront autant d'intérêt que nous à se défendre. Bien que la route qui monte à Harrar soit maintenant très fréquentée, il faut toujours être en garde contre une attaque. On se raconte ici toutes les agressions dont nos compatriotes allant en Abyssinie ou en revenant ont été l'objet.

Le souvenir de l'infortuné Barral, massacré avec sa femme et vingt Abyssins, après avoir épuisé pour se défendre toutes les cartouches qu'ils avaient à leur disposition, est encore présent à l'esprit. Savouré, qui les suivait, ne dut la vie sauve qu'à la précaution qu'il avait prise, au bruit de la fusillade de faire défoncer les caisses de cartouches chargées sur ses chameaux. Les meurtiers de Barral l'avaient pris pour Chefneux. On nous

dit que la tête de ce dernier a été mise à prix dans une région somali, et on se demande qui pouvait avoir un si puissant intérêt à la disparition de celui qui travaillait pour la France à la cour de Ménélick. Plus heureux que Barral, Pinaud, à trois jours de Djibouti, résista à une attaque de Somalis, et tua seize des agresseurs. Comme on lui demandait pour les ennemis tués le prix du sang, il préféra ne pas revenir dans la contrée. Il y a un an, un commerçant allemand fut dépouillé de ses vêtements et de ses bagages ; on lui laissa la vie sauve.

Ces histoires qu'on sert aux voyageurs partant pour l'Abyssinie ne sont pas faites pour nous effrayer ; elles nous rendront néanmoins prudents. Le plus inquiet en l'occurrence est assurément notre interprète, un Abyssin du nom de Jean Feyssa, qui a lui-même beaucoup voyagé : il est allé à Naples, Marseille et au Congo belge, « un mauvais pays, dit-il, où on va beaucoup, et d'où l'on ne revient qu'en petit nombre ».

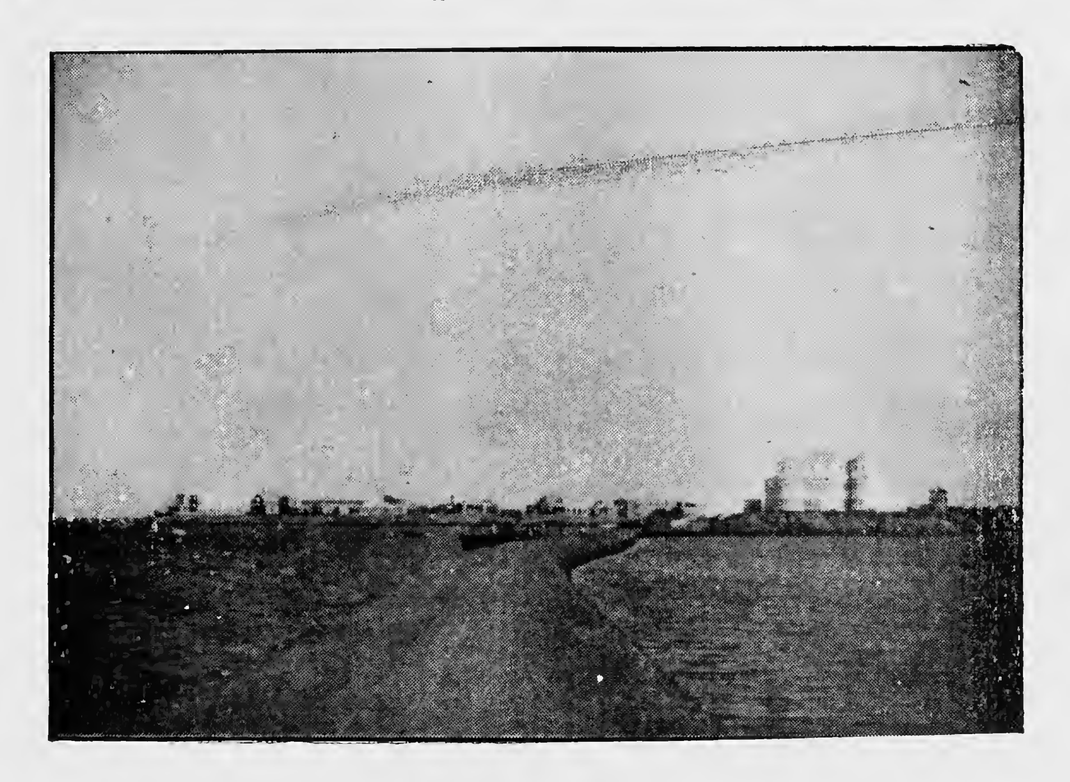
Quant à nos serviteurs, ils sont calmes ; ce sont des Somalis Issas, et ils sont chez eux. La plupart d'entre eux ont fait la campagne de Madagascar avec des convois de mulets et sont munis de certificats. Presque tous comprennent l'arabe, beau-

coup un peu de français. De Poncins étonne les indigènes de Djibouti, en parlant aux uns arabe et aux autres indoustani, langue qui est comprise par quelques-uns.

Les deux figures les plus intéressantes de notre troupe sont bien assurément notre cuisinier et celui de Lucinge. Voilà des défenseurs pour nous; le premier, un beau garçon, très fort, la figure marquée de balafres, se promène une longue sagaie à la main. Et sa qualité de Soudanais aussi bien que l'honneur d'avoir servi le général Gordon semblent l'avoir rendu invincible à ses propres yeux.

Sa beauté n'est pas stérile; une femme le suit, accompagnée d'une petite fille de trois à quatre ans qui trotte toute la route sans paraître fatiguée et fait notre joie au camp. Et à juger par les conférences que Méhémet a sur la place publique avec différentes personnes du beau sexe, avant de partir, on peut en présumer qu'il n'en est pas à une seule conquête. Quant à son service culinaire il s'en occupe aussi peu que son collègue Idris, grand diable à l'air benêt, sur la figure duquel il est bien difficile de mettre un nom de nationalité. C'est un de ces types à figure jaune, tels qu'on en rencontre dans les rues de Port-Saïd, et que leur

profession habituelle ferait facilement ranger dans la classe des porteurs de casquettes à trois ponts. On prend ce qu'on trouve ; comme maîtres-



Djibouti, février 1897.

queux, il faut nous contenter de ces tristes personnages.

Les loisirs que nous laissent les engagements des hommes, les emballages et le règlement de la question financière (notre argent doit être transformé pour l'Abyssinie en thalers de Marie-Thérèse), sont consacrés à des promenades sur la rade, en ville (?) ou aux environs.

Dans le port, se balance la petite canonnière le

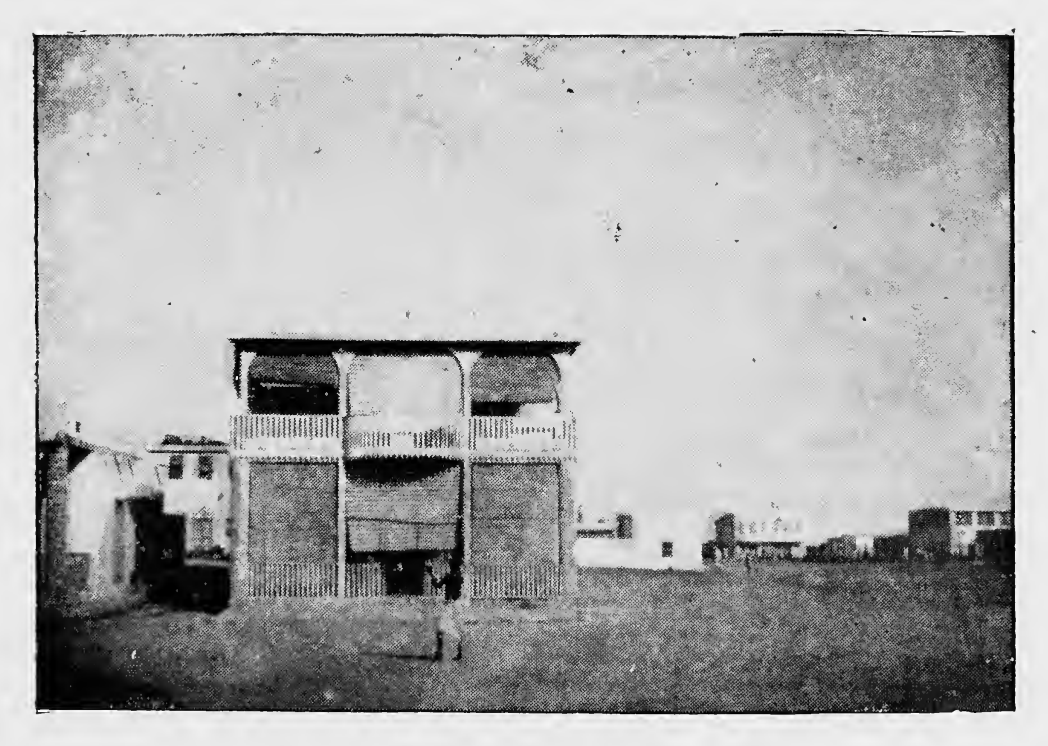
Pingouin, maintenant impropre à la navigation. On se rappelle le massacre, il y a quelques années, de sept de ses matelots descendus à terre dans la baie de Tadjoura pour faire de l'eau.

Pendant notre séjour, s'arrête à Djibouti le croiseur le *Descartes* sur sa route vers l'Extrême-Orient. Nous fraternisons avec les officiers ; ils nous disent qu'un arrêt était nécessaire pour des raisons sanitaires. Dans certaines parties du bâtiment, le thermomètre montait à plus de 69° ; sur ce type de vaisseau, on se trouve, en pays chaud, à la merci du ventilateur, et c'est un grave inconvénient.

Après la rade, la ville est vite visitée. Quelques maisons blanches, à deux étages, qu'occupent des commerçants français, et que précède sur le promontoire un gros pavé gris, avec des vérandas grillagées, la demeure de M. Lagarde, voilà le quartier Français. Le village indigène, des constructions en bois et en chaume, est habité par des Somalis ; ce sont de beaux gas, au teint plus noir que l'ébène, à l'œil vif ; de vrais enfants, riant d'un rien, et farouches à l'occasion..

Ils ne se séparent jamais de leurs sagaies, qu'ils manient avec la plus grande dextérité ; en route, ils tiennent sur le bras gauche un petit bouclier

rond en peau d'hippopotame, passé en bracelet. Leurs cheveux sont coupés ras ou tombent en tire-bouchons, comme une toison de caniche, souvent jaunie par la chaux. Une plume d'autruche orne parfois leur coiffure. Les femmes ont souvent de belles poitrines, mais sont la plupart



Djibouti et ses environs, mars 1897.

laides. Avec les Somalis, je fais des essais de cinématographe; je fais fonctionner l'appareil pendant qu'ils concourent à la sagaie en tirant sur une caisse; ils semblent prendre grand goût à cet exercice.

Nous descendons aussi dans la plaine qui

s'étend au pied du promontoire madréporeux de Djibouti, pour regarder les enfants jouer avec une balle et des bâtons à un jeu qui rappelle celui du golf.

Le commerce de Djibouti est actuellement de peu d'importance ; la principale importation est celle des armes ; on me dit qu'il en vient 5 à 6.000 par mois. Beaucoup sont expédiées en Arabie qui est en train de s'armer.

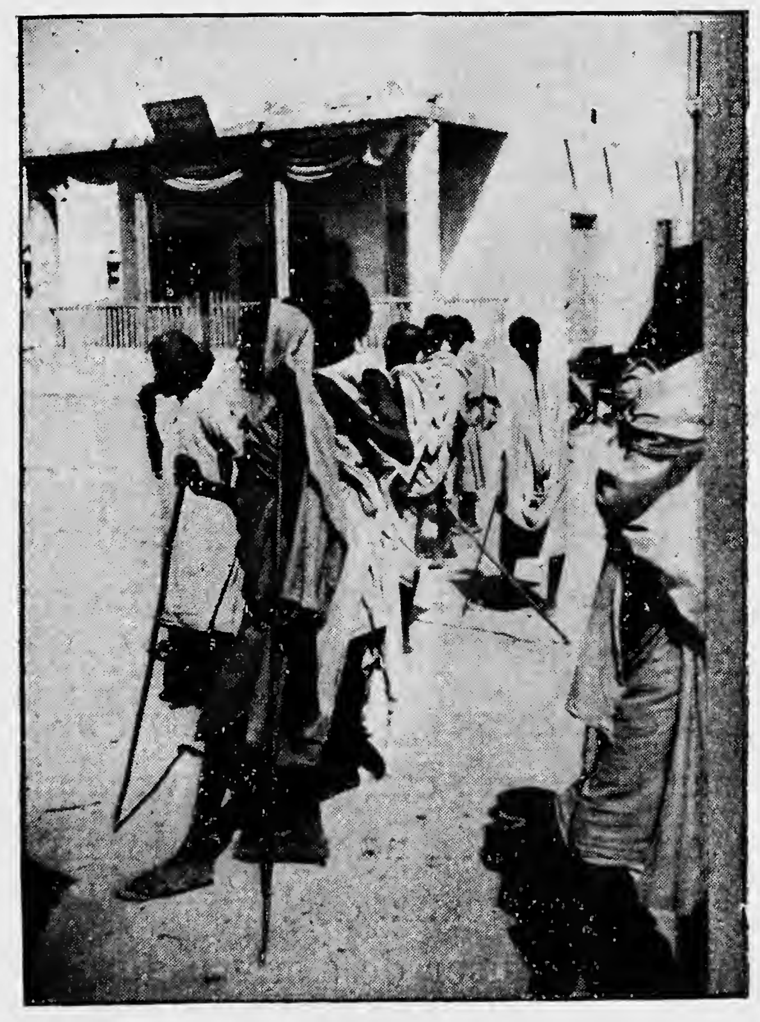
On ne reconnaîtrait pas un pays soumis à l'influence française si l'on n'y trouvait des droits ; chaque fusil paye 1 thaler (2 fr. 70) d'entrée, et chaque centaine de cartouches 10 roupies.

Tout le mouvement commercial avec le Harrar est à Zeïlah. L'établissement d'un chemin de fer entre Harrar et Djibouti changerait les choses.

Avant de partir de Djibouti, nous sommes sollicités par divers personnages encore de nationalité douteuse comme le cuisinier Idris, qui veulent nous suivre en qualité d'interprètes : des Grecs, Maltais, demi-Arabes. Déjà mis en défiance à Paris et au Caire, contre les offres de services qui pourraient nous être faites par des espions, nous les renvoyons tous aussi impitoyablement les uns que les autres.

Le 28, au matin, nous sommes parés. En route !

Rien de plus confus, de plus ahurissant, de plus pittoresque qu'un départ de caravane, au milieu des rugissements des chameaux, des ruades des mulets, des cris des hommes, des jurons inévitables des Européens. Les appa-



Djibouti, février 1897.

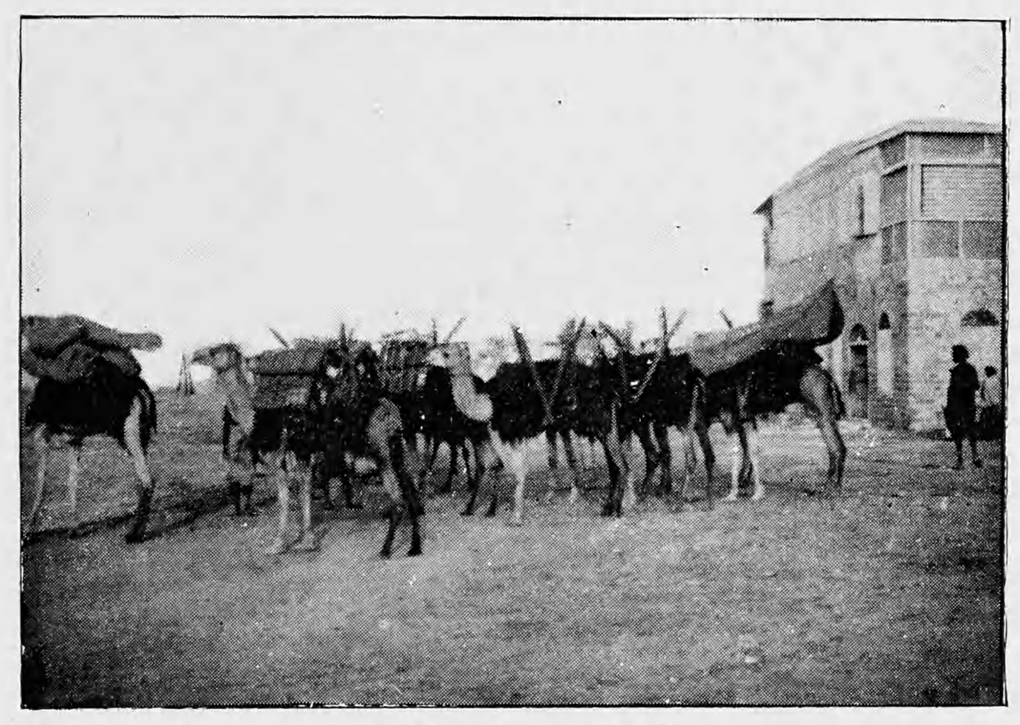
reils photographiques qui se braquent de tous côtés rendront peut-être un côté du tableau.

Nos chameaux s'avancent dignement en plusieurs files, le nez de chacun attaché à la queue du précédent; nous-mêmes sommes sur de petits mulets ; nos hommes sont autour de nous drapés dans leurs péplums dont la blancheur fait encore ressortir la couleur sombre de leur teint.

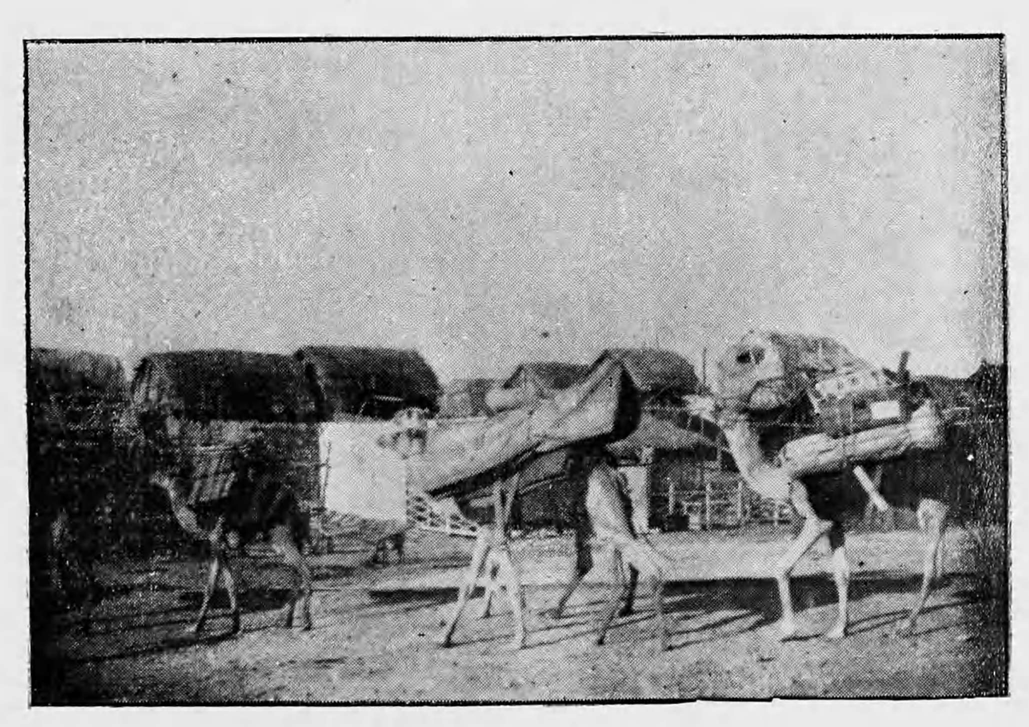
On dépasse Ambouli, jardin où est puisée l'eau qui est poussée à Djibouti en des tonnelets glissant sur des rails Decauville. Les taches blanches des maisons de la colonie française apparaissent derrière nous ; le *Descartes* se voit encore, semblant émerger du sable.

On entre dans un pays légèrement mamelonné, tout couvert de pierres noires, calcinées, noircies par quelque volcan. Nulle part on ne saurait se faire une plus juste idée de cette désolation qui s'attache à certaines régions de l'Afrique ; ce n'est même pas le désert dans sa sauvage grandeur. C'est la terre maudite, un cadre qui ne messiérait pas à certains tableaux de l'enfer de Dante. Le sol dur semble refuser de s'ouvrir aux semences ; les arbustes, qui trouvent moyen d'y faire pénétrer leurs racines, se hérissent de longues épines, comme si la rare végétation de la contrée voulait, elle aussi, en éloigner le voyageur. De ci de là

des chèvres et des moutons viennent chercher les



Djibouti, février 1897.



Djibouti, février 1897.



rares herbages qui végètent sur ce sol et égayent le paysage. On fait à peine attention aux chameaux qui lèvent leurs longs cous sur les branches



Djibouti et ses environs, mars 1897.

supérieures des arbustes. Ces grands animaux, tout disgracieux qu'ils sont, jaunes comme la terre, semblent en être les produits naturels.

Sur les monticules, des Somalis isolés,

accroupis ou debout en des poses hiératiques, en une de ces poses si simples et si gracieuses que trouvent naturellement les gens vivant de la vie sauvage, s'appuient sur leurs longues sagaies qu'ils tiennent toujours verticales et surveillent leurs troupeaux.

Nous traversons ici le désert somali, le pays des pâtres indépendants, en guerre les uns avec les autres, redoutés des Abyssins qui passent parmi eux.

Au bout de trois jours, on aborde la région des collines; elles se couvrent de petites broussailles; sur les coteaux, de nombreux troupeaux de moutons, de petits moutons blancs à tête noire; des chèvres sveltes, élégantes gambadent autour. Les animaux broutent souvent en s'avançant de front et forment de longues lignes de points blancs qu'on aperçoit de fort loin; les pasteurs vivent sous de petites tentes brunes, minuscules, faites d'écorces d'arbres, et rappelant en miniature les aouls du Tibet; des haies de plantes épineuses entourent de petits parcs et défendent les agneaux et les chevreaux contre les attaques des bêtes féroces.

Ici l'eau est rare; d'un point à l'autre, il faut



Djibouti et ses environs, mars 1897.



au moins cinq à huit heures de marche ; et on ne trouve le liquide précieux, l'élixir de vie du désert, qu'en des trous creusés dans des lits desséchés de torrents, et par petites quantités. Encore en présence du breuvage saumâtre tout assaisonné d'urine de mouton, qui nous est le plus souvent offert, en venons-nous souvent à envier la belle eau de Seine.



Djibouti et ses environs, mars 1897.

Nos premières étapes ne se font pas sans difficultés. Le chef de caravane de Zeïlah et son représentant ont disparu à Djibouti. Ils ont mis sur

nos chameaux, parmi nos charges, des toiles anglaises; il faut nommer un nouveau chef, empêcher les chameliers, qui déclarent leurs animaux trop chargés, de jeter des bagages, et ce sont de longues palabres, au cours desquels chacun prend tour à tour la parole comme en une assemblée :

« Les dos des chameaux sont à vous, nous dit un des orateurs, vous pouvez y mettre ce que vous voulez, mais les animaux sont à nous; si vous allez trop vite, vous serez obligés de laisser vos bagages, parce que les chameaux mourront. Ce sera mauvais pour vous et mauvais pour nous. »

« On a dû vous dire du mal de nous, chez vous ! » s'exclame un autre Somali.

En parlant doucement, on finit par s'entendre et convenir qu'on a été trompé des deux côtés par le chef anglais; on fera des étapes raisonnables et on s'accordera.

Actuellement il nous faut presque toujours, pour marcher à la fraîcheur, nous lever dans la nuit, et encore nos hommes trouvent-ils que nous ne partons pas assez tôt. On ne fait pas ce qu'on veut avec ces sauvages, qui n'ont de vrai respect que pour la sagaie.

Des veilles sont organisées ; les gardes sont

surtout faites par les Abyssins, et par un grand diable de Soudanais, ancien esclave, qui fait militairement sa faction, le fusil sur l'épaule. Nous n'avons d'autres alertes que l'arrestation, de temps à autres, de Somalis étrangers à notre troupe, qui viennent rôder autour du camp.



Départ de Djibouti, février 1897.

Le premier prisonnier nous est amené par un de nos boys, Moussa, qui baragouine quelques mots français ; il a été employé sur des bateaux et en a conservé le langage : « il faut *amarrer* le Somali ; parce que *lui faire filou;* demain on *le larguera* ».

C'est le même Moussa qui, en traduisant les remerciements d'un vieillard somali à qui nous avions fait l'aumône, nous dit : « Il dit Dieu looksie[1] vous ».

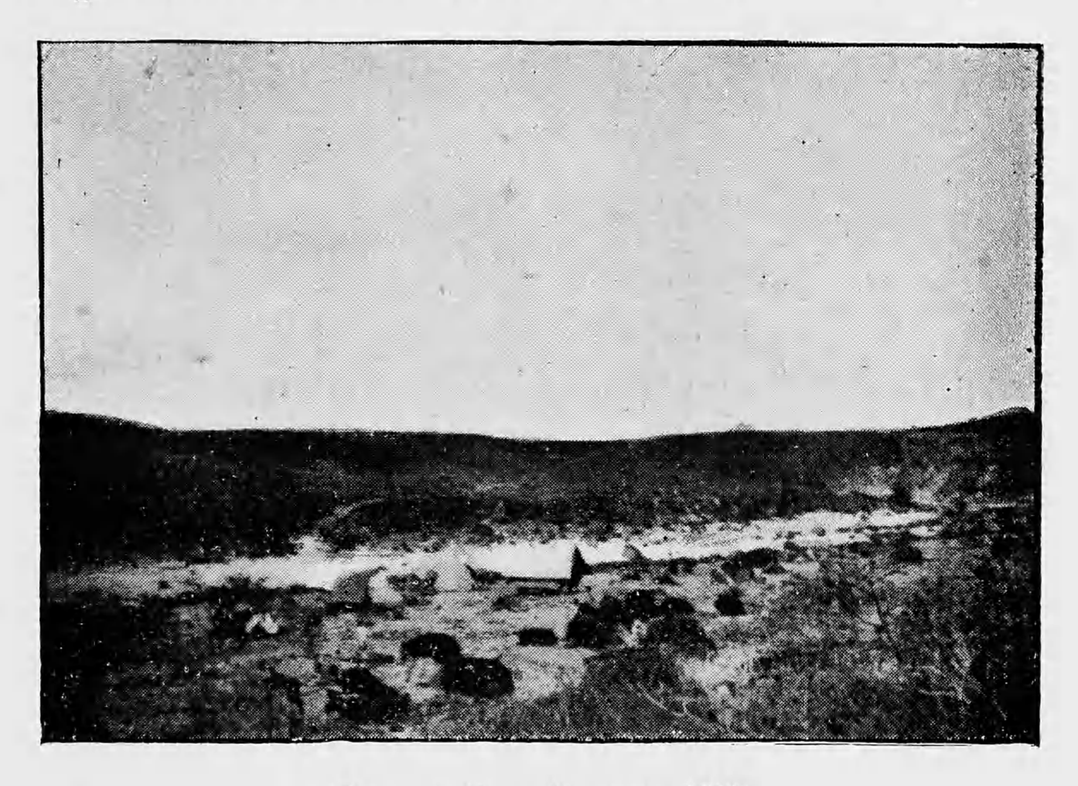
Le gibier commence à paraître : des outardes, des francalins, des digdigs, ravissante miniature d'antilope, de la taille d'un lièvre, des rongeurs dans les rochers ; la panthère se fait entendre la nuit.

Après avoir traversé, le 7 mars, un grand plateau pierreux, d'où la vue s'étend sur un paysage quasi lunaire, une série de cônes ou de troncs de cônes dont rien ne saurait donner une meilleure idée que la carte des cratères de la lune, on arrive le 8 à une région boisée. Nous partons dans la nuit, marchant droit vers la croix du Sud dont les étoiles sont orientées comme les angles d'un grand cerf-volant.

Le jour, peu à peu, se lève, le soleil montre la partie supérieure de son disque rouge aplati ; le plateau sur lequel nous sommes s'étend, séparé des collines lointaines par une bande de nuages légers. Dans la journée, nous trouvons la fin de la plaine avec des arbres ; les arbres ont un aspect

1. Locution employée dans tout l'Extrême-Orient pour le mot « regarde ».

à part; les branches dressent leur feuillage à



Camp à Bayadi, mars 1897.



Femmes Somalis à Bayadi, mars 1897.



même hauteur, formant comme une table de verdure; ils ont l'aspect de ces bouquets plats entourés d'une collerette de papier que font les fleuristes sans goût. Plus bas, des aloès piquants,



Notre camp à Bayadé, mars 1897

des buissons de plantes grasses, des arbustes épineux complètent la végétation. De ci, de là, les hautes constructions de terre des Termites; nous retrouvons là l'Afrique telle qu'elle nous a été décrite dans les récits, telle que nous l'avons connue dans notre imagination d'enfant.

Le sable réverbérant le soleil, il fait très chaud; sur la gauche, des collines de sable nu avec des

aspects de Sahara ; de grands rochers droits en émergent comme les doigts d'une main; ils bordent une des routes venant de Zeïlah.

Le lendemain, la forêt grandit; nous arrivons à une vraie oasis, à Bijo-Kabobi (l'eau fraîche). On y trouve un poste de la Croix-Rouge italienne, destiné à ravitailler les prisonniers qui redescendent; un premier poste est établi à Zeïlah, et un troisième à Harrar; celui de Bijo-Kabobi est composé de quatorze hommes dont quatre blancs. Le poste est bien installé, le camp entouré d'une haie épineuse; on a profité des arbustes pour faire des tonnelles à côté des tentes. Le soir passent des membres de la Croix-Rouge russe; ils ont rencontré Bonvalot à un jour d'ici. Quelle route ! Au dernier camp je trouvais le goulot d'une bouteille d'absinthe et un morceau du *Novoïé Vremia*. Et nous voilà ici, en une nuit, Français, Russes, Italiens, côte à côte, chacun allant dans ce même pays d'Abyssinie, ou en venant, pour un motif différent. Devant nous s'échelonnent les missions Bonvalot, Léontieff, Lagarde, ayant chacune des arrière-projets ignorés des autres.

A Bijo-Kabobi, nous restons un jour ; nous mettons à profit cet arrêt pour chasser ; les traces de

gibier, lions, panthères, gazelles, etc., sont nombreuses. Nous tuons de belles gazelles de Valeri au long cou et avons la chance de tuer à la strychnine une grosse hyène.

Les Somalis ont une façon curieuse de chasser les digdigs : ils établissent sur une soixantaine de mètres de long une longue haie épineuse qu'ils per-



A Adjin, mars 1897.

cent de plusieurs trous ; tandis qu'une partie des indigènes font une battue pour rabattre le gibier sur l'obstacle créé, les autres se tiennent aux passages, et percent à la sagaie ou assomment les animaux.

Nos hommes se mêlent à leurs frères, les Issas (nom de la tribu somali que nous traversons), pour jouer derrière le camp, sur un grand espace plan, à la balle. Le jeu auquel ils apportent une grande animation, rappelle le foot-ball.

Des soldats somalis au service de Makonnen (nous sommes ici sur territoire abyssin), descendent des ruines d'un fortin planté sur un monticule qui nous fait vis-à-vis, et nous servent de guides à la chasse.

Pour nous remercier des chèvres que nous leur avons données, les chameliers et quelques-uns de nos serviteurs organisent une danse en notre honneur. La sagaie à la main, ils s'avancent en ligne, marchant lentement et entonnant un chant d'une voix grave. De la ligne se détachent à tour de rôle un ou deux hommes qui tournent autour des autres, tenant la sagaie dans la position de la lancer.

Puis on forme cercle. Tous les hommes dansent sur place en chantant. Deux guerriers au milieu font le simulacre d'un combat au couteau; celui qui est censé frappé fait les plus affreuses grimaces, tandis que le vainqueur tient le couteau vers nous, en disant : « Mout » (mort). C'est l'hommage qui nous est fait; quelque chose comme les bai-

sers qu'envoie, au public, une écuyère, après ses exercices au cirque. Les cris augmentent d'intensité, se succèdent plus rapprochés, et le maître de



Arrêt, mars 1897.

ballet vient devant nous lever la main en l'air pour indiquer que la danse a eu lieu en notre honneur.

Deux femmes encouragent les hommes par des « hihi ! » prolongés, en se frappant la hanche avec la main. Le cri de guerre des Tibétains est semblable.

De Bijo-Kabobi, il faut trois jours de marche lente pour atteindre la limite du pays somali.

Le 12 mars on arrive à une région boisée où sont installées de nombreuses caravanes ; nous y trouvons un filet d'eau courante, et l'idée de boire enfin un liquide potable nous réjouit. Le pays est joli ; sous les grands arbres projetant une ombre fraîche, des massifs de plantes piquantes se dressent isolés les uns des autres comme les bosquets d'un parc. Le gibier est encore abondant ; les sangliers sont nombreux mais difficiles à rencontrer parce qu'ils se réfugient dans la journée dans de grands terriers[1].

En allant à la chasse, je vois un de mes hommes Guébril, s'arrêter devant un tombeau somali, un amas de pierres, surmonté de quatre pierres blanbles droites et entouré d'un mur en terre. Il tient ses deux mains ouvertes, les avant-bras levés, les coudes au corps, dit des prières, puis va poser une pierre sur la tombe. Ce doit être la sépulture d'un grand chef.

Auprès de l'eau, nous rencontrons deux jeunes filles somalis ; elles rient et me laissent volontiers boire à l'outre qu'elles remplissent. Les Rébeccas somalis n'ont pas le visage déplaisant ; mais c'est

1. La chose nous paraît tellement extraordinaire que nous aurions peine à ajouter foi aux dires de nos hommes si nous ne voyions nous-mêmes les traces des animaux entrant dans les trous.



A Adjin, mars 1897.



leurs corps qui attirent nos regards : un artiste se plairait à admirer la fermeté de leur poitrine, la cambrure de leurs reins, la forme gracieuse de leurs mouvements.

Le soir, sous le gros arbre autour duquel nous sommes couchés au clair de lune, le phonographe



Moutons avant Bijo-Kabobi, mars 1897.

vient nous dire des airs de France. *Le Clairon*, de Déroulède, sonne sur cette terre ingrate d'Afrique sa joyeuse fanfare, les chameliers s'approchent peu à peu de nous, discrètement, en silence, et s'accroupissent pour entendre la petite boîte qui

jette dans le calme de la nuit des notes aussi gaies.

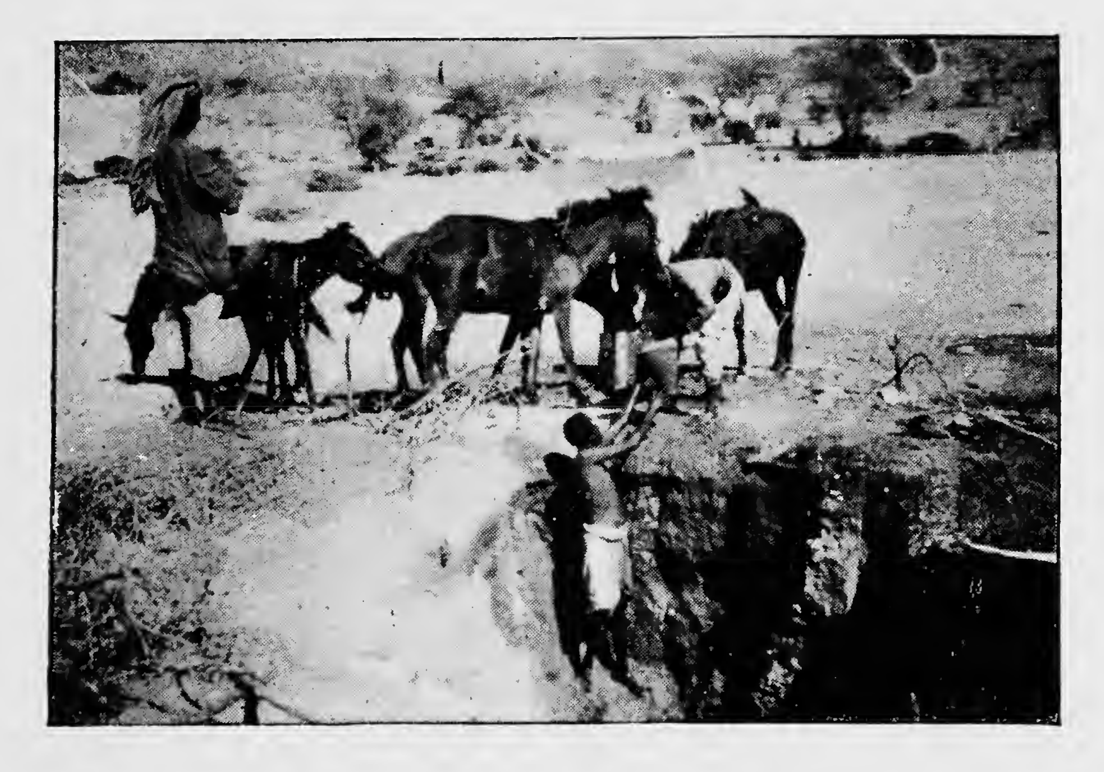
*
* *

Spectacles amusants au camp : des scènes de la vie des nomades qui rappellent les âges bibliques. Des troupeaux de moutons blancs à tête noire, mêlés à des chèvres fines, se succèdent, séparés comme les bataillons d'un régiment. Des jeunes garçons, l'étoffe grise jetée sur l'épaule, les cheveux au vent, la sagaie à la main ; des jeunes filles, la chevelure ornée de perles, un sein pointant hors de la toile dont elles se drapent, courent autour des animaux comme feraient des chiens, les excitant de la voix, les ramenant dans le chemin, les empêchant de boire. Et tout cela passe au petit trot au milieu des bêlements des animaux, des exclamations des enfants, pour se diriger sur Gueldessa.

Nos hommes lavent, d'autres cousent leurs vêtements; quelques-uns jouent à la balle, une balle qui rebondit et qu'on reçoit tantôt dans la main, tantôt sur le bras.

Au loin retentissent par moments les coups de fusil ou de carabine, annonçant que mes compa-

gnons ont vu du gibier. Arrive la poste du Harrar, le courrier perché sur un méhari aux longues jambes.



On abreuve nos montures à Bijo-Kabobi, 9 mars 1897.

Puis débouche un convoi de deux cents Italiens, en coutil jaune, le casque également jaune sur la tête, la couverture en bandoulière, un bidon et un quart au côté. Tous sont désarmés ; ce sont des hommes de petite taille, marchant gaiement et paraissant en bonne santé. Il ne semble pas que la captivité leur ait été dure. Ils s'arrêtent pour prendre de l'eau et vont camper non loin de nous.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Gueldessa,

petit village somali, formé de cases à un étage, en branchages et boue séchée, avec un toit plat en terre. La population est somali. Une grande animation règne dans le village : des femmes accroupies sous de petites tonnelles de branchages vendent dans des paniers du blé, du piment, du sel et une sorte de pain indigène.

Pendus à des branchages, piqués en cercle en terre, des quartiers de mouton. Les tripes sont au pied sur des pierres.

Sous une tonnelle de verdure, des indigènes disent des versets du Coran.

Non loin, la douane. Gueldessa est la porte de l'Abyssinie ; on y change les chameaux somalis contre des gallas. Notre venue n'est pas encore annoncée. Quand, selon l'usage abyssin, nous prévenons de notre arrivée par des coups de fusil tirés en l'air, les chefs descendent au-devant de nous de l'éminence qui domine la vallée et sur laquelle est établi le poste. On échange des poignées de main. Les chefs sont drapés de blanc avec une bande rouge indiquant leur qualité d'officier.

Le premier, Ato (monsieur) Marchand, porte un chapeau gris ; le second, Francisco, parle très bien français. C'est un élève des missions. Après quelques paroles échangées à mi-voix, des com-

pliments d'usage, on fait monter Lucinge et moi, venus avant nos compagnons, dans la demeure du chef, où des lits nous sont installés et des vivres offerts. L'interprète Jean, que retrouve ses compatriotes et amis, cause avec eux à voix basse. Tout se fait simplement et sans bruit, comme en un pays d'ordre. Le premier contact que nous



Avant Degadga en pays Somali.

avons avec les Abyssins est fait pour nous plaire.

La caravane arrive le lendemain, et malgré les dangers de fièvre qu'on signale à Gueldessa, nous campons auprès du village.

Le 15 mars, après avoir expédié une partie de nos bagages directement sur Addis-Ababa par la route du désert, nous nous mettons nous-mêmes en route pour Harrar.

Notre nouvelle caravane a été facilement organisée grâce à l'aide des chefs de Gueldessa ; nous avons des chameaux et des ânes, de petits bourricots gris qui trottinent à merveille.

Nous sommes maintenant chez les Gallas, on traverse un pays de collines, où l'eau abonde ; après le désert des Somalis, on aime à revoir peu à peu paraître les plantes communes, les roseaux les fougères, les héliotropes, les cannes à sucre. La principale culture est une sorte de millet, le douro.

Au flanc des collines s'étagent de petits villages dont les constructions sont rondes, en bois et en terre battue, avec des toits de chaume coniques. Elles rappellent pour la forme les yourtes des Kerghiz ; les collines se couronnent de jolie brousse d'un abord plus facile que les arbustes épineux du bas. On voit une sorte de myrte et un arbre vert rappelant le thuya. Dominant ces buissons, se dressent à plusieurs mètres de hauteur de gigantesques cactus en cierge, qui viennent jeter une note africaine dans un ensemble qu'on pour-

rait croire de nos pays. On sent la vie ici, et Jean



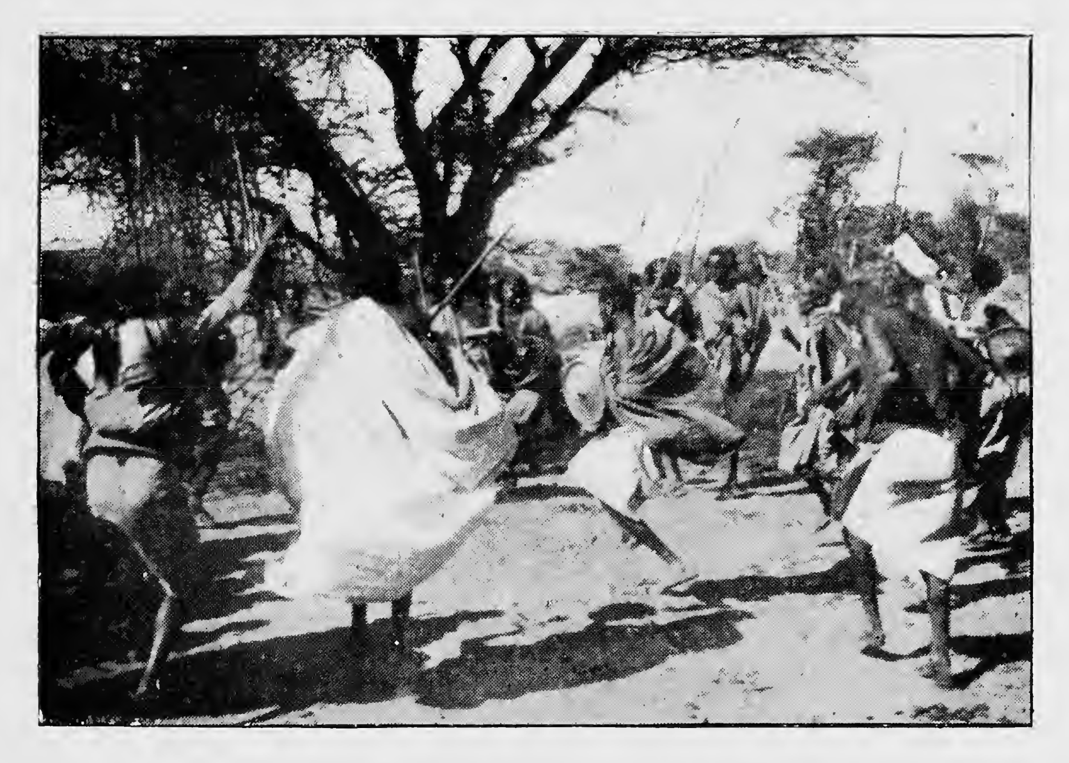
M. Foncin et ses Gazelles. Bijo-Kabobi, mars 1897.



Hyène Strychmnie. Bijo-Kabobi, 9 mars 1897.



est tout fier de son pays : « Vous pouvez boire de l'eau ! s'exclame-t-il aux Somalis ; on ne de-



Danses Somalis à Bijo-Kabobi, mars 1897.

mandera pas si elle est salée ; faites-en provision avant de rentrer dans votre vilain pays ».

Dans la soirée du 16 mars, la mission Bonvalot, restée derrière nous, nous dépasse.

Le 17 au matin, en passant un col, nous avons une belle vue, en regardant en arrière, sur la plaine somali. Au pied des collines encore noires dans l'ombre, elle s'étend comme une mer d'où émergent quelques îlots et dans laquelle s'avancent en promontoires les pieds des chaînes. La

4

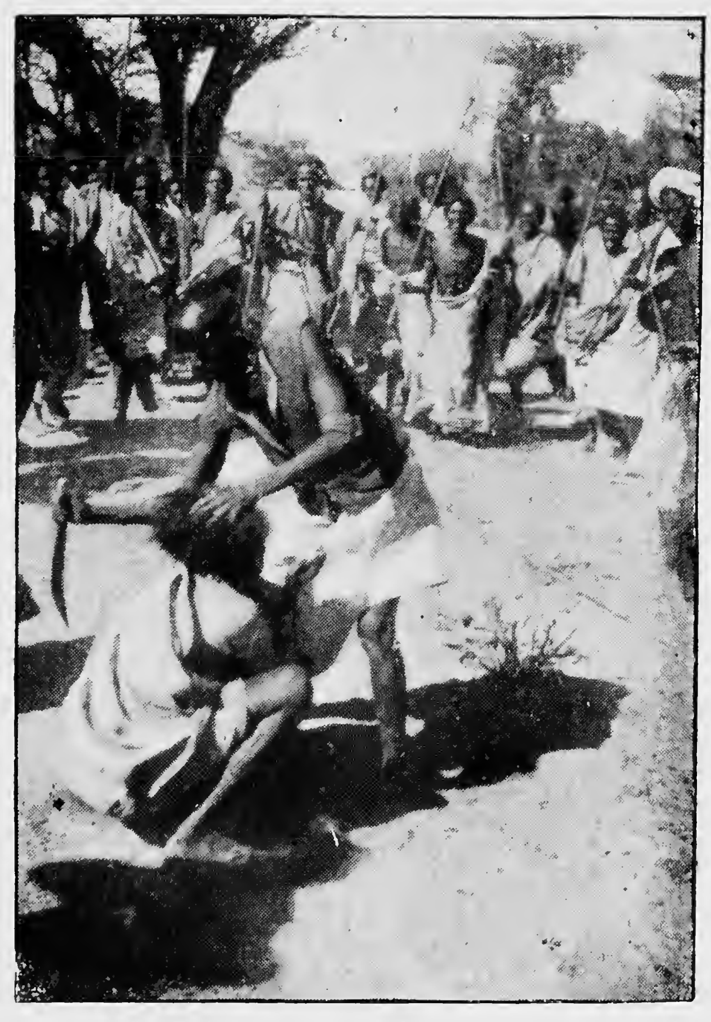
plaine est lavée à larges coups de pinceau de teintes jaunes par le soleil du matin ; à l'horizon elle se perd dans une légère brume, et ainsi me semble n'avoir pas de limites, mais devoir s'étendre indéfiniment : c'est le désert.

On traverse de hautes vallées de pâturages ; puis des cultures. Le pays se peuple de plus en plus ; il y a une grande animation sur la route ; des bourricots nous croisent incessamment, chargés de sacs de peau. On sent l'approche d'un centre de population. Après six heures et demie de marche on découvre Harrar, étalant sur la pente faible d'un coteau ses maisons de pierres, emmurées dans une enceinte de murailles rectangulaires. C'est la première étape.

*
* *

En arrivant à Harrar, nous sommes menés chez le « guéras match » (le général de gauche), gouverneur de Harrar en l'absence du ras Makonnen. On regrette de nous voir ainsi arriver incognito. La lettre que j'ai envoyée n'est pas parvenue et on ne nous attendait que le lendemain. On nous assigne néanmoins une maison

qui a été préparée pour nous recevoir, et un officier nous y conduit. Deux pièces à peu près nues, une petite cour où on est chez soi : c'est là que nous nous installons pour une semaine. Nous



Danses Somalis à Bijo-Kabobi, mars 1897.

avons de bons voisins ; immédiatement à côté de nous, un grand vieux prêtre tout drapé de noir qui vient faire la causette avec nous ; il a été à

Jérusalem et a beaucoup connu Arnaud d'Abbadie, le ras Mikaël. Il est heureux d'apprendre que Poncins lui est apparenté. Le digne homme m'offre un petit chapelet en ivoire ; mais il manque de tact envers notre ami en insinuant, après avoir reçu une montre, que nous pourrions lui offrir un fusil.

Sur notre cour donne la maison d'Ato Mouyé. C'est un homme tout petit, mince, sec, et qui pourrait paraître chétif si sa figure anguleuse ne dénotait une grande énergie. Les trois nattes de sa chevelure qui pendent derrière en petites queues de rat sont l'indice d'un brave. Ato Mouyé a tué des éléphants, des lions, voire des hommes ; le soir, notre voisin s'accroupit sur la terrasse au-dessus de nous et pince d'une lyre à cinq cordes en partie tendue sur un tambourin de peau. Il laisse vaguer son esprit à la suite de douces mélodies, dont la voix plaintive se perd au tomber de la nuit. « Il faut bien se distraire, nous dit-il, quand on ne chasse pas. »

Nos nuits sont troublées par le grondement du tonnerre (les orages sont fréquents), et par les cris des veilleurs, qui se répondent, s'appelant d'une voix rauque comme l'aboiement d'un chien. On ne peut circuler dans les rues de nuit. On

raconte que le ras lui-même fut arrêté dans une pérégrination nocturne, et naturellement aussitôt relâché. Cette manière de faire des veilleurs du Harrar me rappelle le procédé plus discret que



Vue générale d'Harrar, 2 et 4 juillet 1897.

l'histoire attribue à Fouché. Le célèbre policier se contentait de narrer par le menu à Napoléon les promenades d'un petit homme vêtu de gris, et le Consul se mettait à sourire au récit.

Les journées sont vite passées : visite de la ville ; causeries avec les Européens ; entretiens avec le ras et préparatifs de départ. Lorsqu'on circule dans les rues tortueuses, entre des murs

de pierres qui semblent posées les unes sur les autres sans ciment, on ne voit pas les toits, et on se croit au milieu de constructions nouvelles, inachevées. Vues d'une hauteur, ces mêmes maisons, dont les terrasses vont s'étageant, et qui ont l'air mal bâties, donnent assez l'idée d'une ville en ruines, de quelqu'une de ces cités abandonnées qu'on rencontre à la limite de certains déserts.

Sur une place au milieu de Harrar donne la porte de la cour de la maison du ras ; une porte surmontée de deux lions de plâtre, de genre persan ; au-dessous sont suspendues des queues d'éléphant, trophées de chasse. En face, l'église abyssine présente son flanc arrondi, blanchi à la chaux ; on dirait la miniature d'un temple mormon. Plus loin se dressent deux petits minarets à aspect de phare, tout plâtrés ; ils précèdent la nouvelle demeure que des Italiens construisent au ras : une maison cubique aux angles de laquelle se tiennent de grossières statues figurant des soldats.

J'ai vu quelque chose de semblable chez le roi de Siam, et je m'attriste qu'un mauvais goût soi-disant européen vienne faire perdre de son cachet à une ville tout orientale.

Sur la place, au pied du mur de l'église, se tient un petit poste de soldats ; il semble établi pour garder le banc sur lequel on rend la justice en public pour de simples délits.

C'est auprès de là qu'aboutit la rue commerçante : des deux côtés des échoppes avec une estrade sur laquelle s'accroupit un marchand la tête couverte d'une calotte, le teint jaune, le nez



Vue générale d'Harrar, 2 et 4 juillet 1897.

généralement long. Les traits rappellent ceux des marchands de pastilles du sérail ou d'Hindou. Les boutiques sont disposées exactement comme

les mêmes boutiques d'objets européens au Siam ou en Chine.

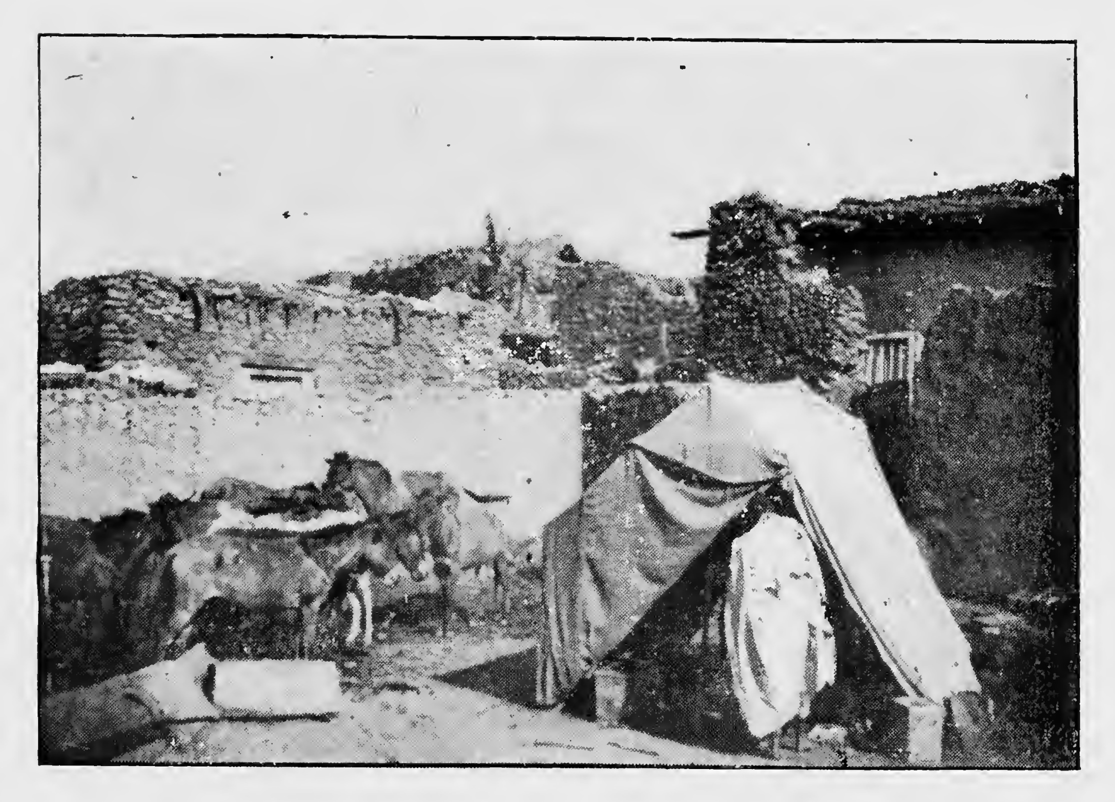
On voit des flacons à liqueurs en forme de souliers, des boîtes rondes à glace allemandes, des bonbons, de petits articles, la plupart fabriqués en Allemagne, des toiles américaines ; dans des casiers devant le marchand des produits du pays.

Quelques commerçants grecs tiennent des magasins plus importants : on y trouve des marmites, des instruments en fer, des conserves, du tabac et des liqueurs : du koniak (*sic*).

Plus loin, sur une petite place, le marché : des femmes accroupies vendent des toiles, de la graisse, des oignons, du coton, des verroteries, venant du pays galla, du sel, du tabac en feuilles cassées, des feuilles de café dont on fait une infusion ; le grain est dirigé chez des commerçants.

La population est ici très mêlée : de grands Harraris à l'aspect d'Arabes, drapés dans de longs burnous bruns ; des Gallas et des Somalis foncés. Les Somalis ont toujours l'aspect de sauvages ; quelques-uns marquent d'une ligne bleue le dessous des yeux ; d'autres ont la base des cheveux teinte en rouge ; dans leur tignasse

épaisse est souvent piquée une aiguille de bois ou une plume d'autruche. Les Abyssins, dans leurs pantalons blancs, leurs petites vestes, avec leur physionomie plus vive, semblent plus près de nous.



Dans la cour d'entrée de notre maison à Harrar.

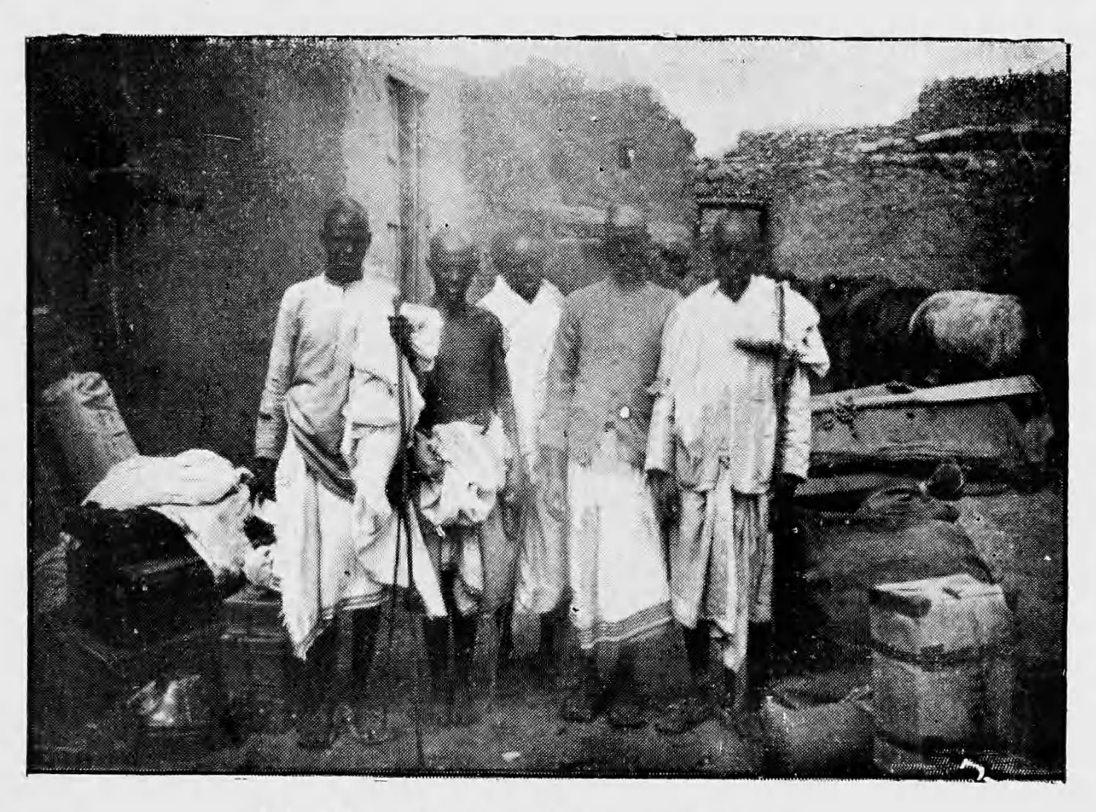
Les femmes somalis se reconnaissent de loin : de petite taille, elles ont des bras énormes, la poitrine développée, la figure rude, respirant généralement une force bestiale ; pour parfaire le portrait de ces Vénus noires, il faut ajouter que généralement elles répandent une odeur *sui generis*

très prononcée, et qui n'est empruntée ni au « white rose », ni au chypre. Tandis que les femmes portent un chignon pris dans une sorte de filet, les jeunes filles ont les cheveux tombants, et sur le sommet de la tête une tonsure semblable à celle des prêtres. Bien différentes des femmes somalis sont les Abyssines : leur taille plus élevée, leur démarche élégante, la taille cambrée, dénotent la race. Leurs cheveux sont tous arrangés en petites nattes appliquées sur la tête comme un casque ; dans leurs longues robes grises, croisées par devant, qui les serrent comme en un cilice, elles ont au premier abord un aspect tout monacal.

Quant aux femmes harraris, elles se distinguent des dernières par leur visage au teint plus clair, à l'ovale plus allongé, et par l'étoffe bleue ou rouge qui leur couvre la tête.

Tout ce monde divers va et vient, se rencontre, se coudoie, se bouscule, trafique entre soi : c'est qu'il y a du mouvement dans Harrar ; les caravanes affluent, et, en voyant le commerce qui s'y fait déjà, on ne peut s'empêcher de songer à l'avantage pour notre colonie de Djibouti à se trouver reliée à Harrar par un chemin de fer. Il paraît qu'on en serait inquiet à Zeeïlah. Renon-

cerons-nous encore une fois de plus à un avantage, de peur de froisser nos rivaux en colonies ?



Mes Somalis dans la cour à Harrar.

La culture offre, en cette région, de nombreuses ressources ; la température ne s'élève guère à plus de 27°, et les pluies équinoxiales, dont nous souffrons actuellement, permettent de faire deux récoltes. La principale culture est celle du doura (sorte de sorgho), dont les Abyssins se nourrissent en grande partie ; le doura pousse sans grands soins ; lorsqu'il est mûr, les tiges sont coupées à une vingtaine de centimètres du sol ;

les vieux plants ne sont arrachés que lorsque les semis nouveaux sont faits, et bien des champs donnent pendant plus de vingt ans régulièrement une récolte de doura sans jachères ni engrais. Les tiges coupées sèchent dans les champs, appuyées les unes contre les autres en faisceau ; on s'en sert pour le feu et pour la construction des maisons. Quant au grain, il est d'abord battu sur des aires ; des hommes rangés en cercle le battent, levant par groupes à tour de rôle les lattes de bois qui leur servent de fléaux et marquant leurs mouvements par des chants variés. Le produit est ensuite vanné.

Au loin dans l'est et le sud-est d'Harrar, le pays est très accidenté, tourmenté, entrecoupé de profondes dépressions. Certaines montagnes semblent avoir été coupées en sections planes ; elles méritent d'être nommées, comme au Cap, montagnes de la Table.

Dans les autres directions autour de la ville même se succèdent des collines dont les crêtes se suivent sur une même ligne. Lorsqu'on les regarde, on se croirait au centre d'un panorama, et, ne voyant rien de saillant, pas de reliefs bien marqués sur les coteaux, on pourrait croire avoir devant soi une grande toile peinte.

La partie supérieure des collines, déboisée selon l'usage suivi en Abyssinie, n'est pas cultivée et est simplement couverte d'une petite brousse. Au-dessous, des cultures régulières, des jardins de café, sur les teintes sombres desquels tranche le vert cru des cannes à sucre et des bananiers. La banane est le principal, on peut dire presque le seul fruit du Harrar. Les habitants ne semblent guère chercher à varier leur cuisine ;

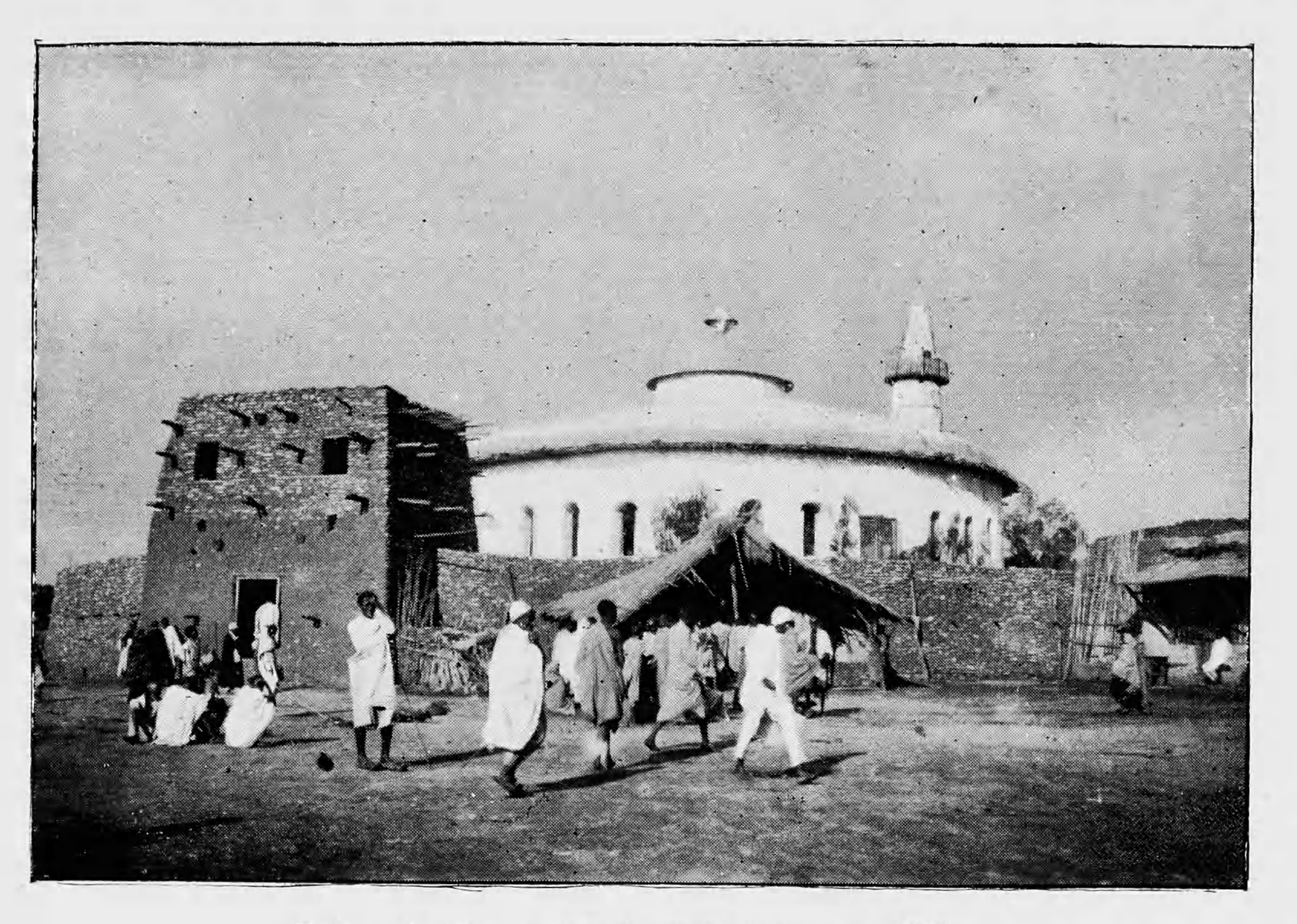


Porte du palais du ras Makonnen, mars 1897.

ils négligent les légumes ; pour l'orange qui vient assez bien, ils ne paraissent pas avoir

grande estime. Quant à la vigne, il y en a quelques plants, mais généralement les racines sont assez vite attaquées par un petit insecte rouge. La pomme de terre est parfois vendue au marché ; les indigènes n'en font pas grand cas ; leurs pères n'en mangeaient pas, ils n'en ont donc pas besoin. A propos de pommes de terre, les missionnaires français nous racontent une anecdote assez amusante. Ayant introduit le tubercule chez les indigènes auprès d'une de leur mission, ils furent tout étonnés un matin de voir les plants arrachés. « Vous en prenez, leur fut-il dit, pour devenir impuissants : la chose ne nous convient pas à nous. » Les Pères s'étant enquis de l'auteur de la légende et l'ayant fait venir, celui-ci répondit : « Assurément, je sais avoir conté une fable ; mais j'avais faim : j'ai amené les autres à jeter leurs pommes de terre, et je les ai mangées ».

C'est aux Pères que nous rendons la première visite. La mission est dirigée par un digne évêque, Mgr Taurin, abba ou plutôt abouna Jacob en abyssin. C'est un ami particulier de Ménélik, qu'il connut lorsqu'il n'était que simple négus du Choa. La réputation de Mgr Taurin, vénéré comme un saint, est grande en Abyssinie ; le



Eglise chrétienne abyssine à Harrar, mars 1897.



gouvernement français a récompensé les services qu'il a rendus à notre influence en lui donnant la croix. Les missions ne peuvent maintenant



A Harrar, juillet.

pénétrer dans le Choa : le clergé abyssin craindrait une trop redoutable concurrence si l'abouna Jacob paraissait au Choa.

Monseigneur nous aide de ses conseils et nous

donne des renseignements intéressants sur la contrée. Il nous parle du temps où avec M. Antoine d'Abbadie il offrait à Ménélik deux paires de ciseaux, une toile rouge et un coucou, en présent. Le coucou de M. d'Abbadie eut un énorme succès. Ménélik ne manquait jamais de l'emporter avec lui et de l'accrocher dans sa tente lorsqu'il allait à la guerre.

Avec celui de Mgr Taurin, peu de noms sont aussi connus, aussi aimés en Abyssinie que ceux des deux frères d'Abbadie qui, pour nous autres Français, pourraient être appelés les pères de l'Abyssinie, comme M. Grandidier, le père de Madagascar.

Quoi qu'en puisse dire son neveu, que nous avons le plaisir de rencontrer à Harrar, M. Antoine d'Abbadie passe dans le pays, et dans l'esprit même du Roi, pour être un moine. Il doit sa réputation à l'exemple qu'il donna, à la bonne renommée qu'il sut assurer au nom français en Ethiopie.

Nous avons aussi de fréquents rapports avec M. Guignoni, le représentant de l'importante maison de commerce française d'Aden et de Djibouti, Tian. Il nous renseigne aimablement sur l'importance du mouvement commercial du Har-

rar, dont les trois quarts au moins sont du aux exportations de café.

Avec nos compatriotes, en même temps que nous les interrogeons sur les coutumes du pays, nous nous entretenons des nouvelles présentes, de ce qui pourrait constituer la petite chronique d'Abyssinie.

Naturellement, ce dont on parle le plus, c'est de la venue de la mission anglaise ; on raconte qu'elle part plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé. A-t-elle pour but d'empêcher la construction du chemin de fer franco-abyssin ? Veut-elle faire ressortir les avantages, au point de vue du frêt et des droits, que les marchandises ont à continuer de venir de Zeeïlah ?

La mission anglaise vient-elle pour régler des questions de délimitation? Il semble que toute entente, avec Ménélick sur ce terrain, doive être difficile. Lorsqu'il fit à l'Europe la proclamation où il indiquait les frontières qu'il revendiquait pour l'Abyssinie, à part des réserves faites par la France, personne ne répondit. On ne considérait probablement pas l'Empereur comme personnage assez important pour mériter une réponse. Il eut donc toute raison, devant le silence de l'Europe, de tenir sa proclamation pour acceptée. Or, main-

tenant les troupes du ras Makonnen occupent, en pays somali, l'Ogaden que l'Angleterre considère comme sien.

D'un autre côté, dans une convention avec l'Italie, l'Angleterre, sans respect pour les termes de la convention de Berlin, s'est adjugé, pour en former un hinterland, le pays des Aroussi et une partie du Kaffa, territoire bien dûment appartenant à l'Ethiopie. La cession ne gênait pas l'Italie qui, sur la carte de l'Ethiopie, avait jeté hardiment, mais un peu tôt les lettres formant les mots : *Protettorato italiano*. Il paraîtrait que les Anglais, forts de la reconnaissance par eux-mêmes et l'Italie de cet hinterland, auraient des projets sur le Sobat, c'est-à-dire, pour mettre les points sur les *i*, voudraient partir de la côte des Somalis pour aller rejoindre le Nil. Nous voyons ici une de ces nombreuses tentatives destinées à faciliter l'accomplissement du rêve de Cécil Rhodes : la domination anglaise s'étendant sans interruption du Caire au Cap. Le devoir des nations européennes est de maintenir le projet à l'état de rêve et de l'empêcher de jamais passer dans le domaine de la réalité. Ici, l'angle en pays oriental d'Afrique serait enfoncé au grand détriment de l'empereur Ménélick. On peut supposer qu'il ne se laissera pas faire

cette plaie vive en sa propre chair sans protester, et peut-être, au besoin, défendre ses justes protestations.

Toutes ces missions qui viennent à Addis-Ababa préoccupent l'Empereur. « Que me veut-on donc, s'écrie-t-il, pour venir ainsi me trouver de tous côtés ? » Et de fait, je comprends assez son embarras.

Nous rencontrons à Harrar le colonel Maximoff, représentant d'Addis-Ababa. Il nous parle de la nouvelle qui circule de la prise de Khartoum par les Anglais. Tout le monde n'y ajoute pas foi. Pourtant ils ont annoncé qu'ils n'iraient pas à Khartoum cette année. Ce serait une raison de croire le coup fait. Lord Cromer ne disait-il pas, à qui voulait l'entendre, lorsque je passais au Caire, que les affaires d'Abyssinie n'étaient pas celles de l'Angleterre, qu'il fallait laisser les Français y cuire dans leur jus. Et Spead, qui devait quitter Zeïlah deux mois plus tard, me disait le refus formel de lord Cromer de l'y envoyer.

Je rends au colonel Maximoff sa visite. Nous lui achetons même des mulets. Dans une petite chambre indigène, au milieu des feuilles de café, une couverture, sur une petite table : un gobelet et un flacon d'hydromel, un bât avec deux sacs à terre,

quatre carabines au mur, pendue à un clou une sacoche en cuir renfermant des papiers, et un singe courant de ci et de là : voilà tout le fourniment, toute l'installation de l'ancien officier de Skobeleff. Avec cela, on voyage simplement.

Le colonel russe nous dit que le dernier convoi d'Italiens a quitté Addis-Ababa : il ne reste plus que quelques prisonniers dans les provinces. Ménélick est, paraît-il, content d'être débarrassé des Italiens, dont la conduite a été déplorable en captivité.

La mission de Mgr Macaire, comme on sait, échoua complètement. Il manqua, dit-on, de diplomatie. On lui reprocha surtout les propos qu'il tint en public contre l'Abyssinie.

Ce sont les Français qui tiennent la corde. Depuis les Rochet d'Héricourt, les d'Abbadie, des hommes tels que les Chefneux, les Mondon, les Clochette, ont su, par les exemples qu'ils ont donnés par leur tenue, par leur manière d'agir, se faire aimer et, par là, aimer la France.

Telles sont les premières impressions que nous avons, en mettant le pied sur la terre abyssine, des relations de la cour de Ménélick avec les Européens.

13 avril.

Le lendemain de notre arrivée rentra à Harrar le ras Makonnen revenant de sa campagne de Gollouby. Il nous a déjà téléphoné la bienvenue. On sait que le ras Makonnen, cousin du roi, le plus riche des seigneurs féodaux d'Ethiopie (il doit la majeure partie de ses revenus à la douane de Harrar), commande à une quarantaine de mille hommes, et peut disposer de près de cent mille fusils.

Lorsqu'il combattit contre l'invasion italienne, le ras fut blessé deux fois à la main, et se distingua par sa belle conduite.

On raconte que, au commencement de la bataille d'Adoua, Makonnen se tenait sur une hauteur, le bas de la figure cachée par son burnous. Il regardait, immobile, les positions de l'ennemi. Ménélick lui envoya un homme pour lui demander pourquoi il n'allait pas de l'avant. Makonnen ne répondit pas, et continua à regarder, puis, tout d'un coup, monta sur son cheval richement harnaché. Ses hommes voulurent l'entourer. « Ne me faites pas honte, gens du Harrar! », s'exclama le ras. Et, il s'avança devant la troupe vers les Italiens. Dans la mêlée, il eut le bras traversé par

une balle. Son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui était auprès de Ménélick, apprenant que le personnage qui s'avançait ainsi contre l'ennemi était son père courut à lui, et fut assez fortuné pour fendre, d'un coup de sabre, la tête d'un officier italien qui menaçait Makonnen de son revolver. C'est ce qui fit dire à Makonnen en parlant de son fils : « Je lui ai donné la vie ; il me l'a rendue ». On ajoute que ce fils rapporta son père, sur son dos, au camp.

A l'arrivée de M. Lagarde, Makonnen fit grand déploiement de troupes. Des soldats pendant deux heures de route étaient placés au port d'armes sur le passage du gouverneur de Djibouti. Sur le monticule qui précédait Harrar serpentaient 10.000 hommes. Au sommet, quatre canons italiens. Vingt et un coups furent tirés pour l'envoyé français. Puis, lorsque M. Lagarde eût été reçu en pompe sur la place par le clergé abyssin, Makonnen lui donna dans son palais ses propres appartements. Nos compatriotes montèrent alors sur la terrasse, et virent les troupes placées sur la colline tirer tour à tour leurs fusils en suivant les anneaux du serpent. Le décharge se termina par le tir des canons. N'était-ce pas la France que Makonnen recevait officiellement ?

Arrivé dans la soirée, Makonnen nous fait dire qu'il nous recevra le lendemain matin. Il nous envoie un officier pour nous présenter ses compliments. Pour sortir en ville, il faut s'entourer d'hommes armés : le décorum l'exige. Le moment venu, nous distribuons donc à notre personnel nos carabines. Aussitôt arrivés chez le ras, on nous introduit dans une salle aux murs blancs ; à terre un tapis, au milieu de la salle une table couverte d'un tapis de soie. Entre deux fenêtres, le dos au jour, presque dans la pénombre, est assis, sur une chaise, le ras. Il est drapé dans un burnous brun qui lui couvre le bras gauche (celui où il a été blessé), il a les pieds nus, la tête découverte. Au premier abord, on se sent impressionné en face de cet homme aux traits fins, à l'œil vif, à la physionomie intelligente et aristocratique. N'était la teinte brune de son teint, à sa barbiche, à son sourire affable, à son air à la fois autoritaire et accueillant, on croirait reconnaître un chef arabe ou bédouin. On se sent en présence d'un grand seigneur, d'un homme de race. Les photographies de Makonnen, que nous voyons en Europe, sont mauvaises, et ne peuvent faire comprendre l'impression que produit son approche.

Le ras nous fait asseoir sur des chaises autour

de lui. Un Abyssin de la mission, Marco, qui parle remarquablement français nous sert d'interprète. Après les compliments d'usage, nous faisons venir les présents. Les fusils semblent faire plaisir au ras.

Je demande un entretien personnel, et mes compagnons se retirent. Le ras me dit : « Vous êtes chez vous en Abyssinie, faites ce que vous voulez. Si vous allez à Addis-Ababa, je vous donnerai un guide. Ne vous occupez pas des potins : vous avez ma parole d'être en tranquillité ». On ne peut être plus aimable. Avant de prendre congé de notre hôte, nous en recevons de l'excellent raki.

Quand nous revenons chez nous, il nous envoie des moutons, de l'hydromel, des vivres pour nos Somalis et pour nos Abyssins.

Pendant notre séjour à Harrar, nous retournons encore plusieurs fois chez le ras : on commence à se connaître et on cause. Durant une de nos visites, Makonnen reçoit une belle lettre sur papier blanc, en abyssin. J'aperçois dessus le cachet de l'Angleterre. Makonnen nous dit lui-même que c'est une missive de Rennel Rod, annonçant son départ de Zeïlah. Les Anglais demandent 300 mulets, et, en lisant ceci, Ma-

konnen lève les bras en s'écriant : « Comment leur en donnerai-je un demi ? » Tant de missions sont passées ici que les mulets doivent devenir rares ; nous en savons quelque chose.

Comme je parle à Makonnen de ce que les Anglais ont fait en Egypte, au mépris des traités, il a une jolie comparaison, bien orientale : « Les Anglais sont comme un chat qu'on caresse (et le ras se caresse le burnous sur le bras gauche). Quand on le caresse, il est content ; quand on veut l'enlever, il griffe ».

Nous causons chasse avec le ras : il a tué plusieurs éléphants. Il lui est même arrivé une aventure qui ait pu mal tourner : sa mule se cabrant devant un éléphant chargeant, il acheva l'animal avant que celui-ci l'atteignît. Makonnen nous fait venir de la douane une défense pour nous la montrer. J'en ai rarement vu de si belle ; celle-ci mesure 1^{m} 73. On nous dit qu'il y en a de plus grandes en Abyssinie.

Nous disons au ras que nous avons un phonographe, une « boîte qui parle », que nous portons à l'Empereur. Il demande à l'entendre. Nous donnons donc une séance. A mesure que l'instrument se met à parler, la figure de Makonnen s'anime ; il sourit, il admire. « Par saint Georges !

c'est nouveau : c'est Paris chez moi ! On dit des paroles, bientôt on fera des hommes. »

Et il se fait dire quel est chaque chant. Il demande qu'on fasse marcher tous les rouleaux. Après, il se fait expliquer le mécanisme de l'instrument.

Et, ravi de cette visite, Makonnen nous envoie du vieux tadj (hydromel), du raisin, et un lionceau à voir.

Dans la dernière visite au ras, nous lui demandons la permission de partir dans l'après-midi. Il fait venir un officier et lui parle à voix basse, sans presque remuer les lèvres : des ordres pour nous donner un guide. Nous remercions Makonnen de son amabilité, et il nous dit que nous nous reverrons à Harrar « Dieu aidant », et peut-être à Addis-Ababa, où il compte aller.

Nous gardons tous le meilleur souvenir du ras Makonnen et de sa manière de recevoir. C'est un bon présage pour le reste de notre voyage. J'admire combien ce grand seigneur féodal est accueillant pour tous et facilement abordable. Il rend parfois la justice en public, dans sa cour.

Un matin, nous rencontrons Makonnen, rentrant du camp de la Croix-Rouge italienne, situé hors de la ville. Il monte une jolie mule noire ; à

notre vue, il se découvre d'un geste gracieux qu'il accompagne d'un joli sourire. Une centaine d'hommes à pied l'entourent. Chacun porte, sur la tête ou les épaules, une ou deux grosses pierres rapportées de la colline pour la construction d'une église. Le ras veut accomplir un acte de dévotion, et ses hommes reviennent chargés comme des fourmis apportant chacune une brindille au nid. On se figure ainsi, aux temps anciens, la construction, par des milliers d'esclaves, d'un de ces monuments religieux, œuvre de temps et de patience, qui nous étonnent tant maintenant. Makonnen croit ; aussi, ne perd-il pas une occasion de servir son Dieu et son pays.

DE HARRAR A ADDIS-ABABA

Le départ de Harrar ne se fait pas facilement. Deux routes peuvent nous mener à Addis-Ababa : l'une par Herrer, celle du Nord, dite du désert. Par là, on va en terrain plat, en pays très giboyeux, inhabité ; on peut marcher facilement avec des chameaux ; il faut emporter des provisions. Nous préférons la route plus courte, en contrée accidentée, du Chercher. Réduisant nos

bagages au strict nécessaire, nous n'aurons besoin, en dehors de nos montures, que de dix-sept mulets. M. Guignoni veut bien se charger d'envoyer directement à Addis-Ababa, par le désert, ce qui ne viendra pas avec nous. Nos amis Lucinge et Le Gonidec restent à Harrar ou aux environs, attendant la venue de leurs cartouches avant d'organiser une expédition de chasse. Par la route du Chercher, nous avons l'avantage de ne pas côtoyer la mission Bonvalot qui va par le désert.

Nos serviteurs sont au nombre de 21 que nous payons 8 thalers (le thaler est de 2 fr. 70) jusqu'à Addis-Ababa. Chaque homme a un répondant abyssin dont nous prenons le nom et qui se porte garant du bon service de celui qu'il patronne. C'est au répondant qu'on s'en prend, si l'on a des raisons d'être mécontent de son protégé.

Un de nos nouveaux domestiques abyssins, un petit homme fort laid et très noir, vient déposer à nos pieds quelques épis de maïs qu'il porte dans sa toge. C'est un présent que nous aurions fort mauvaise grâce à refuser.

Pour éviter des querelles entre des gens de races différentes, nous nous séparons de tous nos serviteurs somalis. Ils sont contents de nous. « Nous avons voyagé avec un grand homme ; vous

nous avez bien traités. Nous sommes contents. Nous nous reverrons à Djibouti, Insallah ! »

Dans l'après-midi du jour que nous fixons pour le départ, il pleut à verse ; les mulets, réunis dans notre petite cour, donnent des coups de chausson à qui mieux-mieux. Les hommes, éméchés par le coup de l'étrier, se tamponnent entre eux ; nous intervenons pour en séparer. L'interprète Feyssa fait de même. Finalement, chacun a son horion, qui à la jambe, qui à la tête, qui à la main, en cognant sur des crânes trop durs.

On n'a guère l'habitude en Abyssinie, de partir à jour fixe. Chacun est ahuri. Je ne sais trop ce que fait le nouveau maître-queux que nous avons engagé ; rien n'est prêt : il manque du riz, du sucre, du biscuit ; il n'y a pas de récipient pour mettre les provisions. On achète ce qui semble nécessaire, on l'empile tant bien que mal dans des sacs. Il faut partir.

Les bagages sont liés sur des bâts simples en cuir, avec croupières et sans poitrail ; on assujettit les charges par des lanières en manière de sangles.

Il est quatre heures et demie ; les adieux sont faits à ceux de qui nous avons reçu bon accueil ; nous sommes à peu près parés. On envoie en avant les animaux de bât.

Nous les retrouvons dispersés à la sortie de la ville. Deux sont perdus. La douane ne nous laisse pas partir parce qu'elle n'a pas un papier spécial du guérasmatch. L'interprète doit partir au galop le chercher. Lorsqu'il nous est permis de continuer, il fait presque nuit ; mes compagnons et moi allons devant : les ténèbres nous prennent ; on s'arrête au bord d'un ruisseau, et c'est là que nous passons notre première nuit de voyage en Abyssinie, sans tente, sans cuisine, sans interprète, avec le quart seulement de nos animaux. De Poncins, pour comble de malchance, a la fièvre. Quel départ ! Nous ne sommes pourtant pas trop inquiets, ayant confiance que tout s'arrangera peu à peu en route.

Jusqu'à Addis-Ababa, on traverse des régions d'aspect très différent. Ce sont d'abord des cuvettes d'anciens lacs desséchés : les fonds sont remplis par des prairies où paissent une quantité de troupeaux. Nous longeons même un petit lac, le lac Aramaya : les plantes aquatiques qui l'entourent sont peuplées par un monde d'oiseaux d'eau : des marelles noires, des canards, des plongeons. Les collines sont déboisées ; sur leurs flancs, se détachent, en teinte plus claire que celle du sol, une quantité de petits cônes faits des tiges de douras

disposées en faisceaux. C'est un beau pays de culture et d'élevage.

Pendant une semaine, nous marchons dans une contrée des plus pittoresques : une petite Suisse ; de frais vallons avec des tapis verts, au milieu desquels se dressent des bosquets d'arbres couverts de charmilles, enguirlandés de lianes ;



Au bord du lac Aramaya, après Harrar.

des essences résineuses, des junipéracées géantes, des sortes de mélèzes au tronc élancé, exhalent une douce odeur de sapin que la brise vient nous

apporter ; ailleurs de grands arbres isolés, ombrageant de belles pelouses, nous rappellent les aspects des plus beaux parcs anglais ; quelques-uns de ces genévriers plusieurs fois centenaires se couvrent de longs lichens, qui tombent de tous côtés des branches, et ces végétaux floconneux, tout en ajoutant à la vétusté de l'arbre, semblent donner une singulière légèreté à la masse.

Parfois, les arbres se resserrent et on traverse de vraies futaies par une large allée tracée comme une avenue. On ne s'attend pas à rencontrer des paysages aussi enchanteurs, aussi séduisants en Afrique. Aux charmes du pays s'ajoute pour nous celui de la chasse ; d'une branche à l'autre, se balancent de grands singes dont le long manteau noir est tout entouré de blanc ; leur queue se termine par un long panache blanc. Les Abyssins prétendent que les gourésas leur servent d'horloge, ces animaux aboyant régulièrement au lever du jour et à minuit.

Les perdreaux sont nombreux ; de jolies petites antilopes de la taille de chevreuils bondissent dans les herbes ; ce sont les toucoulas (oribis). Quant aux oiseaux, ces régions sont un paradis pour l'ornithologiste. Je n'ai jamais vu une telle réunion de couleurs brillantes, de tons diaprés, de

formes bizarres en même temps, un si grand nom-



Cactus après Harrar, avant le lac Aramaya.



A Morabili.



bre d'espèces différentes s'échelonnant depuis les tout petits appelés colibris, qui introduisent leur



Genévriers géants près de Bourca.

long bec recourbé dans les calices des flamboyants, jusqu'aux énormes et disgracieux toucans, au bec monumental.

Le 18 mars, nous traversons une petite plaine

qui était, il y a quelques mois, couverte d'ossements humains. C'est là que le Négus rencontra les Egyptiens maîtres de Harrar. Les Abyssins avaient envoyé des éclaireurs en avant ; ceux-ci revinrent, disant qu'ils avaient vu des maisons blanches, qu'elles devaient être occupées par des Européens. Ménélick voulut lui-même s'assurer de la chose. C'était le jour de Noël ; avec son cousin Makonnen, le Négus tomba sur les Egyptiens qu'il culbuta ; on marcha d'une seule traite, et on entra par les quatre portes dans la ville. Le gouvernement du Harrar fut confié à Makonnen qui fut nommé ras.

Du temps des Egyptiens, le pays galla était considéré comme très dangereux ; on ne pouvait le traverser que par colonnes. Makonnen assura la sécurité de la région, en faisant tomber un certain nombre de têtes.

La route est sillonnée de caravanes ; des gallas conduisent des bourricots chargés de café en des sacs de cuir. Nos hommes retrouvent souvent des connaissances, et s'arrêtent pour fraterniser avec leurs camarades, les embrassant sur la bouche.

Un convoi d'ânes est chargé de défenses d'éléphants ; les queues ont été emportées en trophées.

D'autres Gallas sont à cheval ; ce sont de grands beaux hommes, au teint noir, à la figure énergique. Ils passent au petit galop sur leur monture dont le long mors fait courber la tête. Le bouclier au bras, la lance à la main, le vêtement flottant



Femmes à Morabili.

au vent, ces cavaliers ne manquent pas d'allure. L'un a un bouclier tout couvert de lames d'argent ; un autre porte sur la tête une couronne horizontalement édentée en peau d'hippopotame, et avec ses cheveux noirs au milieu, vu de haut, il pré-

sente l'aspect d'un tourne-sol. Quelques femmes chevauchent à califourchon ; de vieilles mégères à la peau ratatinée ont de l'herbe dans les narines pour mieux respirer.

A Tchalanko on nous montre une belle vallée qui a été donnée par l'Empereur à Chefneux ; non loin de là une propriété où va se reposer le ras Makonnen.

Nous passons auprès de cahutes en branchages abritant deux soldats ; c'est ce que Jean décore du nom pompeux de « portes ». Il faut montrer aux guerriers pour avoir droit de passage, un papier qui nous a été remis à Harrar, et dont un morceau est, à chaque exhibition, déchiré comme un ticket.

Il fait bon voyager dans un pays aussi charmant ; le plaisir du voyage n'est gâté que par les orages du soir. Heureusement avons-nous nos tentes ; quant à nos hommes, ils ne sont pas embarrassés pour se mettre à l'abri : en quelques minutes ils ont construit des huttes à charpentes de bois, couvertes d'herbes, les unes rondes et les autres coniques, comme des whigwams d'Indiens. Avant la nuit, une corde est fixée à terre à deux piquets et les mulets sont attachés par les pieds, des deux côtés. Quelques-uns de nos animaux sont assez

sauvages ; ils s'enfuient parfois lorsqu'on les détache le matin pour les charger, et c'est alors une vraie chasse pour les rattraper ; les muletiers tâchent de les pousser sur une lanière de cuir dont deux d'entre eux tiennent les extrémités ; quand le mulet butte sur l'obstacle, les hommes



Gourésas tué avant Bourca, mars 1897.

courent en arrière et croisent la lanière, lui emprisonnant le cou ou les pattes.

Nos serviteurs ne sont guère débrouillards ; mais ils ont de la bonne volonté ; c'est le principal, et, avec de la patience et quelques mots

abyssins que nous apprenons joints au langage mimé, on arrive peu à peu à leur faire faire ce qu'on veut.

Le 31 mars, nous trouvons deux compatriotes et campons auprès d'eux. Ils sont en train d'établir la ligne télégraphique de Harrar à Addis-Ababa. Malgré la volonté de l'Empereur, ils ont souvent des difficultés avec les chefs du pays, que l'entreprise ne semble guère séduire.

Nous croisons aussi deux colonnes d'Italiens ; ce sont les dernières ; dans la seconde, le général Albertone. Les prisonniers semblent en aussi bonne santé que ceux que nous avons rencontrés à Guirisali.

Le 2 avril, à Goulo, nous allons rendre visite à un petit chef qui doit nous donner un guide. Il a reçu le titre de *fitourari* (général d'avant-garde) à cause de sa bravoure pendant la guerre italienne. Il eut le bras traversé d'une balle qui alla frapper son père, que lui-même cherchait à protéger ; le fils succéda à la charge de son père, de *guérasmatch* (général de gauche) Massaï ; auprès de lui est un Abyssin appelé Manuelo, qui parle fort bien français, il a été avec Makonnen en Italie ; il plaisante et connaît même le français du Boulevard, parle de boulotter, d'embêter, etc.

Après que nous avons expliqué au chef que nous sommes pressés et voulons continuer, il nous fait entrer dans une de ces maisons rondes à char-



En route auprès de Chola, mars 1897.

pente de bois recouvertes de terre battue et supportant un toit de chaume conique.

Dans la salle a été respecté un tombeau marqué de petites pierres droites, avec deux plus hautes se faisant vis-à-vis à la tête et aux pieds. On nous apporte de l'excellent tedj (hydromel) dont on nous verse de fortes rasades; puis, dans deux paniers, des galettes de pain de tef, comme de grandes

crêpes, et du chiro, sorte de sauce curry, plus forte que quoi que j'aie encore mangé. C'est pour nos hommes, qui s'accroupissent dans la salle et se mettent à manger de bon appétit. J'aime assez cette coutume abyssine de nourrir les serviteurs des visiteurs. Un serviteur apporte au chef une lettre enveloppée dans un fragment du *Gaulois*. Le fitourari déplie le journal, trouve une enveloppe ouverte, prend la lettre. Elle est surmontée du grand sceau de l'Empereur, le lion tiaré portant la croix.

Tout le monde se lève ; les chefs se drapent dans leurs burnous et lisent ; les serviteurs s'inclinent.

Quelle belle coutume, qui rappelle celle des Anglais se découvrant en entendant le *God save*, et où se manifeste le respect d'un sujet pour l'autorité impériale ! Il semble que nous soyons transportés à quelques siècles en arrière, en plein moyen âge.

La lettre lue, le courrier est introduit, interrogé, puis aussitôt on lui donne à manger.

Encore un bout de causerie, et nous prenons congé du chef.

Le soir, au camp, nos hommes se réunissent pour venir me faire une communication, assuré-

ment importante : ils n'ont que de la farine, et ils aimeraient à manger du beurre. Je les fais rire en leur montrant les étoiles et mes poches, et en leur demandant où je puis prendre du beurre maintenant. Mais ils s'inclinent avec des *échis* (c'est bien !) de contentement, lorsque je leur



Porte auprès de Golloubi, mars 1897.

dis que, quand nous pourrons en acheter, je leur en donnerai.

Le 3 avril, le paysage se transforme ; les villages diminuent; les coteaux se couvrent d'herbes

jaunes séchées, conservant parfois des taches vertes aux endroits où elles ont été brûlées : la brousse est petite, sèche, épineuse ; les boqueteaux sont de tamarin épineux ; aux flancs des rochers s'accrochent des cactus et des aloès ; on sent qu'on descend en pays plus chaud. Les vallées présentent cette conformation que nous retrouverons souvent en Abyssinie : des marches d'escalier, c'est-à-dire de petits plateaux enserrant des failles aux parois à peu près verticales ; les rivières coulent au fond comme en un fossé étroit, une grande rigole.

Nous allons quitter les régions habitées, pour pénétrer dans ce qu'on appelle ici le désert. Jean n'est pas sans inquiétude sur l'état des mulets (presque tous blessés), pour une marche de trois jours sans villages.

Là nous découvrons à nos pieds la plaine de l'Aouache ; la coupure de la rivière ne se voitpas, et on aperçoit, s'étendant au loin comme une mer, l'immensité jaune des herbes séchées. Par places, se dressent des îlots de collines isolées, tout hérissées d'aiguilles rocheuses, souvent prolongement de stratifications qui à la suite de formidables bouleversements, se sont trouvées placées verticalement. Et, du haut de la colline, on sent dans

l'herbe brûlée la chaleur impitoyable des tropiques, on voit vibrer les rayons du soleil qui font trembloter les lointains, on devine la fournaise.

Lorsqu'on descend, certains des massifs aperçus de loin semblent se couvrir de ruines ; à mesure qu'on avance, le rocher change d'aspect, il rappelle une tête de chat, les oreilles dressées ; enfin,



Près d'Irna, mars 1897.

lorsqu'ayant continué à marcher, nous nous retournons, le mont nous apparaît comme un grand sphinx en partie envahi par les herbes, contem-

plant dans l'impassibilité du silence la plaine à l'entrée de laquelle il est couché. Il fait si chaud dans la journée, que le terrain devient ardent, et que les hommes, ayant la plante des pieds brûlée, se mettent à courir.

Nous repartons la nuit et passons l'Aouache, un torrent d'une trentaine de mètres coulant au fond d'un ravin pierreux, par une passerelle de fer construite par M. Savouré. L'entrée du pont est interdite en dehors de la saison des pluies et les abords défendus par des épines. On traverse alors à gué. Un veilleur nous interpelle : « Faranghis, » répond-on, et on passe outre.

Dans la journée, on chasse un peu : un beau terrain pour un Nemrod. Nous tuons des hartebeests, de grandes antilopes aux cornes tordues, qui trottent comme des mulets, des gazelles. Nous sommes dans la région des sauvages Danakils ; dans un défilé, creusé dans une tranchée de lave, ont été tués, l'année dernière, deux courriers du général Swétoff.

La chasse a du bon, mais elle fait perdre du temps ; il fait chaud et il fait soif. La caravane est bien en avant, et l'eau est rare. Heureusement nous rencontrons une troupe d'Abyssins arrêtée ; le chef est un bel homme aux yeux larges, fendus

en amande, au nez busqué, à la barbe fournie, une belle tête d'Assyrien. On nous fait asseoir et on nous donne un verre d'eau. Jamais le meilleur dîner offert dans le premier restaurant des Boulevards ne m'a fait un aussi vif plaisir que ce verre



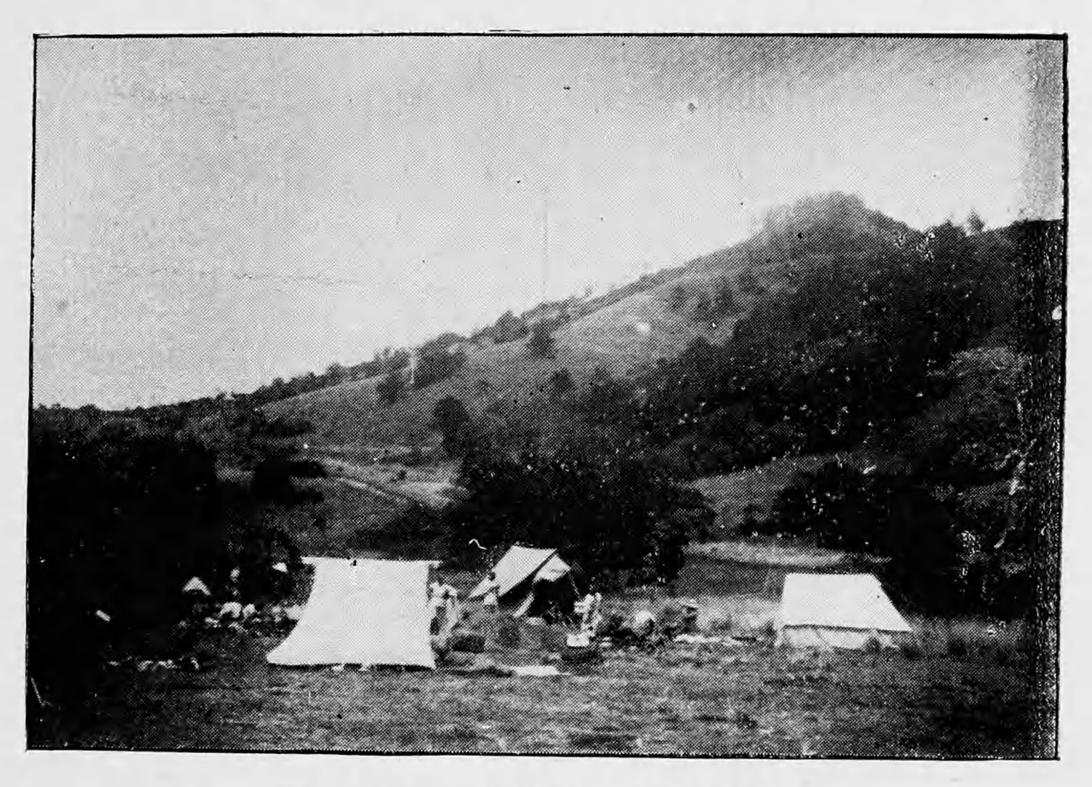
A Chola (coussi, camp des télégraphistes, mars 1897.

d'eau ; le gros de la troupe, hommes et femmes, accroupis en cercle, une toile sur la tête, font des boulettes avec une pâte entrecoupée de piment et trempée dans l'eau. La nourriture semble appropriée à la température.

Le 5 avril, nous quittons la grande plaine, et

ayant grimpé une première marche de l'escalier du plateau qui mène au Chewa (Choa), nous nous arrêtons l'après-midi dans une grande clairière au milieu des bois, auprès de la rivière Cassam. C'est un lieu de campement habituel, et l'affluence de monde est grande. C'est que le gouverneur Lagarde, « le commandour », comme disent nos Abyssins, redescend d'Addis-Ababa. Pendant des heures, c'est une file non interrompue de chameaux, de mulets, de cavaliers et de fantassins qui se succèdent et s'arrêtent en groupe autour de quelques gros arbres de la clairière. Somalis élancés, noirs laptots, la tête couverte d'une petite calotte blanche, chefs abyssins dans des burnous bruns, soldats drapés dans le tchamma blanc barré de rouge, tout ce monde d'Africains de races ou d'origines si différentes se presse, marche, trotte, cavalcade autour de nos compatriotes. M. Lagarde monte la mule noire que l'Empereur lui a offerte avec son harnachement ; au cou de la monture est pendu un beau collier d'or ; des chevaux, présents de Ménélick, sont menés à la main ; l'un d'eux est couvert d'un bel harnachement d'argent, actuellement caché sous des bandes de toile ; arrivent deux mules portant un palanquin destiné, s'il y a lieu, à recevoir un conva-

lescent. Lagarde a cinquante hommes de garde à



Notre camp à Chola, mars 1897.



Près de la Tchercher. — Nos mulets, avril 1897.



lui, et le ras lui a donné une escorte égale ; une tente lui est préparée pour la halte de l'après-midi et une autre pour le soir. Le cortège se ferme par le défilé d'un petit éléphant d'Afrique, un jeune espiègle qui ne cesse d'agiter les éventails de ses oreilles, tandis que deux hommes le mènent par une corde.

M. Lagarde semble satisfait de son séjour à



Près du lac Tchercher, mars 1897.

Addis-Ababa et de sa réception. Il a annoncé notre arrivée et nous fait des recommandations sur le langage à tenir. Il nous prévient d'avoir bien

soin de faire recommander à Djibouti toutes les lettres pour la France. La passion des philatélistes pour leurs collections est telle, que beaucoup de lettres disparaissent avant d'être arrivées chez nous. Comme le même phénomène se produit pour les lettres allant en sens inverse, on peut se demander si la philatélie est venue s'attaquer aux Africains eux-mêmes, et faire des ravages parmi eux. C'est peut-être dans le goût des gens au teint foncé pour les timbres-poste qu'il faut chercher l'origine du mot *cabinet noir*, locution en usage dans les contrées où nous nous trouvons.

Le duc d'Entotto (c'est le titre que le Négus a décerné à M. Lagarde), nous souhaite bon voyage et se remet en route.

Des sauvages Danakils, des hommes très noirs, peu vêtus, la tignasse toute couverte de graisse, ornée d'une longue plume blanche, viennent nous offrir du lait et des moutons. Ces guerriers, dont la plupart ont tué des hommes, ont les bras entourés de plaques de cuivre, de vrais fourreaux ; une boucle plus large que la main pend à leur oreille gauche ; à leur ceinture est passé un large couteau ; ces sauvages se laissent photographier, mais ne veulent rien vendre.

Avant de quitter Tadécia-Malca, nous traversons

à gué la rivière Cassam, et allons rendre visite à Léontieff que nous trouvons installé dans un joli campement au milieu d'une prairie verte sous



Ravin avant Laguardin, avril 1897.

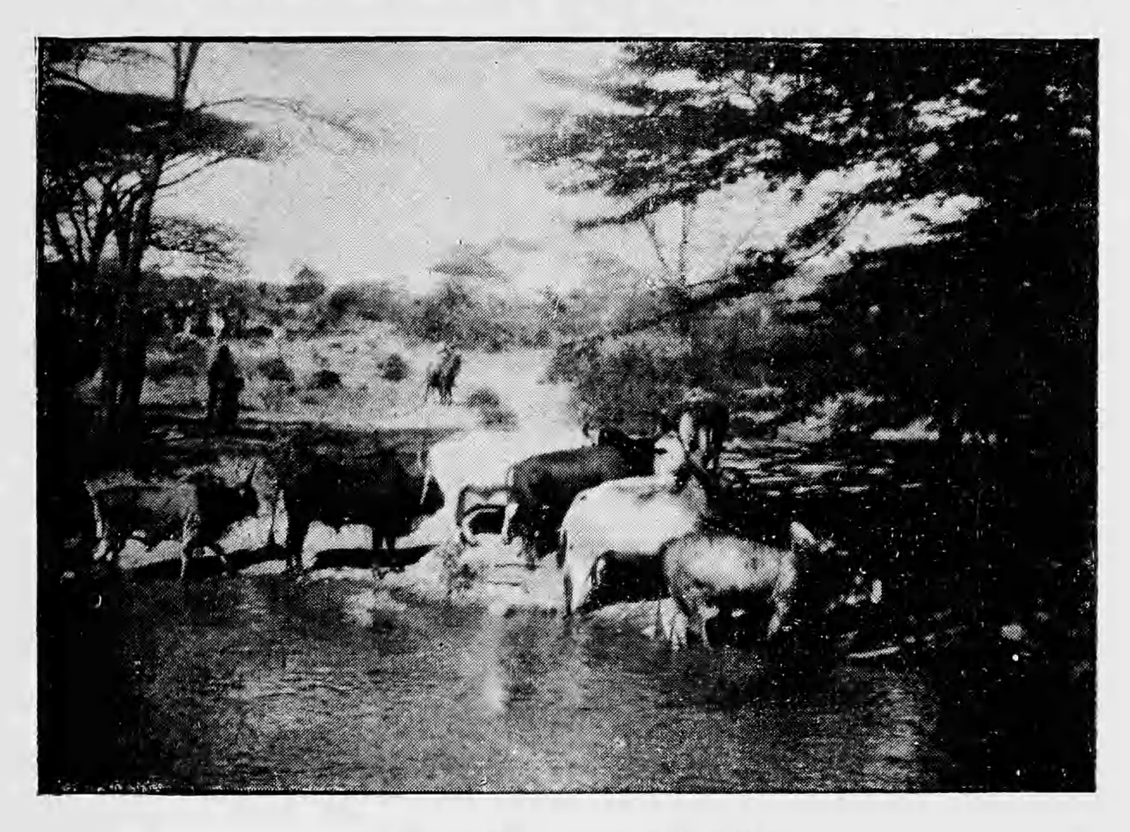
de beaux arbres. Le voyageur russe, après être allé chasser des éléphants, attend ses bagages qui arrivent par le désert. Une tasse de thé coupé de marsala et une grillade de chichlik à la cosaque, pris ensemble, et nous nous séparons, pour aller camper, en pleine nuit, quatre heures plus loin.

Le lendemain, c'est une région de petits pla-

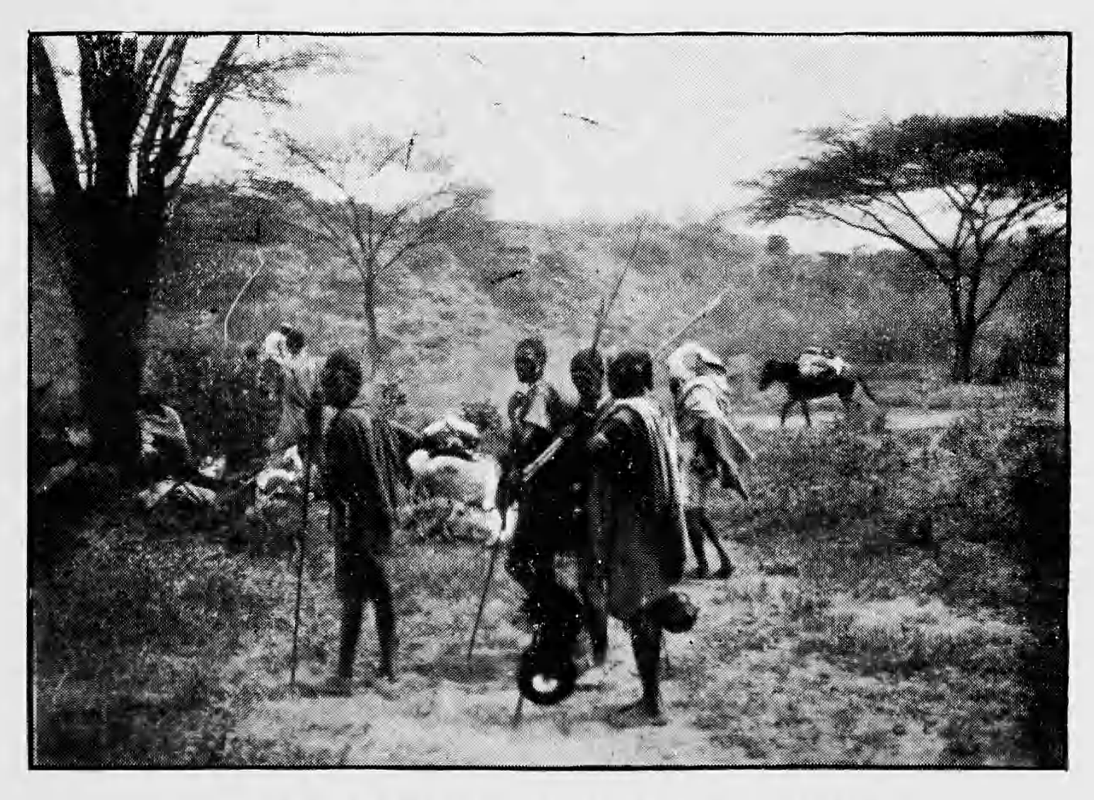
teaux se superposant et séparés par des falaises rocheuses ; des boqueteaux d'acacias flûtes, des cactus, des mimosas épineux, une herbe rare et sèche. Par places, des villages à maisons rondes entourées de cactus. Nous entrons dans une case ; une vieille y file du coton. On nous apporte une petite chaise basse en une sorte d'osier, et dans des courges, qui servent de verres, une bière appelée talla. Nous mangeons d'une galette mince : le djindjéra. Les payements se font maintenant en barres de sel venant du Tigré, d'environ 0 m. 25 chacune. On en a 5 pour un thaler (environ 0 fr. 50 chaque). Les femmes assises autour de nous ont presque toutes la tête rasée. Elles portent autour du cou le cordon qui distingue les chrétiens ; elles se montrent loquaces et assez familières. Un petit enfant nous est apporté qui a la jambe rongée par des plaies syphilitiques, on lui a attaché une amulette autour de la cheville ; mais nous ne pouvons rien pour lui.

Nous campons auprès d'un lieutenant de la garde russe, Boulatovitch, qui rentre ; il vient de tuer plusieurs éléphants, et on lui a passé dans l'oreille un petit bouton de filigrane d'or.

A Bourca, nous nous arrêtons au pied d'un



A Caccienhoa, avril 1897.



A Tadécia-Malca, chefs adals, avril 1897.



plateau qui est élevé au-dessus de la plaine, séparé de celle-ci par un escarpement couronné de rochers. De loin on a l'illusion de fortifications et, de ce côté, il ne serait certes pas difficile d'arrêter des envahisseurs marchant sur Addis-



A Tadécia-Malca, M. de Léontieff, mes compagnons, M. Lagarde, avril 1897.

Ababa. Les collines, quoique couvertes d'herbe rare, ont, de loin, brûlées qu'elles sont par le soleil, un aspect de sable, de désert, quelque chose du Sahara ; nous pourrions nous croire à l'extrémité d'une oasis.

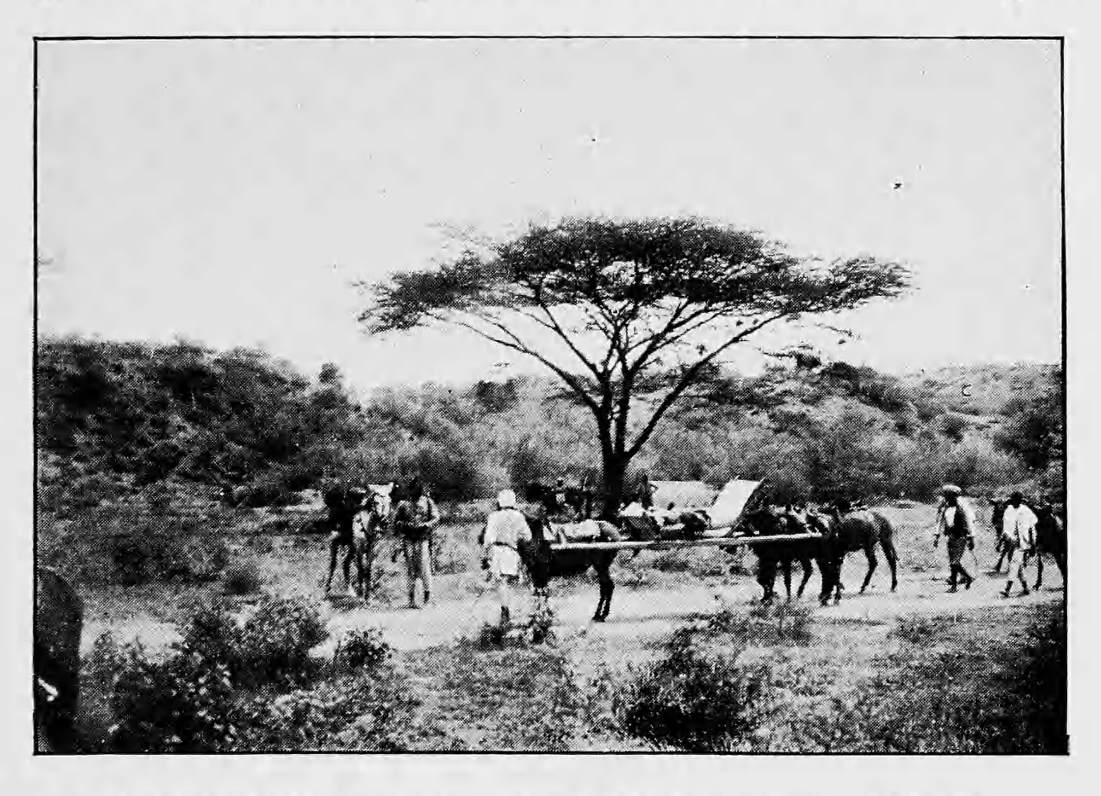
Nous nous amusons à observer une bande de cynocéphales qui suivent la crête des rochers.

Ils marchent presque en file et s'arrêtent pour nous regarder, observer, conciliabuler, et décider où ils pourraient descendre boire tranquillement. Quelques mâles sont énormes ; ils ont la tête ornée d'une épaisse crinière. Une femelle porte son petit sur le dos ; c'est probablement à cause des aigles qu'ils vont déranger dans les rochers et qui tournoient autour d'eux. Lorsque ces oiseaux se rapprochent trop, les petits singes se cachent, et les gros apostrophent les déprédateurs par des grognements et des aboiements.

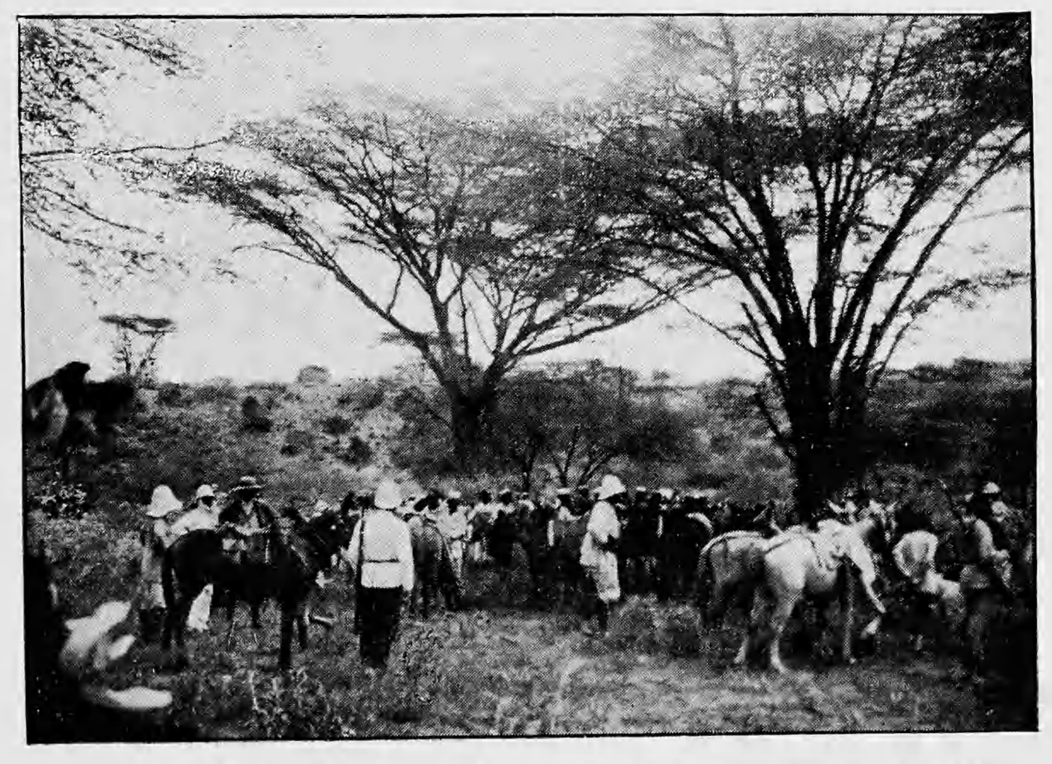
A Bourca, nous avons l'ennui de perdre un mulet et sa charge. L'animal s'est perdu « dans la forêt », comme dit Jean, lorsqu'il parle du terrain qui n'est ni la route, ni un village.

Après Bourca, nous montons sur un plateau que nous parcourons jusqu'à Addis-Ababa même. C'est un vrai steppe uniformément couvert au loin d'herbes jaunes ; quelques ondulations et des tranches de petites vallées qu'on ne découvre souvent qu'en tombant dessus en coupent la monotonie. Le pays me rappelle tout à fait l'aspect des hautes terres de l'Emyrne à Mada-

gascar. N'y eût-il pas la construction des villages



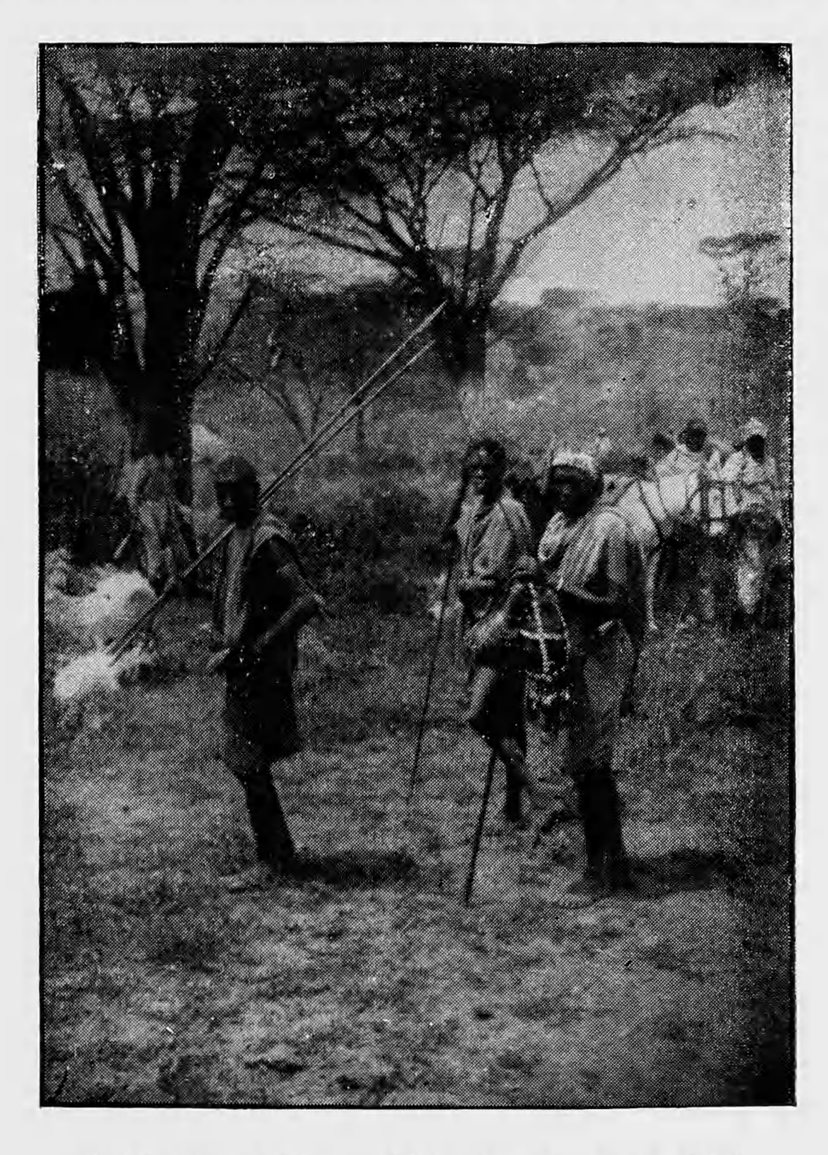
A Tadécia-Malca, palanquin de M. Lagarde, avril 1897.



A Tadécia-Malca, M. Lagarde et mes compagnons, avril 1897.



et les quelques rares mimosas épineux qui étalent de distance en distance leurs rameaux en manière



A Tadécia-Malca, chefs Adals, avril 1897.

de parasol, on pourrait se croire transporté dans la grande île africaine.

Le premier abord du Choa paraît sévère ; malgré la dénudation due au déboisement, le

pays ne semble pas pauvre. Les villages sont nombreux, et on voit un grand nombre de bestiaux. Mais l'on ne songe pas sans crainte au sort que le déboisement inconséquent réserve dans l'avenir à cette région : l'humidité ne se trouvant plus retenue, les ruisseaux iront diminuant, les herbes dépériront, ce qui fut fertile deviendra désert. Et peut-être se demandera-t-on un jour où étaient les beaux pâturages, les cultures du Choa, comme maintenant, en des régions algériennes désolées, on cherche en vain les greniers de blé de la Numidie.

Avec le steppe je retrouve son combustible, la bouse de vache séchée, l'argol des plateaux du Tibet, entassé ici auprès des petits villages en tas à forme de taupinières.

Le 10 au matin, notre camp reçoit la visite de deux femmes gallas qui viennent vendre de la farine, de la bière, du beurre. L'une des marchandes est une jolie fille, aux traits fins, aux grands yeux vifs, à la taille souple et cambrée : des mouvements sauvages et gracieux à la fois, quelque chose de la gazelle, sa compagne du steppe. La belle enfant se laisse apprivoiser avec des morceaux de sucre, et montre en un si beau sourire une si belle rangée de dents, qu'on par-

donne bien volontiers à la bouche d'être un peu grande. Mais il ne s'agit pas de plaisanter ; sa vieille compagne appelle la petite fée qui était venue nous égayer d'un coup de baguette : celle-ci se résigne à partir non sans se retourner plusieurs fois de notre côté, et nous-mêmes enfourchons nos mulets, et nous laissons porter au pas



Village à Bourcachi, avril 1897.

régulier de nos montures, tout en rêvant à la jolie fille galla.

Le soir, nous recevons à notre campement d'Acachi un courrier de M. Ilg, conseiller d'État,

nous transmettant la bienvenue de la part de S. M. Ménélick.

Le 11 avril, nous sommes reçus par des Français qui viennent au-devant de nous, par des soldats du gouvernement, par des envoyés de MM. Ilg et Mondon, et à onze heures nous entrons dans Addis-Ababa, « la Nouvelle Fleur », la capitale actuelle du Négus.

A midi, nous sommes assis à la table de M. Mondon, notre excellent compatriote, lui aussi conseiller d'État, et qui, pendant de longues années qu'il est resté en Ethiopie, a su par son zèle infatigable rendre tant de services à la cause de l'influence française.

L'EMPEREUR MÉNÉLICK.

13 avril au soir, Addis-Ababa.

Nous avons été reçus ce matin par l'Empereur ; la réception, qui devait avoir lieu la veille, c'est-à-dire le lendemain même de notre arrivée, avait été remise d'un jour, pour permettre à un de nos compagnons d'attendre la malle perdue qui renferme ses vêtements propres. La malle



Dans le ravin de Bourca.



n'est pas venue : l'Empereur passera le costume à un voyageur.

De grand matin, nous barbotons dans des tubs, cherchant à enlever de notre mieux la poussière



Chevaux à Bourca (avant Balchi, à 6 jours d'Addis-Ababa).

de la route. A 8 h. 1/2, nous enfourchons nos mules. Mourichon, qui n'a pas ses habits, est en peyjama rose avec des guêtres et de gros souliers ; Poncins porte un veston noir, un pantalon d'habit et des godillots vernis et noirs ; je dois assez avoir l'aspect d'un général américain, en redingote, sous mon feutre à larges bords, le

grand cordon du Soleil levant en sautoir. Et c'est ainsi que nous partons, entourés de nos serviteurs, chargés de fusils qu'ils tiennent qui par le canon, qui par la bandoulière, qui par la crosse.

Les divers bâtiments du ghébi (palais) occupent toute une petite colline, au sommet de laquelle s'élève, noire avec un toit rouge, la demeure même de l'Empereur. Des murs de pierres couverts d'un toit de chaume descendent du centre vers la circonférence, marquant comme les rayons d'une roue la séparation des diverses cours. Au-dessous du palais s'aperçoivent quelques dépendances, les salles à manger, salle de réception, magasins pour les présents ; la base de la colline est entourée d'une enceinte de piquets droits, comme un kraal sud-africain ; le personnel même de l'Empereur — sa suite, son escorte, ses chambellans, ses serviteurs, les artisans qu'il emploie, — comprend environ quinze mille personnes.

On nous fait traverser une série de cours contre les murs desquelles des mulets sont attachés ou tenus par des domestiques ; les gens qui ont affaire à la Cour vont et viennent, et l'affluence semble grande. Nous croisons M. Benito, en uniforme, et M. Buffet. M. Ilg vient nous trou-

ver, et nous fait entrer dans une dernière cour.



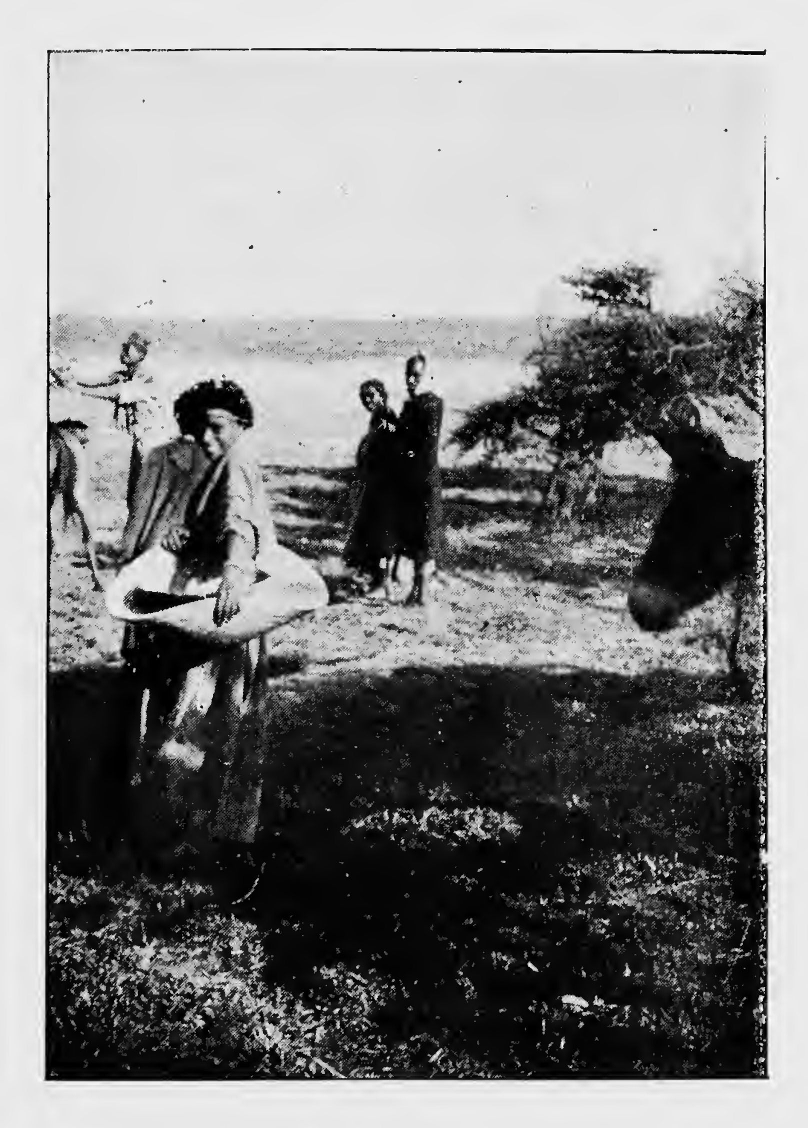
Laboureur avant Balchi-Bourca.



Avant Gadibourca, avril 1897.



Dans une tribune semblable à une petite tribune de courses, sur une estrade au pied de laquelle mène un escalier, l'Empereur se tient



A Ciaffé-Dezzia, Mlle Ayélette, avril 1897.

assis à la turque ; sur le devant de l'estrade deux tapis, des descentes de lit, représentent deux lions.

L'Empereur a un burnous de soie noire, bordé d'or. D'un geste qui lui semble familier, il passe souvent la main par l'échancrure au-dessous du cou, et se prend le menton ou se couvre la bouche. Un linge blanc lui serre la tête ; il porte deux bagues au petit doigt. A droite et à gauche de lui sont placés des coussins de soie verte ; auprès de lui se tiennent deux ou trois personnages de la Cour ; derrière lui, debout, M. Mondon. L'Empereur a voulu nous recevoir amicalement, sans appareil.

Sur la terrasse où nous sommes, au-dessous de l'estrade, trois chaises où l'Empereur nous fait asseoir après nous avoir serré la main. Auprès de nous, debout, un interprète (le *Protocole* le veut) et M. Ilg, debout également.

Ménélick porte une cinquantaine d'années ; il a des favoris clairsemés poivre et sel, le teint moins noir que je n'avais jugé à ses photographies ; le visage est marqué, mais non défiguré, par la petite vérole ; le nez est droit, les lèvres épaisses ; la bouche s'ouvre grande, en un bon sourire, les dents sont belles.

Il est difficile de dire que Ménélick diffère beaucoup comme type d'autres Abyssins que nous voyons, et pourtant c'est une figure à part qu'on remarquerait partout.

On trouve gravés dans les lignes de son visage des traits d'hérédités diverses ou contraires, les marques indélébiles d'ancêtres de qualités et de défauts opposés. C'est une synthèse de passés différents, composée d'éléments dissemblables qui ont su se marier dans le creuset du temps pour former un tout extraordinaire. Ménélick n'eût pas



A Sewucora, avril 1897

pu être un roi terne ; il aurait été détestable, s'il n'avait été très bon.

La figure de l'Empereur dénote l'intelligence et la bonhomie ; bien qu'on sente dans toute sa physionomie une volonté arrêtée, sa mâchoire n'a

pas le développement qui marque généralement une grande ténacité.

Ce qui frappe au premier abord en lui, c'est le regard : Ménélick regarde souvent ; il observe ; surtout lorsqu'il se retourne pour interroger M. Mondon et que nous le voyons de profil, il montre un œil vif, curieux, indiquant le besoin de se rendre compte des choses, de s'instruire.

Il parle simplement sans trop élever ni abaisser la voix, sans paraître gêné non plus, plaisantant souvent.

On se sent en présence de quelqu'un d'intelligent, de bonhomme et de fin. Ceux à qui va sa confiance la gardent pleine et entière. Mais il ne la place qu'à bon escient, et aime à se rendre compte peu à peu par lui-même du degré auquel il peut la placer. Comme il est physionomiste, certaines figures lui plaisent au premier abord. Pour les renseignements, il s'en rapporte beaucoup à ses conseillers ordinaires, mais reçoit de tous côtés des rapports différents, très minutieux, interroge beaucoup de monde, laisse même causer des enfants, des pages, écoute ce qui est dit, soupèse, compare.

Déjà prévenu par les actes de générosité, de clémence et de sagesse par lesquels Ménélick

s'est distingué de tout autre souverain noir, nous retrouvons facilement en lui ce calme de la majesté et de la force qui impose. C'est le repos du lion vainqueur, regardant, tranquille en sa puissance, ceux qui passent devant lui, du lion quelque peu apparenté au renard.

Telle est l'impression que m'a produite ma première entrevue avec Ménélick. J'étais anxieux de cette audience, inquiet de savoir si j'aurais une désillusion sur ce monarque africain que des événements récents ont si subitement rendu célèbre.

A entendre les uns, c'était un génie qui devait être porté aux nues. Les autres m'avertissaient que l'encens de ses succès l'avait transformé aux yeux de ceux qui le voyaient, qu'au fond ce n'était qu'un nègre marchant pieds nus, qu'il fallait bien avoir le soin de ne pas le répéter, mais qu'entre voyageurs on ne devait pas se faire illusion.

C'est entre ces deux opinions qu'il faut s'arrêter; mais les admirateurs qui semblent friser la flatterie sont plus près de la vérité que ceux qui dénigrent.

Tel je m'étais figuré l'Empereur, tel je l'ai trouvé; et lors même que certaines phrases lui

échappent, rappelant ce manque total d'instruction dans lequel il est resté pendant les tempêtes qui ont secoué sa jeunesse et formé l'homme, on est étonné de voir sa volonté passer aussitôt l'éponge sur l'ardoise du passé et ramener à l'intérêt du présent et aux mystères de l'avenir un esprit avide de savoir.

Le vieil homme, si vieil homme il y a, dépouille ici le jeune homme.

Ménélick a su faire entrer son pays, qui longtemps était resté comme un être sans âme entre les nations civilisées et les sauvages, dans le concert des grandes puissances.

Pour affirmer son empire et son autorité, pour faire reconnaître son indépendance, après avoir établi aux yeux de l'Europe, dans la mémorable bataille d'Adoua, qu'il y avait une nationalité éthiopienne, après avoir fait connaître à ses sujets la Patrie, il a demandé au Dieu des chrétiens ce qu'il devait faire, par où il devait commencer, et il a entendu cette réponse que le poète prête à l'ombre de Charlemagne consultée par Charles-Quint : « Mon fils, par la clémence ! »

Dans le premier entretien que nous avons avec l'Empereur, il n'est question que de généralités, de la route, de voyages ; Ménélick nous parle des

animaux de son pays. Je l'entretiens de la sympathie qu'il a conquise en France; la conversation amène sur le tapis le nom de M. Carnot: « C'était un brave homme », me dit l'Empereur, et il me demande des nouvelles de son fils. Il me parle de mes voyages, m'interroge sur la Chine, le Japon, leurs habitants, me demande comment on voyage, ce qu'on mange, *quels progrès fait l'industrie en Chine :* « Y fabrique-t-on des fusils? »

Pour le Japon, l'Empereur me dit: « Oui, on m'avait dit qu'il était très entré dans la voix de la civilisation ». L'Empereur nous garde une quarantaine de minutes, puis nous donne la main en signe de congé, nous disant que nous nous reverrons.

Au sortir de l'audience impériale, en gagnant nos pénates, je ne pouvais me défendre d'un certain sentiment de fierté, né ici simplement de notre qualité de Français.

La France peut s'enorgueillir que pour la présentation de Ménélick dans le monde des grandes puissances, ses parrains aient été des Français.

Tandis que l'Angleterre, au mépris de ses engagements, essaye d'asservir l'antique Egypte et, maintenant sa serre sur la glorieuse vallée du Nil, la ruine à son profit; tandis que l'Italie, buse qui

a voulu imiter le vautour, a cherché à falsifier des traités pour prendre un pays libre et chrétien auquel elle n'avait droit, la France a donné des fusils à ce pays et, prenant la main de son Empereur, comme une sœur aînée, lui a montré la vieille devise qui l'avait guidée elle-même à travers des siècles de grandeur et de gloire : Honneur et Patrie !

NOTRE VIE A ADDIS-ABABA. — LA VILLE. LA CHRONIQUE.

20 avril.

L'Empereur nous a donné pour logis, à Addis-Ababa, plusieurs maisons en bois et terre durcie, couvertes d'un toit de chaume et entourées d'un enclos circulaire fraîchement édifié en terre et branchages ; nous sommes bien chez nous. Tous les jours on nous apporte le « dergo » : du pain, de l'hydromel et des moutons. Nous avons le commencement d'un petit troupeau, qui broute autour de nos demeures. Quelques-uns de nos mulets sont lâchés dans l'enclos ; une poule y est attachée. Une belle pondeuse, qui nous avait été donnée

par un petit chef, a été prise la nuit par un chacal. Nous nous voyons ainsi à la tête d'une ferme naissante ; nos hommes logent dans deux des maisons, et notre troupe forme une petite fa-



Notre maison à Addis-Ababa

mille... où malheureusement il faut parfois faire des épurations.

Tout cela serait parfait, et nous ne pourrions nous trouver nulle part mieux qu'ici, n'étaient les puces. Voilà le chiendent ! Elles abondent, et il faut se livrer à une vraie guerre contre elles ; on ne saurait se douter des précautions auxquel-

les nous pousse la crainte des puces : lit secoué et isolé, couvertures suspendues dans le jour et qui jamais ne doivent toucher le sol, battues en règle des vêtements ; vernissage du plancher à la bouse de vache : il n'y a épouvantail que notre imagination n'ait trouvé pour terroriser ces petites bêtes un peu trop familières. Au bout de huit jours de guerre à mort, il y a eu une trêve : l'ennemi a diminué, et puis, nous nous sommes un peu faits à lui. Cinq ou six puces sur les jambes nous semblent chose très raisonnable.

Nous séjournons ici pour attendre nos bagages qui viennent par le désert, et pour laisser passer les fêtes de Pâques. L'Empereur, qui a bien voulu me recevoir une seconde fois longuement et à qui j'ai exposé nos projets, nous donnera toute facilité pour faire un intéressant petit voyage d'exploration dans le Sud jusqu'à la saison des pluies, que nous reviendrons passer à Addis-Ababa, c'est-à-dire jusque vers la fin de juin.

Quelque impatience que nous ayons de nous trouver de nouveau en route, nous nous faisons très bien à la vie d'Addis-Ababa ; il y a à voir et à entendre.

Le 19 nous allons au marché qui a lieu le samedi. Il se tient sur le dos de la colline. Au mi-

lieu se dressent sur des poteaux, deux niches auxquelles on accède par une échelle, deux guignols, qui renferment les juges accroupis, drapés dans leur burnous brun ; les acolytes sont sur les échelles ; devant les guignols, un vieil Abyssin à nez busqué, à cheveux blancs, fait, une perche



Chez nous. — L'arrivée du Dergo.

à la main, le double métier d'huissier et d'appariteur. Il n'hésite pas à se servir de son bâton pour écarter vigoureusement la foule, lorsqu'elle se rapproche trop du Tribunal.

Les plaignants, debout devant les échelles, débitent leurs plaintes, ils disent d'une voix forte,

faisant un ou deux pas pour s'avancer chaque fois qu'ils ont à parler et accompagnant leurs paroles d'un geste du bras droit qu'ils abaissent vivement, l'index tendu, comme s'ils voulaient jeter leur réclamation.

Les marchands sont accroupis sur plusieurs rangées, leur étalage à terre. Des mulets, des bourricots, des chevaux, attachés par-ci par-là, détachent, à l'occasion, un bon coup de pied au passant imprudent. On vend du sel en barres, du tabac, des choux, des condiments, des perles bleues, des cartouches, des indiennes, des toiles blanches anglaises. Les produits indigènes sont en petite quantité, et l'industrie semble très peu développée. On trouve des cuirs, des sabres (encore ceux-ci sont-ils la plupart de fabrication européenne), des lustres en cuivre pour églises...

En somme, ce que pouvaient faire les Européens ici a beaucoup diminué ; il y a trop de commerçants ; tous les Abyssins le sont. Pouvant transporter d'Addis-Ababa à Harrar à meilleur marché que nos compatriotes, ils peuvent acheter plus cher. C'est ainsi que l'or, qui vient de l'Ouest se vend trente-deux, et trente-trois fois le poids de l'argent. Il se fait, paraît-il, un gros commerce indigène du côté du Sud, principalement vers le



Au marché. — Les juges.



Soudan, où on porte beaucoup d'or et de café.

Les droits élevés qui viennent d'être mis à Djibouti sur les marchandises entrant (en dehors même des fusils et cartouches déjà imposés) et les vexations faites par notre administration aux caravanes que forment nos commerçants, ne tendent pas à les encourager aux importations. La chose ne m'étonne pas : Djibouti n'est pas la



Un jugement.

première de nos colonies où j'aie vu l'administration se mettre obstinément en travers du développement commercial. Des faits pourraient être cités.

Lorsque nous sommes fatigués de faire les ronds-de-cuir ou de rester en place, nous allons faire un tour de chasse. On trouve, à quelques heures d'Addis-Ababa, de beaux singes, amusants à tirer, et des gazelles.

21 avril.

Nous partons au petit jour pour une excursion de chasse dans l'Ouest. Au pied d'Addis-Ababa, nous dépassons un grand camp de tentes blanches rondes ou en bonnet de police; c'est celui du roi de la Djimma, qui est venu pour rendre visite à l'Empereur. Un petit chef part ; il s'en va au pas de sa mule, tête nue, drapé dans un burnous brun ; des hommes à cheval et à pied l'entourent. La petite troupe montée sur des chevaux et des mulets au cou desquels le long mors abyssin donne une courbe gracieuse, est vivement éclairée par le soleil du matin ; les cavaliers ont la lance au poing, le sabre au côté ; leurs silhouettes qui se dessinent nettement sur les horizons rosés de gazon sec, ont quelque chose de martial qui plaît. Un cavalier exécute des fantasias en avant, chargeant avec la lance, s'arrêtant subitement pour recourir aussitôt. Quelques gens d'Addis-Ababa font conduite au chef. Ils s'arrêtent, on descend



Le marché à Addis-Ababa.



de cheval, et on ne se quitte qu'après s'être incliné en grandes salutations.

Beaucoup de monde sur la route : des Gallas très noirs, des femmes Gallas également noires, au type fin, les yeux souvent demi-cachés par le casque de chevelure qui tombe sur le front, elles marchent courbées et leur allure fière rappelle celle des Lolotes de Chine.

Dans la journée, nous tuons plusieurs gazelles.

En rentrant, le soir, je regarde le soleil se coucher : il darde ses rayons au milieu des nuages de l'Ouest. De ce côté, comme de celui du Nord, les montagnes sont couvertes de petite brousse ; une colline qui prolonge les chaînes d'Entotto, est même couronnée de grands arbres détachés les uns des autres et figurant les créneaux d'un château fort. Ce sont ici des aspects de nos pays ; le ciel nuageux se sépare comme par une ligne des azurs de l'Orient ; il semble qu'on voit au firmament, la limite entre la région des pluies et celle de la sécheresse ; à gauche des moissons grasses des averses de l'été ; à droite la sereine clarté du désert : l'aridité.

Les différences se trouvent encore mieux marquées lorsqu'on considère le paysage. Dans le lointain, vers le Sud et l'Est, les montagnes de

gazon nous donnent l'illusion du sable, des aspects sahariens. Au Sud même, un gros dôme isolé, un ancien volcan, le Zoukoualla. Puis une série de petites collines basses venant aboutir au gros massif du mont Herrer.

Le soleil couchant promène ses rayons sur la montagne comme sur un grand écran, et, lorsque l'astre est caché, les nuages dessinent de grandes ombres qui montent, enveloppant le mont pour le couvrir d'une teinte de cobalt.

Un petit nuage blanc le domine, le coiffe comme d'un bonnet de coton ; des nuages roses, indice de beau temps, s'étalent autour du sommet, jetés dans l'azur comme des îlots sur la mer. Le volcan et les petites collines sont insensiblement passées du rose au violacé et au bleuâtre, une teinte légère, indicible, qui se fond avec celle du ciel.

Devant moi : Addis-Ababa, la colline du Ghébi. Le palais éclairé en plein, apparaît entre des monuments blancs éclatants, comme entre deux sentinelles ; à ma gauche, le long dos d'âne sur lequel s'étagent les constructions de la ville ; toujours de petites bicoques rondes, à toit de chaume ; quelques-unes sont surmontées d'une croix. Souvent, plusieurs de ces maisons sont entourées d'une enceinte de terre circulaire, au-dessus de

laquelle se dressent des piquets maintenant des branchages séchés.

Beaucoup d'espace entre les habitations, des terrains vagues dont l'herbe rare est broutée par des chevaux, des mulets, des ânes. Par places, dressant leur silhouette funéraire, de grands genévriers, et, jetant une note gaie dans l'ensemble aux teintes fondues gris, brun, vert sombre d'Addis-Ababa, une infinité de petites tentes blanches.

La ville a plutôt ainsi l'aspect d'un grand camp militaire que d'une capitale ! Et, de fait, en Abyssinie, l'idée de ville ne se confond-elle pas avec celle de camp, le même mot, Katarma, exprimant la même chose ?

Je rentre, au petit pas de mon mulet, chargé d'oiseaux, de cuissots de gazelles, de peaux de bêtes accrochées par des cordes aux côtés de la selle. Des Abyssins s'inclinent en me voyant, et m'interrogent sur ma chasse qui semble beaucoup les intéresser.

Je croise une théorie de femmes en gris, portant sur la tête les paniers du dergo (vivres fournis par le Roi), que couvre la traditionnelle étoffe rouge, et qui sont envoyés au chef de la Djimma.

Sur la colline retentit le clairon : une imita-

tion de fanfare guerrière tirée d'un instrument pris aux Italiens.

De la campagne s'élèvent des colonnes de fumée jaillissant des coteaux comme des flancs d'un volcan. Ce sont les incendies des herbes qu'on brûle.

Tout semble tranquille à Addis-Ababa ; chacun regagne son foyer et la nuit gagne la ville. Je me demande en rentrant, après avoir poursuivi des gazelles au soleil, en regardant les grands arbres qui entourent les huttes et détachent leur profil sous le ciel blanchi par la lune, où je suis, et si le pays de l'ombre actuelle est bien le même que l'Afrique du soleil de midi.

Il y a une quinzaine d'Européens à Addis-Ababa la grande majorité composée de nos compatriotes (n'en déplaise à ceux qui ne veulent pas reconnaître aux Français la faculté de s'expatrier). Nous sommes heureux de nous entre-visiter, et de « tailler une bonne bavette » (qu'on me passe l'expression), sans avoir à nous mettre en garde les uns contre les autres, comme on le ferait avec des étrangers.

Naturellement le sujet qui est le plus souvent mis sur le tapis est celui de la guerre et de la captivité des Italiens.

La conduite répréhensible qu'ils ont eue à notre égard, les propos qu'ils ne se sont jamais gênés pour tenir sur notre sujet, nous mettent bien à l'aise pour parler à notre tour d'eux librement. L'issue malheureuse pour les Italiens de leur campagne contre l'Abyssinie n'a pas été pour étonner ceux de nos compatriotes qui se trouvaient à Addis-Ababa ; elle n'a pas été non plus pour leur déplaire. L'arrivée victorieuse des Italiens à Addis-Ababa eût mis la vie de nos braves commerçants en grand danger. Les griefs ont été oubliés, et les prisonniers d'Adoua ont reçu des Français dont ils annonçaient la mort prochaine, l'hospitalité, l'aide, et les secours, qu'ils étaient en mesure d'espérer de cœurs généreux. Leur reconnaissance a parfois été courte ; nous en avons su quelque chose.

Les dernières nouvelles sont : l'arrivée de Léontieff, et l'approche de la mission anglaise. On ne peut présumer quel en sera le résultat. On dit que les Abyssins, prévenus du luxe dont s'entourent généralement les missions anglaises, ne s'en étonneront pas, mais attendent celle-ci comme un spectacle. On se souvient de ce que Rochet d'Héricourt écrivait déjà en 1843, à propos de la mission anglaise Harris, comprenant

10 membres plus 17 soldats et 7 ouvriers anglais.

« Les Anglais, en venant dans le royaume du Choa en si grand nombre avec un appareil imposant, au lieu de gagner l'influence, n'ont fait au contraire que réveiller chez eux de vieux soupçons. Instinctivement, la population tout entière leur fut hostile. »

Et le chef de l'expédition Harris disait à Rochet d'Héricourt : « Le roi est un homme très fin ; nous nous en sommes aperçus un peu tard. »

Peut-être M. Rennel Rod s'apercevra-t-il que Ménélick a hérité de la finesse de son père.

UNE CÉRÉMONIE AU PALAIS

Le 24 au matin nous recevons un petit mot de M. Ilg : « Si vous voulez assister à la cérémonie, venez de suite ».

Un tour de main, et nous voilà endimanchés, galopant sur nos mulets que nos hommes suivent avec peine, jusqu'au Ghébi.

On nous fait entrer dans la cour où nous avons été reçus, et nous attendons quelques minutes. Arrive, par une porte de côté, l'Empereur, portant un mantelet de soie noire brodé d'or, un grand

chapeau noir, des souliers jaunes. Un personnage tient derrière lui, levée au-dessus de la tête, une ombrelle rouge. Ménélick répond par un aimable



M. de Léontieff au Ghébi. — Addis-Ababa.

sourire au salut que nous lui adressons, et continue sa marche.

Lorsque le cortège impérial a passé, la tribune où nous avons eu l'audience se vide; successivement en descendent les deux abounas (les grands évêques venus d'Egypte), et l'etchiquié (grand chef des moines). Avec leur belle tête aux traits réguliers, encapuchonnée d'un voile noir, leur barbe, leurs longs manteaux de soie noire brodés

d'or, ils ont grand air ; des serviteurs les précèdent portant des houlettes d'or, des fauteuils de velours violet ornés d'or, de grandes croix d'or. Au pied de l'escalier sont tenues les mules épiscopales, toutes cachées sous des brocarts de velours et d'or. Mais les grands dignitaires de l'Eglise abyssine ne se servent pas de leurs montures ; ils suivent le cortège de l'Empereur.

Nous aussi faisons de même et pénétrons dans la cour attenant, à celle où nous attendions, la cour d'Adihabay. C'est la place publique du Ghébi, la cour des plaids, là qu'ont lieu les grandes cérémonies, les festins de cinq à six mille personnes.

Aujourd'hui nous sommes au samedi saint abyssin (de huit jours en retard sur le nôtre), et après un long carême très dur, après deux jours de jeûne, le clergé va annoncer officiellement à l'Empereur que le Christ ressuscite.

Une grande tente, toute ornée de fleurs de lys à l'intérieur, abrite une estrade que couvrent une quantité de tapis ; au milieu, entre des coussins, sur du velours rouge brodé d'or, l'Empereur est assis les jambes croisées, selon l'habitude abyssine ; il relève souvent sa chama (toge) sur sa bouche, et se prenant le menton dans la main, regarde, observe, et on sent que rien n'échappe à

son œil scrutateur. A ses côtés, debout, quelques jeunes gens. Deux d'entre eux tiennent des chasse-mouches ornés de pierreries, et les agitent de temps en temps.

A droite de l'estrade, plus bas que l'Empereur, se tiennent assis les deux abounas; à gauche le vieil etchiquié, à tête de patriarche, et, auprès de lui, l'Empereur nous a fait placer des chaises; les membres de la mission Bonvalot et M. Buffet viennent également assister à la cérémonie, et naturellement les objectifs sont à leur place, les crayons courent sur les albums; c'est quelque chose de la furie de l'instantanée qui vint nous agiter tous pendant les fêtes de la venue du Tsar. L'Empereur a bien voulu nous permettre d'opérer comme nous voudrions et d'où nous voudrions. MM. Mondon et Ilg, tantôt devisent avec Ménélick, tantôt nous donnent aimablement quelques renseignements.

Sur les marches de l'estrade, au-dessous de l'Empereur, sont assis un docteur (théologique), la tête ornée d'une sorte de long bonnet de coton, et le grand chef des prêtres séculiers.

A gauche, sur le devant d'un bâtiment tout blanc, est tendue une toile dans laquelle des trous, ou gueules, sont demi-masqués par de la

batiste ; c'est par ces ouvertures que l'Impératrice et ses dames de compagnie regardent la cérémonie.

Le long des murs de la cour sont rangés des canons. Le Ghébi étant sur une colline, la vue s'étend au loin. Devant nous la ville d'Addis-Ababa, le marché du samedi, fourmillement de points blancs ; les montagnes nues, déroulant dans le fond leurs silhouettes dures, comme en une toile de panorama.

Cependant la cérémonie commence : au pied de l'estrade, à droite, se sont rangés des diacres de diverses églises ; drapés dans de longues toges, des chasubles de brocart, de soie, d'étoffes brodées, plus riches les unes que les autres ; sur les épaules est jeté un petit mantelet, riche comme le manteau de dessous, et dont le bord est découpé avec de longs pendants pour imiter la peau de lion. Cet assemblage de couleurs, qui éclatent à la lumière sans que rien en soit criard, se diapre tour à tour, comme en un coup de baguette par les rayons de soleil. C'est alors un resplendissement général ; étincellent les tiares dorées ou argentées, les couronnes fermées que surmontent les croix — les grandes croix d'or grecques découpées à jour, — les lances au large

fer, les boucliers autour desquels courent de petits lions d'or, et, au milieu desquels une améthyste nous renvoie ses feux; les grandes ombrelles de soie, bordées de franges noires sur lesquelles sont dessinés des soleils d'argent. Et, lorsque, au milieu de la profusion des couleurs, de la richesse des métaux, le regard tombe sur les figures som-



Addis-Ababa. — Le Ghébi.

bres de ceux qui servent de mannequin ; on se sent reporté aux temps anciens; on se figure tel le cortège du roi mage apportant, en suivant l'étoile, les présents de myrrhe et d'encens dans l'étable

de Bethléem; ou, en remontant à une époque plus reculée, on voit ici la suite de la reine de Saba, de la mère de Ménélick, venant offrir les hommages de l'Ethiopie au grand roi Salomon.

Devant l'estrade même s'avancent tour à tour les gens des différentes églises d'Addis-Ababa et d'Entotto. Ils s'avancent en demi-lune, une cinquantaine à la fois, tous drapés dans le chama blanc à bande rouge, la tête couverte d'un turban blanc; d'une main ils tiennent la béquille, la houlette pastorale, et de l'autre la crécelle en métal. L'orchestre est formé de longs tambours, quelques-uns en argent, aux deux extrémités desquels on frappe par intervalles avec la main. Un prêtre guide la mesure et règle la cadence ; ce sont des psaumes qui sont chantés en chœur, des alléluias d'allégresse, sur un rythme parfaitement établi ; des gestes en cadence accompagnent les chants ; on lève tour à tour le bâton ou la crécelle, avec le geste que fait l'officiant en encensant. Trois ou quatre chanteurs se détachent du cercle ; ils s'avancent jusqu'au pied de l'estrade, se baissant pour faire glisser leurs pieds comme s'ils voulaient mieux les appuyer sur le sol. On croit retrouver dans ces pas, qui rappellent les danses juives autour de l'Arche, une réminiscence du

vieux poète latin. Le moment approche où l'on se réjouira : « *Nunc est pulsanda tellus* ». Et on marche plus fort comme si, en revenant un jour après l'ensevelissement du carême, chacun voulait affirmer sa nouvelle vitalité.

Les houlettes sont posées ; le cercle se forme ; les chants s'accentuent, les danses aussi ; ils sont accompagnés de battements de mains. Les officiants vont s'asseoir en un groupe au pied de l'estrade ; les gens encombrants sont écartés par un policier avec un fouet à longue lanière, et place est faite à une nouvelle église, qui recommence le même exercice.

Comme on pense, la cérémonie est fort longue ; au bout de trois heures, l'Empereur a la bonne grâce de nous faire dire que nous devons avoir bien vu, que comme il est fort tard, nous devons avoir faim, et que nous pouvons aller manger.

Nous ne nous faisons pas répéter la proposition deux fois ; un salut pour remercier l'Empereur de sa bonne attention, et nous disparaissons comme une volée de moineaux.

Avec la fin de la cérémonie, nous n'aurons à regretter d'avoir manqué que la prière faite par le chef du clergé.

Les réjouissances du samedi saint se terminent

pour nous, dans la nuit, par un vacarme épouvantable, qui nous tient longtemps éveillés; trois coups de canon tirés du Ghébi préludent au concert, qui est fait de pétards, de coups de fusil, de sifflements de balles, d'aboiements de chiens, de plaintes de bourricots et d'harmonies de tam-tams.

Il n'y a guère de fêtes en Abyssinie sans décharges de fusil; l'année dernière, les chants des églises, pour le samedi saint, ont été accompagnés de salves en l'honneur d'Adoua; quatre des assistants ont été blessés. L'Empereur a préféré, cette fois, supprimer l'orchestre de la poudre.

Pâques! Le coq a chanté. On peut manger; on profitera de la permission et, durant plusieurs jours, on ne songera guère à d'autres exercices qu'à ceux de la mastication et de la digestion. Nous avons offert quatre moutons à nos hommes et deux talaris pour acheter de la bière, et afin de leur laisser un peu de liberté, nous renonçons à nous promener, et consacrons notre temps à écrire quelques lignes à nos amis de France.

29 avril, Addis-Abeba.

Il y a quatre jours, nous avons assisté à une fête religieuse. Il nous est donné, aujourd'hui, de voir, dans une solennité à la Cour, quelque chose

de l'Abyssinie militaire, féodale, guerrière. On reçoit la mission anglaise, et l'Empereur fait demander aux Européens présents à Addis-Ababa d'assister à ses côtés à la réception.

Ce n'est pas un événement ordinaire, et chacun est curieux de voir ce qui va se passer. Les bruits les plus divers courent déjà au sujet de la venue des Anglais. A Harrar, le ras Makonnen les a reçus avec deux mille hommes, mais les Anglais ont refusé d'entrer dans la ville et d'accepter le logement que leur offrait le ras. Ce refus a été interprété de différentes manières, généralement défavorables pour les Anglais.

Ils sont arrivés hier à Addis-Ababa, et l'azaje (intendant), envoyé au-devant d'eux avec 50 hommes, s'étant trouvé retardé en faisant établir des tentes, les Anglais sont entrés seuls, et ont dû demander le chemin de la demeure qui leur était assignée (une maison construite par M. Savouré). Ils ont, dit-on, renvoyé le dergo (vivres) que leur envoyait le Roi. Jusqu'ici l'accueil semble plutôt froid.

Pour faire honneur à l'Empereur, nous avons tous, à l'exception de Bonvalot et des membres de sa mission, mis nos décorations. Léontieff est en grand uniforme, couvert de plaques ; Mondon en habit noir.

La réception, qui était annoncée pour neuf heures, n'a guère lieu avant dix heures et demie. L'Empereur est assez aimable pour nous inviter auparavant dans son jardin particulier d'où la vue s'étend sur la plaine. C'est là qu'à l'ombre de quelques bananiers nous regardons s'ébranler la foule des cavaliers et des soldats entourant le cortège anglais. La masse est précédée de cavaliers isolés, galopant sur les devants et exécutant des fantasias. Une foule de points blancs au milieu desquels apparaissent quelques taches rouges, c'est tout ce que nous distinguons maintenant.

Le cortège appproche ; le Roi se rend à la grande salle de réception et nous l'y suivons : une salle en ellipse, d'une trentaine de mètres de long, sur une vingtaine de large ; les murs sont blanchis à la chaux ; des poteaux soutiennent, à une quinzaine de mètres de hauteur, un toit fait d'un habile assemblage de lattes que couvrent, à l'extérieur, des couches de chaume, selon l'usage abyssin. Par terre, une profusion de tapis ; le décor est simple, et pourtant ne manque pas de grandeur dans ses proportions ; le travail fin du plafond conserve tout le cachet d'originalité désirable à la scène qui va se passer.

C'est dans cette pièce que nous allons assister

à un des spectacles les plus intéressants, les plus originaux, et à la fois les plus imposants qu'il m'ait été donné de voir, spectacle d'autant plus précieux à nos yeux que nous serons peut-être parmi les derniers à en contempler de semblables. Quand je me défendais d'infidélité à la vieille Asie en venant en Abyssinie, mon pressentiment ne me trompait pas. Nous sommes ici en plein cœur d'Orient, aux pays de la lumière, des traditions, des croyances, ou, en nous déplaçant dans le temps, à l'époque de la féodalité.

Rien ici de cette Afrique du sable et des noirs, du désert des nomades, des grandes forêts équatoriales, patrie de la fièvre, ou des immenses plaines, terrain des guerres continuelles, refuge de la traite. Je crois respirer un parfum biblique mêlé à l'odeur du parchemin de l'antique Egypte. Il me semble revivre une page de l'histoire sacrée, sur cette terrasse que viennent fertiliser les vapeurs du Nil, au milieu de cette Cour qui a pris ses croyances à l'embouchure du grand fleuve et ses traditions au pays de Chanaan. Et où pouvons-nous trouver des scènes aussi intéressantes qu'au milieu d'une ancienne nation prise entre les Européens, les noirs et les musulmans, et qui n'est contaminée ni par la civilisation des uns, ni

par l'ignorance des autres, ni par le fanatisme des troisièmes?

Si le lecteur veut se rendre compte de l'intérêt que vient ajouter la situation des tiers à celui que présentent en elles-mêmes l'Abyssinie et la cour de Ménélick, il comprendra aisément comment nous avons pu garder une aussi vive impression de la réception des Anglais.

Sous un dais orné de brocart, sur une estrade surmontée de velours rouge broché d'or, est assis l'Empereur. Il porte un manteau de velours brodé; un linge blanc, orné d'une soie jaune et verte, lui serre la tête. A son doigt brille un gros diamant, que vient de lui offrir Léontieff, de la part de l'empereur de Russie; au cou et sur la poitrine brillent les insignes d'une haute décoration russe, qui s'appareillent avec la plaque de la Légion d'honneur. C'est sous l'égide des ordres français et russes que Ménélick va recevoir les Anglais.

A droite de l'estrade, l'Empereur nous a fait ranger comme ses amis, tous Français ou Russes.

A gauche de l'estrade et un peu en avant, un soldat tient la bannière : le lion tiaré portant la croix; les ors du dessin se marient au rouge et au vert du fond. Auprès de lui sont placés de grands officiers de la Cour, le chef des agas, le

chef de la maison de la Reine, etc., etc. ; tous gens vêtus de belles soieries, la tête généralement enveloppée dans une soie verte et jaune. Le chef des fantassins se fait remarquer par son allure martiale, son vêtement sombre, son beau bouclier lamé d'or, et surtout sa couronne d'or ouverte, surmontée de trois fleurons, une belle vieille couronne toute mérovingienne.

Tout le tour de la salle est garni de soldats ; et c'est alors un assemblage des couleurs les plus riches et les plus variées, de soies claires sans être voyantes, de mantelets jetés sur les épaules, dont les tons se jouent derrière les canons des fusils sous les dehors sévères des boucliers de peau d'hippopotame garnis d'argent ; ce sont tous de beaux guerriers se tenant droit, en des poses simples, ayant gardé chacun son originalité que n'ont pas encore atteinte les nivellements de l'uniforme ou de l'alignement ; et l'indépendance de chacun est loin de nuire à l'harmonie de l'ensemble ; c'est un heureux effet qui semble produit par un désordre voulu. Au milieu des riches brocarts, l'œil ne se choque pas de rencontrer des peaux de bêtes : ce sont des dépouilles de panthère couvrant en mantelet une épaule, laissant le bras droit dégagé ; ou de crinières de lion formant une collerette,

tout ornée d'or ; une bande de la fourrure chevelue du fauve a été découpée et est maintenue sur le front en diadème par un cordon d'or, ou est cousue sur le devant d'un bonnet de soie rouge ; et les longs poils fauves ondulent au mouvement de la marche, rappelant par leur disposition les ornements en plumes des chefs Apaches ; nombre de soldats portent comme les guerriers antiques la dépouille entière du lion jetée sur leur dos comme un manteau de cour, les pattes et la queue venant battre leurs talons, trophées plus beaux à porter que les virilités d'ennemis tués dont jadis on se faisait des colliers ou qui étaient suspendues à l'éperon des longs sabres recourbés.

L'Empereur nous permet de fixer ce qui attire nos regards ; il nous laisse photographier à notre gré, et nous nous amusons à promener notre objectif autour de la salle, voire sur le dais impérial, pendant les loisirs que nous laisse encore l'attente des Anglais.

Enfin les voici ; ils viennent de traverser la cour où sont rangés une soixantaine de canons, dont plus du tiers pris aux Italiens. Quel malheur que les drapeaux n'aient pas été pris et que l'Empereur n'ait pas décoré la salle où il reçoit les Anglais avec les trophées pris sur ceux que leurs

amis ont poussés aux rivages de la mer Rouge !

M. Rodd est en tête, en uniforme de diplomate. Il s'avance, mais à quelque distance de ses compagnons, s'arrête devant le Roi et s'incline. Ménélick lui tend la main ; puis on fait signe aux Anglais de s'asseoir sur des chaises disposées en demi-cercle devant nous. M. Rodd a à sa droite le colonel Wingate ; puis viennent les officiers de la mission, un Egyptien et un officier de cavalerie hindou. Derrière lui, debout, huit grands Syks, beaux hommes coiffés du grand turban gris barré de bleu et or.

Les soldats de l'Inde font à peu près vis-à-vis à deux Cosaques qu'a amenés Léontieff. Et ce n'est pas une des moindres curiosités de la journée que de voir les gens vêtus de la tcherkesse noire, le sabre au côté, le poignard à la ceinture, le bonnet d'astrakan sur la tête, regarder en face en Afrique, chez l'empereur d'Abyssinie, ces turbans syks et ces uniformes rouges, qu'ils ont, en Asie, coutume de guetter des hauteurs du Pamir, en attendant qu'il leur soit permis de descendre se frotter à eux dans les plaines de l'Inde. Je regrette de ne pas voir l'uniforme français prendre sa place à côté du russe en face de l'anglais. Son absence est imputable au ministère.

Le guérasmatch Joseph sert d'interprète, on parle en français ; M. Rodd s'exprime dans cette langue très correctement. Il dit qu'il est heureux de voir Ménélick, et celui-ci lui parle de la route. Puis Rodd annonce qu'il est chargé d'un message de la Reine, et un serviteur lui apporte un petit sachet de soie bleu clair ; les membres de la mission se lèvent ; on tire le canon dehors, et les Anglais se rassoient en silence ; pendant qu'on tire les derniers coups, M. Rodd se lève et, parlant en anglais à un interprète qu'il a auprès de lui, prononce à très peu de chose près ces paroles : « Je suis chargé par la reine d'Angleterre et impératrice des Indes, qui pendant soixante ans de règne a donné la paix à son royaume, a noué des relations d'amitié avec les autres Etats, d'apporter un message d'amitié à l'Empereur, de l'assurer que nous n'avons pas de sentiments d'hostilité contre l'Abyssinie, et de renouer les anciens liens qui unissaient l'Angleterre à l'Abyssinie. »

L'Empereur reçoit la lettre, la garde sur ses genoux et pose à côté de lui deux lettres de moindre importance, l'une du Khédive et l'autre du patriarche d'Alexandrie. L'Empereur demande comment va l'Impératrice. — M. Rodd : « Sa Majesté va bien ; au moment où je suis parti, sa santé

lui permettait de faire son voyage annuel dans le sud de la France ». Ménélick s'intéresse à la situation européenne et demande s'il y a du nouveau, ce à quoi Rodd répond qu'il y a apaisement, et que les puissances semblent s'entendre pour éviter la guerre entre la Grèce et la Turquie. (On a repris depuis la remise de la lettre le langage français.) L'Empereur questionne M. Rodd sur la peste des Indes, sur le nombre des morts : M. Rodd répond qu'il a dû aux quarantaines de ne pas recevoir à Aden les tentes qu'il attendait des Indes.

Le chef de la mission présente les différents membres à l'Empereur. Ces présentations se font en anglais. Chaque officier nommé se détache du demi-cercle, s'avance devant l'Empereur, le salue et va se rasseoir. L'Egyptien est présenté comme assistant pour les « Arabic works ». On ne voit pas beaucoup quel travail arabe peut se faire en Abyssinie.

On parle des missions anglaises déjà venues ; il y a longtemps que des Anglais n'étaient venus : il y a cinquante et quelques années on avait reçu la mission Harris. « Plus récemment, dit l'Empereur, un voyageur anglais a passé... » On n'appuie pas sur ce sujet (Ménélick fait allusion à M. Wyle qui redescendait de chez le ras Mangascia).

Enfin l'Empereur dit aux Anglais qu'ils doivent être fatigués, qu'il les recevra le surlendemain. Ils se retirent après avoir salué, Ménélick n'a donné la main qu'à M. Rodd ; il a serré celle de tous les membres des missions Lagarde et Swétof. La réception qui vient d'avoir lieu a été correcte, courte et froide.

Addis-Ababa, toujours Addis-Ababa ! Nous sommes arrêtés, collés, pour exercer la plus grande patience de chacun ; mais ce qui nous irrite, c'est que nous perdons un beau temps de voyage avant la saison des pluies, à cause des Anglais. Pendant qu'ils sont ici, on peut à peine voir l'Empereur, en tout cas rien arranger. « Attendez que les Anglais soient partis, » est-il répondu à chaque demande, et nous attendons trop, à notre gré. Le départ de la mission semble toujours se reculer. Un peu plus, je croirais qu'ils font exprès de nous faire languir ; mais je crois qu'ils demandent beaucoup, beaucoup, et qu'ils obtiennent peu, peu ; qu'ils se heurtent à un bloc ferme, qu'ils s'acharnent pour avoir un succès et que jusqu'à présent ils n'ont pas lieu d'être très contents. On leur aurait fait ressortir que l'Angleterre n'a pas été toujours précisément aimable pour l'Abyssinie, qu'elle est donc fort

mal venue de chercher à travailler ici contre la France, la nation amie. Les Anglais auraient surtout demandé qu'on n'accordât pas aux autres ce qu'on leur refusait. Il paraît qu'ils n'ont pas réussi. Voilà ce qui transpire dans les couloirs des ministères d'Addis-Ababa.

La mission nous ayant fait une visite, nous l'avons rendue, et nous avons trouvé — comme naturellement nous nous y attendions — des gens très corrects, bien élevés, aimables. Un incident, qui s'est produit à la porte de la mission anglaise, nous a montré comme l'Empereur était prévenu vite de tout ce qui se passait. Un azage (intendant), préposé à la garde de la porte, refusa en termes peu polis de laisser entrer avec nous, dans la cour, deux de nos hommes pour tenir les mulets.

Le soir, j'apprends que l'Empereur a mandé l'azage et lui a adressé une verte semonce pour la manière sotte dont il exécutait sa consigne.

Sur la mission anglaise un second incident est à rapporter. Un Européen des leurs a menacé du pied un Abyssin au service d'un Français, qui venait porter un paquet à la mission. Après échange de lettres entre les intéressés, l'incident a été clos, mais n'en a pas moins laissé une fâcheuse impression sur l'esprit des Abyssins.

Ces histoires, ces potins se racontent, se colportent de l'un chez l'autre, lorsque, l'après-midi, on fait la tournée des visites. Généralement, après déjeuner, on enfourche son mulet, on se fait escorter de deux ou trois hommes porteurs de fusils (non chargés), et on part en ville. On se croise, on se retrouve et on se réunit pour bavarder. A la tombée de la nuit, les conversations se noient dans une « purée », dans une *apsentha,* tout ce qu'il y a de plus grec, de teinte rosée ; c'est alors que l'esprit se détache du terre à terre éthiopien, que l'imagination prend le dessus, que les grands projets s'échafaudent, que se dressent les châteaux en Espagne, qu'on fait des retours vers le passé, qu'on aborde l'éternelle question féminine. Nous nous faisons un peu l'effet de nos premiers parents chassés du Paradis, parlant du fruit auquel il est défendu de toucher.

Par ce que j'ai observé dans de petits postes ou des colonies naissantes, j'ai conclu que, lorsqu'on est peu nombreux, on est bien ensemble ou très mal ; il n'y a pas de milieu. Ici, les frottements augmentent, les angles s'effacent. Et c'est grand bien pour tous. « Quand les Européens se querellent, dit-on en Abyssinie, ce sont les Abyssins qui profitent. » Nous trouvons des

centres de réunion en même temps qu'un accueil charmant et une aide infatigable chez les conseillers, MM. Ilg et Mondon. Les commerçants nous renseignent par leur expérience... C'est encore chez M. de Léontieff que nous allons retrouver de l'entrain, organiser une partie de chasse, assister à un feu d'artifice improvisé. Avec lui et la mission Bonvalot, nous nous sommes entendus sur divers points, tels que celui de la paye uniforme des hommes, de façon à ne pas nous gêner en nous faisant concurrence. Naturellement, voyageurs, nous devons payer plus cher que les résidents. Sait-on ce qu'un commerçant paye un de ses domestiques lorsqu'il ne bouge pas d'Addis-Ababa ? 1 thaler, 2 fr. 60, par mois.

La colonie européenne s'est augmentée de quelques nouveaux membres (je ne parle pas des Anglais, que nous autres, Addis-Ababéens nouveaux et anciens, placés par l'Empereur à sa droite, comme ses amis, tenons pour des étrangers). Parmi ceux-ci, il y a des originaux, et on se demande comment ils ont pu sainement concevoir des projets tels que ceux qu'ils nourrissent. C'est ainsi que j'entends parler du désir d'un nouveau venu d'obtenir le chemin de fer

d'Obock au Nil blanc, avec cession à la France de tout ce qui se trouverait au sud de cette voie.

Un jeune homme est venu avec 700 francs de pacotille (nous apprend le *Petit Journal*) et on le cite comme modèle. Alors que nous avons des colonies, comment le ministère des colonies a-t-il pu donner à quelqu'un qui veut faire du commerce un passage pour venir dans un pays étranger, où le commerce est encore si difficile que des gens établis depuis douze ans, disposant de capitaux, ont peine à joindre les deux bouts ?

Je sais bien que l'Abyssinie et son empereur Ménélick sont populaires en France ; la preuve en est donnée à chaque courrier par le nombre des lettres qui lui parviennent, quelques-unes adressées en *Byssinie*. A côté de demandes d'intrigants ou d'aventuriers qui veulent tenter un coup de sonde de ce côté de l'Afrique, on trouve des cris sincères d'appel adressés par de pauvres gens au vainqueur des Italiens. Une vieille femme demande deux cents francs pour achever sa maison. Un ouvrier a nommé son fils Ménélick et il fait remarquer qu'il est le premier en France à avoir eu cette idée.

Ces adresses, que reçoit l'Empereur, sont faites pour le flatter. S'il a le droit d'être fier, il ne laisse

pas émousser par la flatterie sa finesse naturelle. Des échos du Ghebi nous apportent des mots de Ménélick, des expressions justes, des réponses adroites, qui semblent toutes empreintes d'esprit français, et qui ne sont faites que pour resserrer les liens entre l'Ethiopie et la France.

M. de Léontieff apporte un phonographe à l'Empereur. Celui-ci comprend le système, l'explique à l'Impératrice, en prenant une corde et en lui montrant que la ficelle rend, en vibrant, des sons différents suivant qu'elle est plus ou moins tendue.

— Les rouleaux du phonographe, dit Ménélick, sont une nouvelle manière d'écrire. Mais on lit avec les oreilles au lieu de lire avec les yeux.

L'Empereur a beauconp entendu parler des rayons Rœntgen. M. Rodd lui dit qu'il avait commandé un appareil pour les produire, mais qu'informations prises, sachant l'opposition que les prêtres abyssins font aux nouvelles inventions, il n'a pas osé l'apporter.

— Vous auriez pu l'apporter, répond l'Empereur ; nous ne sommes plus ici comme il y a vingt ans.

(Lisez : « Si l'expédition de lord Napier était à refaire, elle ne se présenterait peut-être pas dans des conditions aussi faciles que jadis ».)

A propos des présents, les nôtres ne sont pas encore tous arrivés. J'ai pourtant remis à l'Empereur le service en porcelaine de Limoges que j'avais commandé à son intention. Il a paru très content.

— Vous vous êtes probablement entendu avec MM. Lagarde et de Léontieff ; ils m'ont donné des couverts d'argent et vous me donnez les plats.

J'apprends que vaisselle et couverts que Français et Russes ont apportés sont employés, deux jours après, pour un repas qui est donné aux Anglais.

Parfois dans la monotonie de la vie d'Addis-Ababa une fête vient jeter une distraction.

Le 8 mai, nous sommes invités à une cérémonie religieuse à Entotto. Bien que nous ayons donné à nos hommes l'ordre de nous réveiller au lever du soleil, le Roi est déjà passé quand nous partons.

La colline qui domine Addis-Ababa au Nord est toute couverte par une foule blanche qui l'envahit, l'escalade, en longues processions par toutes les routes.

Sur le plateau, un polygone blanc surmonté d'une croix; c'est l'église de Saint-Raguel, d'un des saints les plus estimés en Ethiopie, pris à

témoin dans les serments les plus inviolables.

Le terre-plein sur lequel se dresse l'église est séparé d'une partie du plateau par une tranchée à pic dans le rocher.

Le premier étage de l'église est entouré d'un



Ensemble de la fête.

balcon de bois, et toutes les faces du polygone sont percées de deux rangées d'ouvertures cintrées, apparaissant à l'extérieur comme les extrémités des rayons d'une ruche : et de toutes ces portes sortent des chants religieux, semblables aux nôtres montant au ciel avec le parfum de l'encens.

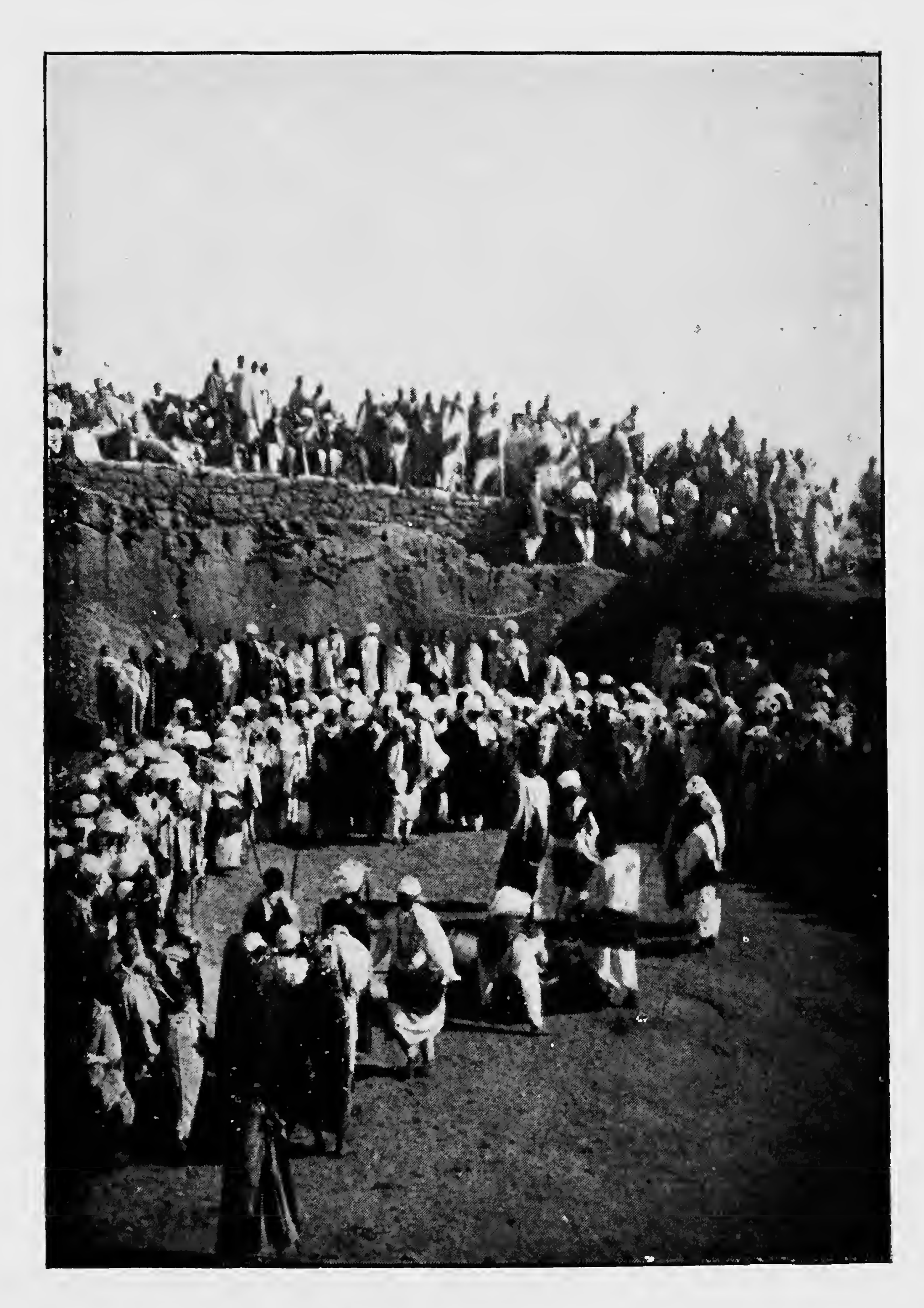
Sur le balcon se tient l'Empereur, en mantelet

foncé, chapeau noir, abrité sous une ombrelle de soie rouge qu'un membre de sa suite tient au-dessus de sa tête.

Sur la terrasse, alignés sur un seul rang, les soldats de l'Empereur, portant un fusil particulier qu'enveloppe une étoffe rouge. La garde du Roi est composée de braves, de gens qui ont vu le feu, élite restée debout au milieu des nombreux morts, et dont un des membres n'a pas tué moins de quarante ennemis.

Derrière l'église, de grands sycomores. Hors de l'enceinte une foule de peuple, des têtes noires, la masse surmontée des canons de fusil qui la hérissent; des vieux créneaux, des ruines, des murs demi-écroulés qui suivent le contour du plateau et descendent à mi-coteau sur la colline. Les murs sont dessinés par le liseré blanc et rouge des soldats en chama, assis le fusil en l'air, tournés vers la plaine. La colline se trouve ainsi tout en habits de fête.

Au-dessus de la tranchée, encore une foule. Dans celle-ci on remarque la musique du Roi, des gens vêtus de blouses rouges, coiffés de longs bonnets rouges pointus; ils tirent des mulets sur un côté desquels est placée la grosse cymbale, à l'autre côté est attaché un tambourin. Lorsque la



Danse des prêtres.

musique est en marche, les exécutants, à cheval sur l'arrière-train de la monture, frappent à tour de rôle, et en mesure, sur les deux instruments avec un bâton recourbé. Ils sont précédés par les deux porte-étendard. La bannière est de trois longues flammes, rouge, verte et jaune.

La journée est superbe ; la lumière du soleil



Groupes de guerriers abyssins, l'un portant une peau de lion.

matinal est dans son plein. La cérémonie à laquelle nous assistons a lieu dans le plus beau cadre qu'il soit possible d'imaginer. Nous sommes juchés sur un piédestal grandiose ; de tous côtés à nos pieds la grande plaine ; au Sud se dresse le vieux

volcan Zoukouala, fier et tranquille; depuis des siècles ses feux sont éteints; il me rappelle le Fousi-Yama. A l'instar de son frère du Japon, il peut prendre le nom de *Perle du Choa.*

La vue s'étend loin, loin, les fonds se noient, et le regard va se perdre en la région nébuleuse ou l'horizon se confond avec le ciel.

Sur le plateau il y a du monde, et encore du monde; il en vient de partout; on ne sait d'où cette foule sort, et à chaque instant apparaissent, comme par enchantement, de nouveaux groupes. Nous évaluons l'assistance à au moins une vingtaine de mille âmes.

Le peuple se serre autour de son empereur qui vient honorer saint Raguel. Ici, « le trône et le sanctuaire, Dieu et le Roi » c'est la devise qui meut cette foule; c'est la devise de la vieille France du temps du moyen âge et de la féodalité

L'Empereur tourne autour de l'église, sur le balcon. Des escouades de soldats viennent, tour à tour, se placer en bon ordre devant le côté du polygone où se trouve le souverain. La cérémonie religieuse finit à l'intérieur; un groupe de prêtres sortant et se rangeant en demi-cercle autour d'un tapis sur lequel sont placés deux tambours — l'un rouge et or, l'autre vert et argent — se livre aux

danses et aux chants auxquels nous avons assisté l'autre jour au Ghébi.

Cependant, sur le balcon se forme une procession.



Timbaliers de l'Empereur

sion. Les ornements précieux de l'Eglise, belles chasubles, couronnes d'or et d'argent, croix à jour, le bouclier à lions d'or donné par l'Empereur, un portrait de la Vierge dans un cadre, sont portés avec respect. Les deux abounas, avec leur robe brodée, suivis de deux porteurs de fauteuil, se mêlent au cortège que précèdent deux enfants de chœur agitant une sonnette et jouant d'un accor-

déon ; l'Empereur suit la procession, portant un fusil sur l'épaule en signe de respect. Derrière lui, viennent les membres de la mission anglaise, qui assistent à la cérémonie.

Parallèlement au cortège qui s'avance sur le balcon, marchent, en bas, les porteurs de trompette, qui font retentir de sons graves leurs longs instruments.

Chaque fois que la procession arrive sur une face du polygone, le peuple et les soldats qui se trouvent devant se prosternent.

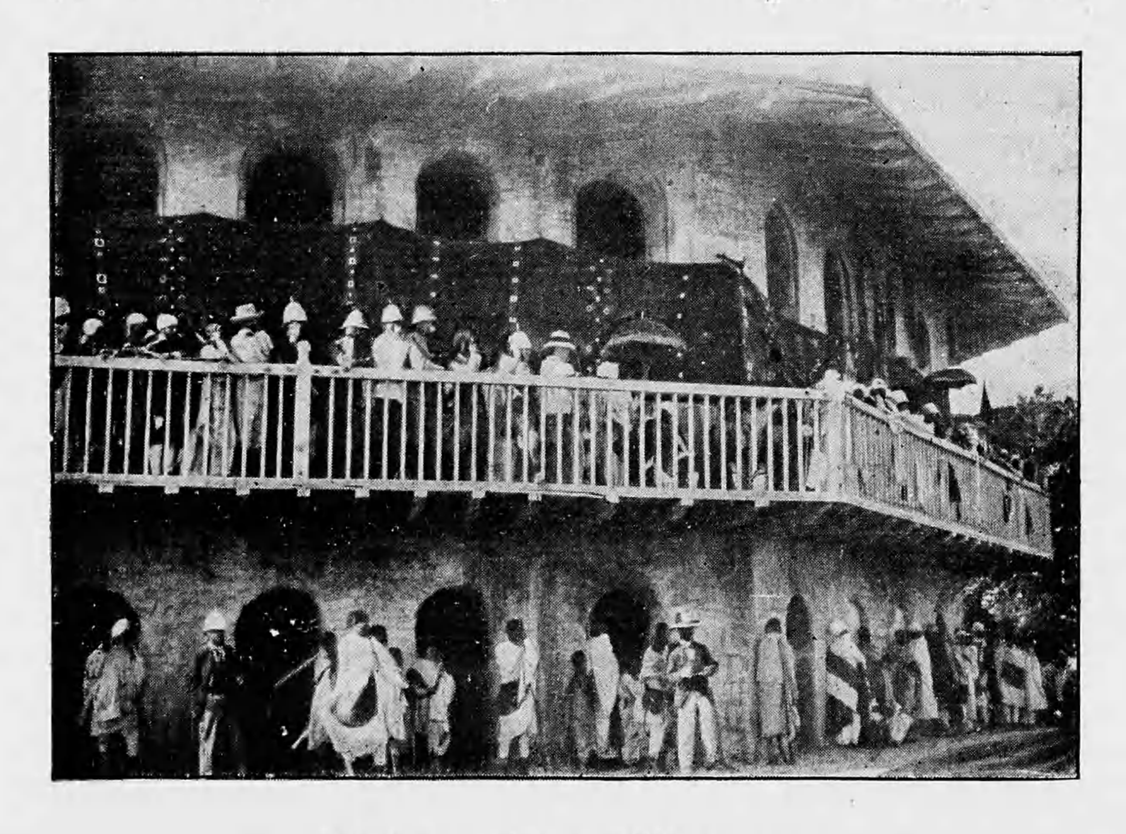
Un groupe de femmes salue parfois les objets religieux en poussant des « You! you! » d'enthousiasme.

Les prêtres ont fini de danser, la cérémonie est terminée. Fait irruption sur la terrasse une bande d'hommes, de beaux hommes à figures énergiques, aux épaules couvertes de fourrures, de riches manteaux brodés ou de toisons de laine à longues lanières. Ils s'arrêtent, se prosternent devant l'Empereur, puis montent le saluer. C'est le ras Mikaël qui a quitté sa province pour venir présenter ses respects à l'Empereur à l'occasion de la fête.

L'arrivée du ras et de sa petite troupe semble être le signal qu'attendent les soldats pour les sal-

ves, accompagnement habituel des grandes fêtes. Les coups se suivent régulièrement, indiquant par leurs crépitements continus la ligne des murailles que dessinent les soldats.

Au retour, nous pouvons prendre de l'avance et jouir du spectacle superbe donné par l'Empereur



Mission anglaise et l'Empereur.

et son cortège de cavaliers descendant de la colline.

Les Anglais sont, je crois, frappés par le bon ordre de la cérémonie, par la discipline et l'obéissance des troupes, en même temps que par la

facilité qu'a l'Empereur de rassembler aussi vite un aussi grand nombre d'hommes.

Il me semble que l'idée d'une revue, à laquelle la fête religieuse servit de prétexte, en présence de la mission anglaise n'était pas étrangère à l'esprit du Négus, et il a réussi.

Le lendemain de la fête de saint Raguel, nous sommes invités à déjeuner au palais. L'Empereur préside le repas sur son estrade; nous sommes servis à l'européenne: bon déjeuner avec excellents vins, du tedj (hydromel) et de l'araki (eau-de-vie). Après le repas, un rideau est tiré, qui séparait l'Empereur et ses hôtes européens du reste de la salle, et nous voyons entrer tous les officiers subalternes: ils s'avancent par groupes, en cercle autour de paniers sur lesquels sont posées de grandes galettes de zingérahs. L'usage veut que ces officiers, qui sont maintenant les hôtes du Négus, ne le saluent pas. Les longues trompettes retentissent et les viandes sont passées; des pièces entières de bœuf, des quartiers de mouton crus sont tenus, d'une main, suspendus par les serviteurs. Les assistants tranchent dans les viandes, au couteau. L'hydromel est versé dans de grands récipients de corne, et, à voir ce repas pantagruélique, on se croirait aux temps d'Homère; on se

figurerait les compagnons d'Achille dépeçant un bœuf sous les murs de Troie. Deux bardes, appuyés, la tête en arrière, à un long poteau de bois



Au Ghébi.

peint en vert, accompagnent, sur des guitares en losange, leurs chants plaintifs et complètent l'illusion.

Ce sont des spectacles comme celui-ci qui peuvent faire comprendre le régime de l'Abyssinie et donner une idée de ses mœurs. Le Négus est roi des rois : un ras, qui gouverne une province grande comme plusieurs de nos départements, se

prosternera deux fois à terre avant de s'approcher de sa personne; et plusieurs milliers de gens qui, deux fois par semaine, se nourrissent du repas impérial, du « gheber », le prendront en présence de l'Empereur sans paraître s'occuper de celui qui les préside.

Je conviendrai d'une solde avec nos hommes en leur faisant remarquer qu'au Ghébi, ils sont beaucoup moins payés, et je m'entendrai faire la réponse suivante : « Au Ghébi, lorsque pendant plusieurs années on travaille bien, on peut recevoir un territoire, un commandement, devenir un chef ».

Ce n'est pas une des moindres curiosités pour nous en Ethiopie que de voir des idées démocratiques exister, se faire jour, et être respectées en plein *pays de féodalité,* s'il est permis de donner ce titre à une contrée où l'hérédité des charges n'est pas nécessaire.

L'Empereur tient un très grand compte de l'opinion de son peuple ; il s'applique surtout à être aimé en étant juste. On voit ici combien peuvent se concilier le respect de l'autorité et celui de la justice.

Je me rappelle m'être promené, il y a quelques mois, à Rome, avec un savant compagnon de

M. Rossi, et il me montrait, sous le Palatin, le jardin des empereurs romains, qui, ayant grandi peu à peu, s'était étendu au delà d'une voie publique. La *via* avait été respectée. Pour former leur parc, les empereurs n'avaient pas osé toucher



Les européens sortant du Ghébi, mai 1897.

à ce qui était aux citoyens romains.

N'est-il pas permis de faire un rapprochement — *si parva licet componere magnis* — entre ce respect de ce qui était au peuple dans la Rome des empereurs, et le compte que tient ici le Négus des droits de ses sujets?

Un autre exemple donnera une idée de ce qui se passe ici entre administrateurs et administrés.

Au retour d'une chasse avec M. de Léontieff, nous passons auprès d'un grand camp. Notre compagnon envoie un de ses hommes saluer le chef, un de ses amis. Celui-ci donne l'alarme dans le camp, monte à cheval avec une vingtaine de ses hommes, et vient à notre rencontre.

C'est le dedjaz (général de division) Bellatchio, dont le joli nom signifie : « Il battra ». Le dedjaz a eu son père, chef de la cavalerie, tué à Adoua, ce qui ne l'a pas empêché d'abriter sous sa propre tente un capitaine italien qui lui fut confié comme prisonnier. Le dedjaz est un beau jeune homme, élégant, au profil fin, à la figure séduisante. Cousin du roi, il fit partie de la mission abyssine à Pétersbourg, et la légende rapporte qu'il fit des ravages dans le cœur de plus d'une grande dame russe.

Nommé gouverneur des provinces de Gouratié (pays des jolies femmes) et du Limou, il vient présenter ses respects à l'Empereur. Il s'excuse maintenant de ne pouvoir nous accompagner jusqu'à Addis-Ababa ; il ne peut y entrer avant d'avoir été reçu par le Négus et la réception n'aura lieu que demain. Néanmoins, il nous fait un bout

de conduite, et ses cavaliers galopent autour de nous, exécutant des fantasias, lançant la sagaie Le dedjaz, qui préside lui-même au repas de ses



Asmari. — Chanteuse... Femme qui chante en improvisant.

soldats, joute avec eux, recevant les coups comme un autre. Au milieu de ses guerriers chargeant, nous nous trouvons bien humbles sur nos mal-

heureux mulets. Le dedjaz donne l'accolade à Léontieff, nous serre la main, et disparaît dans un tourbillon de poussière, salué par les coups de fusil que nous tirons.

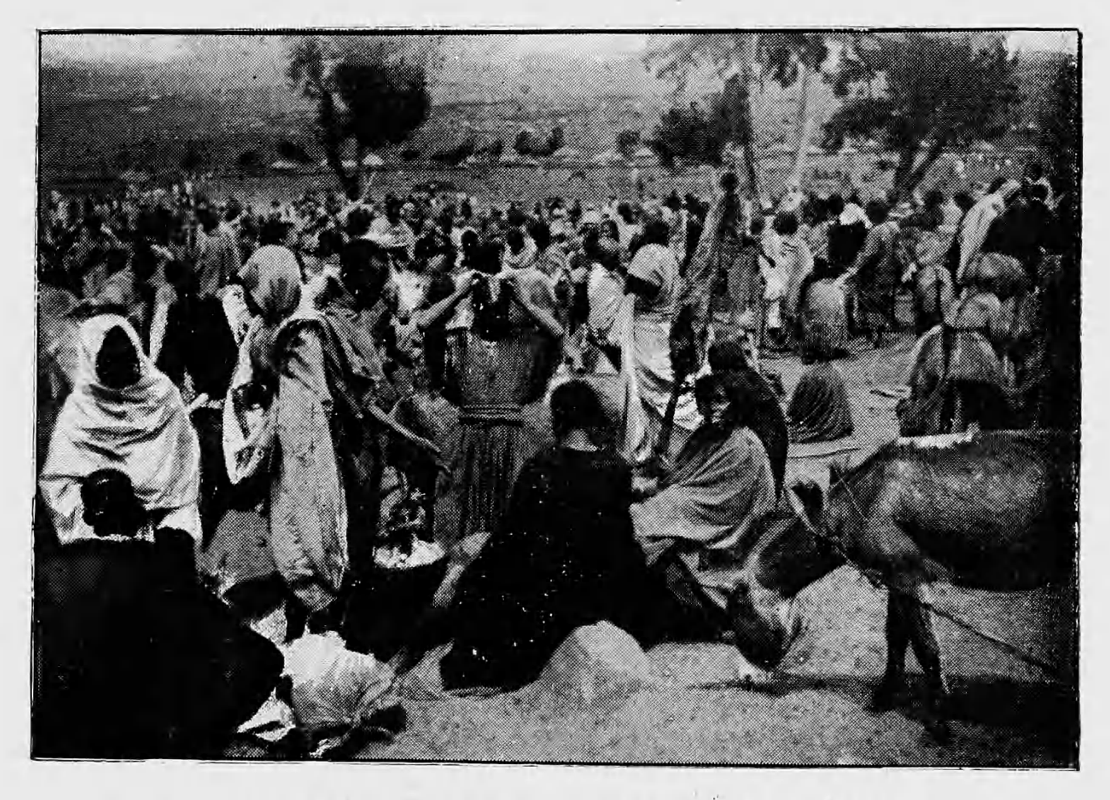
En le regardant s'éloigner, je me demande ce qu'il y a de commun entre ce joli cavalier, plein de séduction, au nom doux pour les femmes, glorieux pour les hommes, caracolant, la lance au poing, sur son cheval blanc que viennent frapper les plaques d'argent du harnachement, et un nègre de l'Afrique centrale?...

Le continent, c'est tout!

Addis-Ababa, 30 mai.

Au milieu de mes préparatifs de départ, j'ai songé, avant de quitter Addis-Ababa, à envoyer en France un récit de ce qui s'est passé ici, de ce qui s'est dit, de ce que j'ai appris depuis une vingtaine de jours. Les visites au Ghébi, les entretiens avec le Négus, d'un côté, l'organisation de la caravane, de l'autre, ne me laissent aucun répit, si bien que je me vois dans l'impossibilité absolue d'élaborer un article. A défaut de *tartine* aux transitions ménagées, le lecteur voudra bien se contenter d'une série de notes que je recueille à la suite dans mon carnet. Rien de celui d'antan,

qu'on se rassure : plutôt quelque chose comme le « Pall Mall Semaine » de Raitif de La Bretonne, pour la composition, ou le manque de composition, car personne ne m'accusera de vouloir mettre des impressions de voyageur à la hauteur de l'ironie et du féminisme délicat du charmant



Au marché à Djibouti. — Addis-Ababa, mai 1897.

poète que cache le pseudonyme de La Bretonne.

Ceci dit, ouvrons le calepin :

15 mai. — Les Anglais s'en vont. Grand bien leur fasse ! On va pouvoir respirer. Depuis leur arrivée, à chaque demande adressée à l'Empereur,

il est répondu : « Attendez le départ des Anglais ». Le Négus a voulu réparer l'erreur commise au moment de leur arrivée : ils n'avaient pas rencontré les gens envoyés au-devant d'eux. Maintenant, ils se retirent au milieu d'une escorte d'une vingtaine de mille hommes, sortis à un signal de tous côtés, le fusil sur l'épaule, la bannière en avant. Et tout le monde fait : Ouf ! On raconte bien sous le manteau qu'un des membres de la mission a demandé des renseignements de chasse pour deux de ses camarades de régiment qui voudraient venir l'année prochaine essayer leurs fusils en Ethiopie. Tout le monde a confiance dans la perspicacité de l'Empereur.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il en est de même des nouvelles. Nous apprenons que nos bagages, en route pour Addis-Ababa, ont été retenus. C'est une affaire à tirer au clair.

16 mai. — J'apprends des choses intéressantes.

On sait que l'Empereur rend publiquement la justice. Or il a jugé récemment un procès curieux, difficile à raconter. Je vais faire de mon mieux. Un homme a rencontré cinq femmes en train de couper du bois, et a été fasciné par les charmes de chacune d'entre elles. « Si vous vous montrez prodigue de vos faveurs à l'égard de nous toutes,

si vous ne donnez lieu à la jalousie de la part d'aucune, nous serons contentes, fut-il dit en passant par les cinq déesses; si, au contraire, vous vous montrez exclusif ou parcimonieux,



Au marché. — Addis-Ababa, mai 1897.

nous saurons nous arranger pour que vous n osiez jamais à l'avenir regarder une femme en face. » Ainsi dit, ainsi convenu. L'homme, au bout de quelque temps, manque à sa parole. Il tombe entre les mains du beau sexe, et, en perdant la parole, perd la vie. Plainte de la famille de la victime. Jugement. Les femmes sont condamnées

à mort. Sur l'instance des parents du mort, l'Empereur renonce au droit de grâce dont il voulait faire usage pour les femmes qui n'avaient pas eu leur part de faveurs.

Le tribunal impérial serait intéressant à étudier. On me raconte un procès célèbre qui s'est déroulé il y a quelques années :

Un complot avait été ourdi pour empoisonner le Roi. Le servant qui devait lui offrir le mauvais café eut un bras et une jambe coupés. Le dedjaz qui avait ourdi la trame fut jugé par l'Empereur devant le peuple. Les griefs énumérés, on l'accusa d'avoir voulu servir l'Italie. « Je vois ce qui m'attend, répond l'accusé. Mais n'y en a-t-il pas assez avec le reste ? Pourquoi m'accuser encore de trahir mon pays ? »

De la foule, le mot *blagueur* s'échappe. Le dedjaz, chargé de chaînes, se lève, et s'écrie : « Je suis ici pour être jugé, non pour être insulté. » Le Roi fait alors signe de la main au public de se taire.

On lit au dedjaz l'article du *Feta negeus* (Code pénal), en deux langues, qui le condamne. Il est condamné à mort. L'Empereur prend la parole : « Je ne veux pas qu'il meure ; il faut qu'il se souvienne de sa faute. » Grâce lui est faite, et

le peuple approuve la clémence de l'Empereur.

Ménélick n'est pas seul à avoir le droit de mort; il l'a conféré par délégation au ras Makonnen, et celui-ci en a déjà usé contre trois Gallas qui avaient déterré un cadavre d'Européen. Les auteurs de la violation de sépulture ont été pendus.

Un voleur est condamné à payer, la première fois qu'il est pris, cinq fois la valeur du vol, dix fois à la deuxième faute, et à la troisième il a la main coupée. C'est de l'amputation du pied qu'est puni le traître.

Notre interprète prétend que les voleurs sont facilement reconnaissables à la forme de leur tête. Voilà un émule de M. Bertillon!

Dans cette même journée du 16 mai j'entends parler de la bataille d'Adoua. C'est un sujet de conversation qui revient plus d'une fois sur le tapis. A Adoua le tir se faisait à deux cents mètres, les Abyssins ne se servant pas de la hausse. Albertone est resté avec son aile sans bouger, pendant que le centre était attaqué. La Bormida s'est suicidé à la tête de ses troupes. En somme, 20.000 Italiens pouvant tirer de loin se sont trouvés opposés à 50.000 Abyssins tirant de près. Les médecins prisonniers furent employés par

Ménélick à soigner les blessés. Pas un Italien n'est blessé à la baïonnette et presque tous ont des coups de sabre. Or les Abyssins ne sont pas bien experts au maniment du sabre.

Humbles dans la bataille, beaucoup d'Italiens ont voulu se montrer fiers dans la défaite. Ils ont tenu des propos qui déroutent la compréhension que nous avons de l'honneur.

18 mai. — Départ de la mission Bonchamps. L'interprète est décoré par l'Empereur pour sa conduite à Adoua. Les bagages sont enveloppés, comme les provisions, dans des peaux de bœufs; ils ne craindront pas la pluie. Les hommes engagés sont tigréens ou musulmans. Nous vidons chez Léontieff une coupe de champagne avec nos compatriotes qui vont travailler pour le pays, et j'ai plaisir à les voir prendre pour point de départ la tente de l'envoyé de l'empereur de Russie. Le Négus apprend avec autant de surprise que nous que Bonvalot ne les conduit pas dans l'Ouest, mais rentre en France.

Ce qui a fait tort à beaucoup de missions à Addis-Ababa, c'est le bruit qu'elles venaient pour faire des affaires, et en particulier pour chercher de l'or. Lorsque jadis l'ingénieur français M. Aubry demanda à visiter le pays de l'or, l'Em-

pereur, parlant à un de ses amis, s'exclama : « Si tu avais un coffre-fort, en donnerais-tu la clef au premier venu? » Ce n'est qu'après dix-sept ans de séjour que M. Ilg fut admis à visiter le pays de l'or. Le centre est à Léka, à huit jours dans l'ouest d'Addis-Ababa. Trente mille hommes travaillent aux lavages aurifères ; le bord des rivières est malsain, on y gagne la fièvre. On dit que trente hommes en un an produisent un kilo d'or.

Nous sommes tous ennuyés ici par les irrégularités de la poste, irrégularités que ne peuvent expliquer même les passions des philatélistes. On en vient, hélas ! à souhaiter qu'il y ait une poste anglaise, pour pouvoir recevoir ses journaux.

21 mai. — J'apprends une coutume galla curieuse : l'adultère légal. Un homme convoite une femme mariée ; il lui envoie des présents, lui fait la cour. Si elle accepte, le mari est averti et doit aussi accepter. S'il refuse, on réunit un Conseil de notables, on fait remarquer au mari qu'il est bien mal venu d'avoir accepté des présents. On demande à la femme si elle consent. Si elle consent, après avoir adressé trois sommations respectueuses au mari, on lui administre une volée. Il est battu, cocu et mécontent.

22 mai. — On me parle du commerce. Peu à faire ici : des opérations, des coups, par moments, pas de commerce régulier. On achète de l'or qui se paye 33 fois le poids de l'argent, et de la civette. La civette est prise à l'état sauvage et élevée. Avec une spatule on ouvre la pochette qu'elle porte entre ses pattes de derrière. Une civette peut donner 80 grammes de matière par semaine. Le kilo de la matière qui vient ici dans des cornes de buffle, se vend 1.000 à 1.200 francs en France et sert à la confection des parfums. Malheureusement, tout le monde ne peut élever des civettes. Seule réussit l'élevage une secte de Gallas qui ont des procédés qu'ils gardent secrets. On achète aussi de l'ivoire. La principale vente est celle des fusils, des cartouches, de la poudre. Sur cette dernière un nouveau droit vient d'être mis à Djibouti qui ne favorise pas le mouvement commercial. C'est l'application de la théorie que j'ai dejà vue en œuvre dans maintes de nos colonies ; à savoir que lorsque apparaît une source de revenus, il faut l'arrêter en l'écrasant de droits. Le fabuliste nomme ce procédé : tuer la poule aux œufs d'or. Pour le commerce avec Harrar, on préfère la route de Zeïlah à celle de Djibouti, parce que les tarifs sont moindres et que le gouvernement an-

glais donne une protection plus efficace aux commerçants contre les fantaisies des caravaniers. Au temps de l'occupation égyptienne, la douane de Harrar (10 0/0) donnait un revenu, de 1.200.000 francs.

24 mai. — L'Empereur me reçoit longuement et s'intéresse beaucoup au phonographe ; il me promet de parler dedans, afin que je sois le premier à porter sa parole en France ; il ajoute qu'elle sera flatteuse.

25 mai. — Nous parlons d'occultisme. On croit ici aux présages par la rencontre des corbeaux. Un homme prétend faire apparaître le diable quand il veut sur un torrent. Les charmeurs sont en vogue. On ne peut rien voir soi-même.

27 mai. — Au matin, le Roi passe sur la colline en face de nous, au milieu de son cortège. Il va visiter des constructions qu'il fait faire, entre autres celle qui est destinée à M. Lagarde. On dit que le toit sera mis avant la saison des pluies.

28 mai. — Reçu chez l'Empereur.

Le soir on me montre les différents cachets du Négus, de l'abouna et de hauts personnages. C'est une jolie collection à faire. Le Négus et l'abouna mettent leurs cachets au-dessous de ce qu'ils écrivent. La Reine a son initiale au milieu d'un so-

leil ; la fille du ras Dargieh, l'or d'Ethiopie, une étoile dans un soleil. Dans la lettre qu'on me montre, elle demande des cartouches calibre 16. Tout est à la poudre ici. Le plus beau cachet est celui du ras Dargieh, quelque chose de moyenâgeux, une tête de saint Louis, aux cheveux pendants, avec la vieille couronne. Dans la collection de lettres qui nous est montrée figure la célèbre épître adressée par le ras Mangascha à l'Empereur après la prise de Makallé : « Ce que nos pères ont défendu avec des pierres, ils (les Italiens) n'ont pas su le défendre avec des fusils et des canons, etc. »

Une proclamation est là. C'est la première imprimée en Abyssinie, faite par M. Mondon : un édit relatif aux monnaies.

29 mai. — Je reçois la douloureuse nouvelle qui frappe doublement ma famille. L'Empereur m'envoie aussitôt une lettre de condoléance, me témoignant de sa sympathie et me rappelant les liens qui unissaient son grand-père et mon bisaïeul, le roi Louis-Philippe. Je suis particulièrement touché de cette marque d'attention de la part du Négus.

Et maintenant nous allons partir d'Addis-Ababa, enchantés de notre séjour et intéressés au plus

haut point par ce pays d'Ethiopie, si ancien dans le passé et si nouveau dans l'histoire moderne, tout plein des contrastes les plus étranges, où l'on se trouve frappé par un côté chevaleresque, sentimental, noble, irrécusable, à côté d'un caractère tout oriental moins élevé ; où l'on voit la grandeur d'âme coudoyer des réserves intéressées et assez basses ; où on est étonné de trouver l'autocratie d'un chef admirable protégeant la liberté de tous.

Nous laissons à Addis-Ababa la majeure partie de nos bagages ; attendus par le Négus, nous irons passer sous le beau ciel de France la mauvaise saison des pluies. Nous reviendrons avec la mission russe de M. de Léontieff. Avec elle nous ferons chez nous les préparatifs nécessaires à l'exécution du grand projet que nous avons élaboré, dont nous avons jeté les bases ici, et pour l'accomplissement duquel nous rapportons des lettres de l'Empereur.

Nous rentrons donc pour un court séjour en Europe, intéressés, contents et pleins d'espérances pour l'avenir. Français et Russes, nous croyons avoir servi les intérêts de nos pays ; et nous pouvons nous dire en mesure de les servir prochainement d'une manière plus efficace et plus solide.

que ne nous l'ont permis les exiguïtés de nos missions actuelles.

19 juin, Billan (dans le désert).

Je profite de la fraîcheur relative de la matinée (dans l'après-midi le thermomètre montera à 41 degrés dans ma tente) et d'un jour d'arrêt pour reprendre mes notes depuis la dernière correspondance que j'ai envoyée.

Les derniers jours ont été très occupés à Addis-Ababa : visites à faire et à recevoir ; invitations à accepter ; lettres à répondre : de petits billets écrits au crayon sur des morceaux de papier, comme au collège ; photographies à prendre ; préparatifs à faire ; la confusion, l'ahurissement de tout départ venant se mêler à la *grande vie* d'Addis-Ababa.

Je rouvre mon carnet pour le feuilleter à nouveau avec le lecteur.

30 mai. — Nous recevons la visite de M. Elbaiz, jockey tunisien, qui a été emmené là par M. Goguyer. Ce franco-tunisien mulsuman attend toujours la venue de Ximénès, du mystérieux Ximénès, dont on parle beaucoup sans jamais le voir et qui se trouve précédé ici à peu près d'autant de recommandations que de notes

fâcheuses. Le compagnon de M. Goguyer, le jeune M. Darragon, qui voyage pour la première fois, veut s'en retourner.

Dans la matinée je vais au ghébi, et l'azage Bézabé me mène à la douane : un bâtiment



Au Ghébi. — La douane, juin 1897.

donnant sur une grande cour où se voit une rangée de défenses d'éléphants emmaillotées dans des peaux de bœuf. Nous traversons ensuite une série de cours rectangulaires sur les murs desquelles s'appuie un toit de chaume. Il abrite les ouvriers du Roi, un monde de travailleurs. Ici on fait des balles : sur le feu est placée une

marmite dans laquelle on plonge au fur et à mesure des morceaux de saumons de plomb. Le feu est entretenu par deux soufflets, chacun en peau de chèvre, qu'un homme ouvre d'une main et ferme en appuyant dessus, comme en Asie centrale. Le plomb est pris à la cuiller et versé dans une série de moules à balles. Ailleurs on répare des fusils ; puis ce sont des ateliers de menuisiers, avec des établis et des instruments européens ; des argentiers, des orfèvres. Un homme coupe au ciseau des lamelles d'or. Je vois de jolis travaux de filigrane.

31 mai. — Grand marché du samedi. Deux hérauts d'armes montent sur un tertre, plantent les deux bannières impériales aux flammes vertes et rouges et, après avoir réuni le peuple à son de trompe, lui font la proclamation de l'Empereur annonçant qu'une armée va partir sous le commandement du Fitourari Oualdi Géorgis, pour faire la guerre aux ennemis de l'Empereur... Il s'agit ici d'une expédition qui est dirigée contre le Caffa. Il est intéressant de constater une fois de plus ici le respect que l'Empereur a pour l'opinion de son peuple, le soin qu'il met à l'informer de ses décisions.

L'Empereur me permet de photographier son

palais même : l'Elfin. C'est une maison en bois à deux étages, avec balcon au premier. Le balcon est même prolongé et s'avance au milieu du jardin. Celui-ci est tout planté en bananiers. Sur les panneaux du palais, des oiseaux sont peints ; devant et un peu plus bas, un bassin de pierre reçoit l'eau qu'un conduit amène du réservoir placé dans la plaine.



Elfin. — Addis-Ababa, juin 1897.

Auprès du Palais se voit une construction ronde, simple, blanchie à la chaux, qu'habitent souvent l'Empereur et l'Impératrice. Non loin, la chapelle, une chapelle abyssine, également ronde.

Derrière le palais un beau jardin potager qu'entretient l'Arménien Aouadis. Toutes les plantes d'Europe poussent très bien. J'admire une belle treille dont les feuilles vertes apparaissent sur les constructions de bois de l'Elfin, donnant à ce côté du palais, que flanque un escalier extérieur en colimaçon, l'aspect d'une campagne des environs de Paris.

3 juin. — Nous faisons nos adieux à l'Empereur. Il nous reçoit avec l'affabilité qui lui est coutumière. Après m'avoir prié de remettre à mon grand-père, le prince de Joinville, son grand cordon, en souvenir des relations d'amitié créées entre la France et l'Abyssinie par celles qui avaient uni le roi Louis-Philippe et son grand-père, le roi Sablé-Salassi, Ménélick ajoute :

— Portez-vous bien, rentrez bien dans votre famille, faites bon voyage, et écrivez-moi vite. Au revoir.

Ce sont à peu près les mêmes paroles que l'Empereur a dites pour moi dans le phonographe en me priant de porter le premier sa parole en France. Avant de quitter l'Empereur, je lui demande de bien vouloir signer lui-même sa photographie, ce qu'il fait volontiers.

J'ai reçu les deux couronnes, religieuse et

guerrière, en or et en argent, que l'Empereur m'a offertes, la lettre qu'il m'a donnée, celles qu'il m'a prié de remettre, nous sommes prêts.

Dimanche 6 juin. — Nos hommes se mettent en route. Le départ a donné lieu à quelques difficultés. Onze hommes mécontents sont partis ; il a fallu en engager d'autres. Nous allons prendre la route du désert, plus chaude, mais meilleure et surtout moins pluvieuse que celle par laquelle nous sommes venus. Nous avons mis tous nos bagages dans des sacs de cuir, fait des provisions et acheté des mulets ; tout ne sera bien organisé qu'après quelques jours de marche. Nous aurons alors une quarantaine de mulets, sept ou huit ânes, vingt-six muletiers, trois veilleurs, un courrier à cheval, un cuisinier et un aide, et une douzaine de domestiques, porteurs des fusils, piqueurs de tentes. Notez que nous sommes en colonne très légère. Nous n'avons pas encore reçu nos bagages, et je vais repasser par Harrar pour essayer de démêler les influences auxquelles ils ont dû d'être arrêtés. (Peut-être aurai-je lieu d'en reparler, non pas pour entretenir le public d'un incident qui, en apparence, n'a qu'un intérêt tout personnel, mais pour lui montrer le peu d'appui, pour ne pas dire l'hostilité bassement cachée que

des compatriotes rencontrent chez d'autres compatriotes qui, loin de les combattre, devraient les aider.) Je ferme ma trop longue parenthèse. Je n'ai actuellement pour moi que deux valises et un sac ; mes compagnons sont à peu près dans le même cas. Mais, outre que les mulets portent peu, il est impossible de rien faire en Abyssinie sans un grand personnel. Et puis il faut se charger d'un tas d'*impedimenta* nécessaires : cordes, lanières de cuirs, étoffes pour échanger avec les sauvages, etc. Nous avons, outre nos armes personnelles, douze fusils Gras que nous avons distribués aux hommes en prenant les numéros matricules, et des cartouches, bien rangées autour des tailles dans de belles cartouchières rouges dont les porteurs ne se sépareraient qu'avec peine. Je ne crois pas qu'il y ait actuellement grand danger sur la route que nous allons suivre. Néanmoins, un homme averti en vaut deux. Il vaut mieux être prêt à toute éventualité.

Notre dernier dîner en ville est chez Léontieff ; nous passons la soirée chez lui à caresser un tas de grands projets que nous espérons bien mettre à exécution, et la nuit sous sa tente à en rêver.

7 juin. — Nous filons au petit jour pour Chola, à deux heures d'Addis-Ababa, où nous retrouvons

notre camp. A Chola, nous trouvons aussi nos amis Lucinge et Le Godinec qui viennent de chasser au pays des Assabot. Nous avons plaisir surtout à retrouver en convalescence Le Godinec, qui a eu deux accès de fièvre terribles. L'état de sa santé est venu gâter tout le voyage de nos amis. Malgré les préoccupations auxquelles il a été en proie, Lucinge ne peut assez s'extasier sur l'admirable pays de chasse qu il vient de traverser. Trois éléphants dans un après-midi, c'est un beau tableau. Pas plus que nous, nos amis n'ont leurs bagages. Nous avons été mis dans le même sac.

Dans la journée, par un orage terrible, apparaît Léontieff sur un grand cheval qu'il a acheté à un Galla. Il vient nous faire ses adieux, en attendant que nous nous retrouvions pour collaborer à quelque chose de grand. Nous sommes contents et nous séparons après nous être donné l'accolade,

8 juin. — Nous croisons des Arméniens ou Grecs, quelques-uns portant le fez sur la tête, une longue carabine en bandoulière. Ils nous saluent en français ; un Turc les accompagne. La troupe est suivie par une grosse négresse à califourchon sur un mulet, en tenue multicolore, bas voyants, ombrelle rouge à la main. L'amazone a un sourire à notre adresse, accompagné d'un tout

doux : « Bonjour, monsieur ! » J'apprends quelques jours après, que le chef de la bande a nom Achille et possède un jardin de café à Harrar. Il vient d'être demandé par l'Empereur pour installer à Addis-Ababa un hôtel du gouvernement, une sorte de bungalow où seraient logés les hôtes de l'Empereur.

Un hôtel à Addis-Ababa ! c'est toute la civilisation que je vois monter en Abyssinie avec la carabine d'Achille et les jupons de la bonne dame noire, très connue, me dit-on, et très aimée des Français.

9 juin. — Au petit jour nous éveillons nos hommes. Un soi-disant voyageur qui rôdait hier autour de notre camp a changé dans la nuit son mulet contre un des nôtres, et par hasard un des meilleurs. J'ai remarqué que presque toujours lorsqu'on fait des erreurs de compte, c'est à son profit. Mais notre homme a eu un tort grave : lorsque le soleil est venu lui montrer son erreur, il a négligé de la reconnaître. Heureusement un de nos hommes parti en toute hâte à cheval s'est-il chargé de lui rappeler qu'il y a une différence entre son propre bien et celui d'autrui. Notre mulet est ramené et l'auteur du larcin vient tout penaud réclamer sa propre monture. Pour lui donner une

leçon, nous l'envoyons promener... avec des arguments *ad hominem*. Le voleur pose une pierre sur sa tête et s'agenouille en suppliant; mais notre cœur reste insensible à ses prières, et ce n'est qu'après lui avoir mis une trentaine de kilomètres dans les jambes que nous lui rendons sa propriété. Je ne crois pas qu'il se sente en goût de recommencer à nous jouer un tour.

Nous avons aujourd'hui, Mourichon et moi, un projet en tête : faire un peu l'école buissonnière. Nous allons passer à Ciaffé-Dazzia, et le souvenir nous est resté d'une jeune fille galla qui est venue nous voir au camp lorsque nous sommes montés à Addis-Ababa. Il faut lui faire nos adieux. Nous piquons donc des deux et nous dirigeons sur le village où nous pensons la trouver. Hélas ! déception cruelle ! maison vide ou quasi vide; rien qu'une vieille peau ridée qui rit aux éclats lorsque nous lui demandons où sont les jeunes. Ne soyons pourtant pas trop injustes pour l'aïeule. Devant notre douleur, elle veut bien nous montrer des maisons de l'autre côté de la vallée et nous conseiller de nous y rendre.

En route ! Des arbres cachent à demi les constructions; nous n'avançons qu'avec crainte. Nos cœurs battent d'incertitude. Est-elle là ? Une sil-

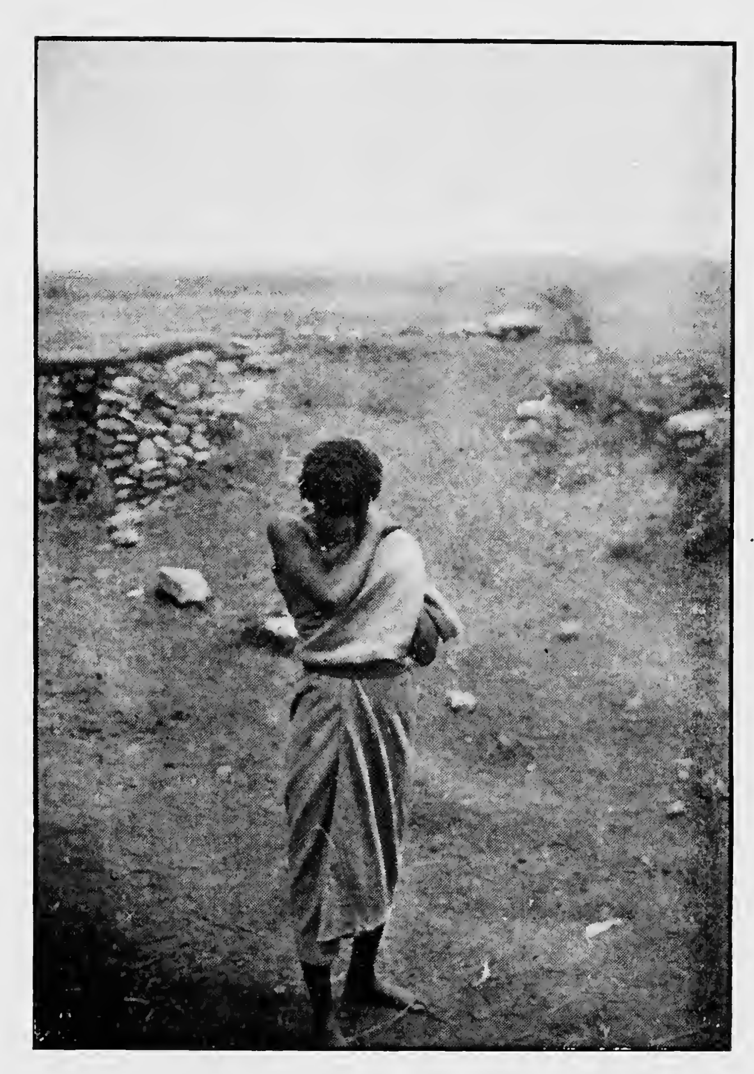
houette est aperçue sur un mur ; une silhouette svelte, légère, qui disparaît aussitôt. Avançons ; voici la porte de la cour. Et qui sur le pas ? Elle, elle-même.

Demandez au soleil de paraître la nuit, demandez à la pluie de ne pas donner d'eau, demandez à la mer de porter ! m'écrierai-je dans un élan de lyrisme, ne me demandez pas de décrire la jeune fille galla de Ciaffé-Dazzia. Elle nous a bien reconnus et nous accueille d'un joli sourire ; elle relève sa chama et se drape en se croisant les bras sur la poitrine, pour cacher bien inhabilement ses jolis seins. La longue étoffe dans laquelle elle se drape suit les contours de son corps, les enveloppe en laissant deviner les formes. Ses cheveux lui font un casque de petits frisons brillants qui ajoutent à la mutinerie de son visage, et ses grands yeux se lèvent doucement sur nous avec la grâce d'une gazelle effarouchée.

Sa vieille mère et elle nous apportent des peaux de mouton, nous installent des sièges devant la maison. Je leur offre des morceaux de sucre. La jeune enfant qui en a déjà goûté à notre camp n'ose le dire à sa mère, et toutes deux refusent timidement. Cependant je mange moi-même du produit européen, et les voilà toutes deux, convaincues

qu'il n'est pas mauvais, qui se mettent à en manger à nos côtés.

Je demande le nom de notre belle amie : Mlle Ayélette; joli nom, aussi doux, aussi chantant



Mlle Ayélette. — Ciaffé-Dazzia, juin 1897.

que celle qui le porte. Plus nous la regardons, plus elle nous séduit. Vierge? je ne sais. Des allures de jeunes filles, si elle est femme ; une séduc-

tion voluptueuse de femme, si elle est vierge.

Je veux la photographier, et elle hésite; j'insiste, elle croise alors les bras et baisse la tête, inclinant les yeux. Je lui dis de la relever, et elle le fait en illuminant son visage d'un franc rire; sa bouche est plutôt grande avec des dents bien placées, légèrement séparées les unes des autres et semblant prêtes à mordre dans un fruit savoureux.

Je la quitte après lui avoir passé un anneau d'or au doigt: elle s'incline pour me remercier en silence.

Une invitation que je fais faire par un de nos hommes à Ayélette de venir nous rendre visite à notre camp, qui est loin, est aussitôt acceptée. L'enfant se met en route; mais les hommes du village n'entendent pas de cette oreille, viennent reprendre le trésor qui fait mine de les quitter et menacent notre serviteur, lequel prend ses jambes à son cou.

Et nous nous en allons tout silencieux, contents d'avoir revu, tristes de ne plus revoir.

11 juin. — Nous restons toute la journée à Gadébourca. Il faut racheter des provisions de farine et quelques animaux de renfort. Cet arrêt nous permet de remonter à Balchi où réside Ato-Paulos, le chef des douanes et des caravanes. On

est en liesse chez le chef. Son frère se marie. La cérémonie a été annoncée ce matin par des coups de fusil. Avant de se rendre à l'église, le mari doit



Femmes Gallas. — Roghia, juin 1897.

prendre possession de sa femme : des femmes écoutent auprès de la pièce où se sont retirés les époux : lorsque la nouvelle mariée crie, toutes ses compagnes qui sont au dehors annoncent que l'acte est

consommé ; c'est alors que les hommes tirent des coups de fusil.

Paulos nous reçoit et nous offre d'excellent tedj (hydromel) et des grillades abyssines.

Nous retrouvons à Balchi M. Drouin qui construit le télégraphe. Il a eu bien des difficultés dans ses travaux, mais se loue beaucoup de l'aide que lui a donnée le dedjaz Oualdétadik. On sait que c'est ce dedjaz qui a fait sortir Ménélick des prisons du roi Jean. Libre, le jeune roi lui dit : « Je ne puis vivre, si ma mère n'est libre aussi ! » Oualdétadik la fit délivrer. Le futur Empereur adressa alors ces paroles à celui qu'il devait dans la suite appeler son frère : « Si j'ai jamais un trône, le royaume sera à toi autant qu'à moi ». Actuellement le dedjaz est un des conseillers les plus fidèles et les plus écoutés de l'Empereur.

12 juin. — Après une longue étape, nous avons un joli camp. Nous sommes sur un plateau à Cioba, auprès d'une mare entourée de grands arbres ; à la nuit, celle-ci est colorée de la lumière lunaire et reflète les formes des mimosas épineux en pénombres légères, presque nébuleuses. Notre camp a l'aspect d'un campement de nomades venant s'établir le soir auprès de l'eau. Ne sommes-nous d'ailleurs pas des nomades aussi,

nous autres voyageurs, et fiers d'être les premiers parmi les nomades? Sur la berge s'étalent les bagages ; les feux des hommes jettent des lueurs au-dessous des branches, éclairent les arbres, font vaciller les formes sans dessiner les contours. Derrière nous, le plateau s'étend au loin comme une plaine sans fin sur la clarté de laquelle se profilent les silhouettes même des animaux, entravés les uns à côté des autres à une longue lanière.

Dans l'Ouest, une grande lueur rouge montant d'en dessous du plateau embrase une partie du ciel. Un immense incendie a été allumé d'où s'échappent des colonnes de fumée blanche qui s'élèvent, s'élargissent, s'épanouissent et vont se perdre dans l'éclat de la pleine lune.

Après la longue et chaude journée, on a cette impression de fraîcheur, de quiétude, de contentement que connaissent les voyageurs et qui les dédommage amplement de toutes les souffranees de la route.

13 juin. — Nous continuons à descendre et la chaleur augmente. Nous établissons notre camp à Tadecia-Malca, sur la rive gauche de la Cassam. Le lieu est enchanteur : du gazon sous de grands arbres qui nous couvrent de leur ombre à la

manière des pins-parasols; des galets et une rivière aux eaux claires et fraîches. Il faudra rester un jour. C'est à partir de Tadecia-Malca que nous allons quitter les régions dites civilisées pour entrer dans ce qu'on appelle le désert, et les hommes ne cessent de réclamer. Ils n'ont pas tous des chaussures; les outres également font défaut, malgré l'avis que j'ai donné depuis quatre jours d'avoir à en acheter. Nous donnons de l'argent aux muletiers et leur recommandons de profiter du jour d'arrêt pour se munir de ce qui leur manque. Trois hommes s'enfuient dans la nuit; ils ont tort, nous avons leurs noms, et la police de l'Empereur se chargera de les retrouver, pour leur plus grand dam !

Un de nos serviteurs est piqué au pied par un scorpion : malgré le bandage que nous mettons au-dessous du genou, sa jambe enfle vite, et il souffre beaucoup ; il a néanmoins la chance de guérir en deux jours.

Le gibier abonde autour de Tadecia-Malca ; je me fatigue à la poursuite d'énormes cynocéphales à crinière de lion qui demeurent insaisissables. Mourichon attrape sur le bord de la rivière d'énormes tortues.

15 juin. — Réveil la nuit au son de la trom-

pette de Jean. En entrant dans la plaine chaude, nous allons changer nos habitudes : nous marcherons une partie de la nuit et dormirons une partie de la journée. Ainsi hommes et animaux échapperont aux atteintes du soleil.

Nous faisons route sur la rive gauche de la Cassam. On traverse une région de petits monticules couverts d'une herbe sèche, courte. Je rencontre une grosse tortue et, ne pouvant l'emporter, je la retourne pour m'inscrire sur son ventre. Il serait amusant que les voyageurs missent leurs noms sur ces maisons mobiles, qui serviraient ainsi de registres ambulants aux passants et fourniraient pour l'édification des générations futures, les annales des voyages.

Les coteaux sont quittés pour un pays superbe : la plaine, disposée ici en vrai parc; des clairières de grandes herbes prises entre des bosquets tout verts; par places, de grands mimosas-tables réunissant leurs silhouettes noires en petits bois ou se suivant à la file pour former de grandes avenues, qu'on croirait plantées de main d'homme.

L'aspect général est enchanteur, et on se laisserait facilement prendre au charme des sites, si, partout dans les herbes, sous les aspects bizarres

des arbres, dans les bosquets même, couverts de charmilles au dehors frais, on ne sentait la brûlure perfide du soleil, la chaleur qui n'a pas de rémission, l'aridité torride. Il nous tarde de sortir de cette fournaise où l'on craindrait de rencontrer des enchantements de sirènes, des voluptés qui retiennent et tuent, et on hâte le pas sur un sentier tout traversé de traces de grands animaux : éléphants, buffles, antilopes. Nous n'évitons Charybde que pour tomber en Scylla. La route nous mène sur un grand espace chaud, nu, poussiéreux, au milieu duquel se dressent des villages danakils : une enceinte carrée de broussailles épineuses entourant de petites huttes de branchages, dans lesquelles on ne peut se tenir qu'assis.

Les Danakils ou Adals, les nomades de ces déserts, sont réputés pour leur caractère sauvage, voire pour leur férocité. Sur la route que nous suivons, l'habitude qu'ils ont de voir des caravanes et surtout la crainte de l'Empereur les ont assagis. Nous avons de fréquents rapports avec eux. Les hommes sont généralement grands, d'un brun tirant sur le rouge ; ils sont bien proportionnés. Leur figure est régulière, nez droit, fin, lèvres minces, front ordinairement un peu fuyant. Une

tignasse épaisse et fine qui se hérisse comme un loup leur couvre la tête, et est souvent traversée d'une aiguille de bois. Une plume droite est le signe qu'un guerrier en a tué un ou plusieurs



Guerrier Adal.

autres. Les lobes de l'oreille sont munis de larges anneaux. Le costume se compose de deux pièces d'étoffe ; des cercles en cuivre ou en cuir aux bras

et aux jambes servent d'ornements; souvent la poitrine est agrémentée de cicatrices faites au couteau. A la ceinture est passé un large couteau recourbé. Les hommes marchent, doucement et vivement, de cette allure légèrement cadencée particulière aux peuples primitifs. Ils viennent près de notre camp en petits groupes, nous regardent, s'appuyant toujours sur leur lance qui ne les quitte jamais et semble leur servir de troisième jambe, et ils se tiennent en des poses naturelles et élégantes; ou bien ils s'accroupissent sur les talons. Ils regardent sans rien dire et me font songer à de grands oiseaux de proie, cherchant de leur regard un butin. Rarement on les voit rire. Vrais sauvages que ces grands diables à mouvements de bêtes féroces, qui ont des instincts de cruauté et de duplicité provoqués et entretenus chez eux par les besoins du combat et de la défense pour la vie, dans leurs plus dures nécessités.

Les Abyssins ont pour les Danakils le plus profond mépris ; des Somalis de Djibouti que nous rencontrons paraissent partager ce sentiment pour leurs frères.

Les femmes sont élancées, ont une taille fine, un joli buste, et surtout une poitrine admirable

aux doubles pointes proéminant glorieusement comme en une attitude de provocation. Une petite jupe de cuir est leur principal vêtement,



Femme Adal d'un certain âge. — La femme tient une outre en peau de chèvre.

une étoffe bleue enroulée en turban leur sert de coiffure. Aux coudes, elles portent des bracelets de cuivre, et aux chevilles de lourds et gros anneaux comme des fers de forçat ; au cou pen-

dent une série de colliers rouges et blancs, des perles, des cauris, des gris-gris variés, et souvent une plaque en métal blanc couverte de dessins bizarres et rappelant pour la forme la main de Fatma. Le visage, sinon joli, est toujours agréable, fin, plein de douceurs ; le sourire est charmant.

Peu de nos hommes savent quelques mots du langage des Danakils, mais beaucoup de ceux-ci parlent le galla et on peut s'entendre.

A Morra-Malca où nous campons, sur la rive droite de la Cassam, un Danakil nous apporte en présent une grande jarre d'excellent lait de chamelle; puis il nous demande un remède pour un compère-loriot qu'il a à l'œil. Mourichon lui ayant fait un cataplasme, le Danakil revient le lendemain à l'autre camp demander que le remède soit renouvelé. Nous saluons notre connaissance à la manière du pays, le contact des deux mains étendues paume contre paume, quelque chose comme un signe de reconnaissance de membres d'une société secrète. Le visiteur paraît séduit par la manière dont il a été reçu ; il donne son nom, Ali, et nous dit que si nous revenons dans le pays, si nous avons besoin de quoi que ce soit, nous n'avons qu'à nous adresser à lui. Il nous quitte

en appelant Mourichon son père. Voilà donc mon compagnon affublé d'un fils adoptif, superbe gars, sur lequel il ne comptait assurément pas.

Tel est l'imprévu du voyage !

16 juin. — On s'arrête sur le bord de l'Aouache, que nous venons de traverser à gué. C'est ici une rivière boueuse d'une quarantaine de mètres, coulant généralement entre des berges de sable. Les rives sont jolies ; elles sont couvertes de broussailles épineuses qui concourent par tous les moyens les moins scrupuleux à nous en interdire l'accès. Heureusement de bons gros hippopotames qui avaient soif ont-ils passé avant nous et ont-ils foré (c'est le cas d'employer le mot) de leurs masses des trouées dans la brousse. En face de notre camp, sur la rive gauche, descendent les collines d'Ankober, aux flancs brûlés par l'incendie. Le pays que nous venons de parcourir est une étendue jaune, une mer d'herbes, sur laquelle se dessinent les taches vertes des petites brousses. La rivière est marquée par la courbe noire que forme la succession des grands arbres. De ci de là, de grosses pierres calcinées par le soleil, blocs erratiques arrêtés au sommet des monticules, viennent nous rappeler, en étalant sous nos yeux leur sombre nudité, que le soleil ne pardonne pas.

17 juin. — Une longue marche par une route qui décrit des courbes inexplicables dans un pays plat, sans rivières à traverser, nous mène à Billen. Nous établissons nos tentes sous de grands arbres qui se dressent auprès d'une mare d'eau claire comme du cristal, chaude, sulfureuse, sans mauvais goût ni odeur, et très rafraîchissante. Un petit ruisseau en sort. Quels bons bains à Billen ! on ne voudrait pas sortir de l'admirable piscine et je pense de quelle ressource elle sera pour la contrée lorsque le chemin de fer déposera à Billen les touristes désireux de joindre les plaisirs du sport à la nécessité d'une cure. Ce n'est pas le gibier qui manque : grandes antilopes aux longues cornes inclinées sur le cou, belles gazelles blanches, sangliers à têtes monstrueuses, pintades par centaines, cailles, perdreaux.

En attendant que la fraîcheur de la soirée nous permette d'aller nous mesurer contre ce monde sauvage, nous passons tout l'après-midi à lézarder dans le plus grand des *farniente*, ayant à la bouche une pipe derrière les bouffées bleuâtres de laquelle notre regard va se perdant, indolent. Qu'on n'aille pas trop vite nous jeter la pierre et nous accuser de mollesse ! Nous venons de marcher six heures et le thermomètre marque + 42° à

l'ombre. Bien des gens feraient comme nous à notre place. Du *farniente* nous passons à un état voisin de la nirvâna, une sorte de prostration, à laquelle n'est pas étrangère la musique des chameaux, ces grands résignés du sable et du soleil ! Ils viennent par vingtaines, puis par centaines, par milliers, se succédant en petits escadrons dans la mare où ils descendent clapoter. Et leurs mouvements, leurs courses, leurs bains sont invariablement accompagnés d'un concert de grognements rauques, de gémissements lugubres, de cris funèbres. Il y a quelque chose de navrant dans la plainte du chameau, un appel de détresse contre la dureté du *fatum* qui pèse sur eux. Un docteur allemand ne manquerait pas de trouver dans la musique du troupeau de Billen un thème à wagnériser. Il entendrait dans leurs voix le cri déchirant du désespéré qui finit par se résigner entre la double souffrance venue d'en haut et d'en bas, du ciel et de la terre !

L'eau étant rare dans la région, Billen est un grand rendez-vous de caravanes et de bestiaux. Aux chameaux nous voyons succéder les bœufs, de grands bœufs aux cornes dressées, qui débouchent sur un tertre devant nos tentes, se rangent en front de bataille et s'arrêtent comme

pour se demander si c'est la guerre ou la paix qu'ils ont à attendre de nous, puis continuent paisiblement leur chemin.

Enfin ce sont les moutons et les chèvres, de petites biques frétillantes, le pis gonflé d'un lait délicieux. Chameaux et bœufs sont dirigés de la voix par des hommes qui courent autour des animaux une lance à la main, font entrer les uns dans les eaux, en chassent les autres, séparent les jeunes. Le petit bétail est confié à la surveillance de jolies fillettes qui n'hésitent pas à offrir, avec la sûreté de l'enfance et de la nature sauvage, leur buste plein de promesses aux chaudes caresses du soleil de midi. Je les admire. Des garçons les accompagnent qui n'ont pour vêtements qu'une liane autour du front. En contemplant de ma tente la venue des colonnes de chameaux, la descente des troupeaux à l'abreuvoir, le brouhaha, le heurt des troupeaux et des indigènes qui se comprennent entre eux, parlant tous la grande langue de la nature, je me reporte une fois de plus aux âges bibliques. Je me figure ici une grande figure de patriarche envoyant ses serviteurs faire boire son bétail. Je vois sur le bord de l'étang s'ébaucher une de ces idylles dont le récit a bercé notre enfance. Je revis il y a quatre

mille ans et je me laisse aller à m'endormir avec la dernière vision d'un joli sourire.

18 juin. — Nous partons vers cinq heures pour une longue marche ; il faut faire deux étapes, douze heures de route, sans trouver d'eau. On a pu racheter quelques bourricots ; les outres sont remplies.

Au départ, chacun veut aller trop vite ; on fait courir les mulets, qui se fatiguent ainsi. Nous devons ralentir l'allure ; pour que la caravane ne se sépare pas en petits tronçons, la tête doit se régler sur la queue. Des signaux sont échangés entre Jean avec sa corne et Bayéné, le marchand, avec son sifflet à bille. Un homme énergique que Bayéné, ce petit Tigréen tout en nerfs, à la figure dure, au teint foncé. Ses traits sont tirés comme si le Créateur n'avait donné à son visage que juste ce qu'il faut de chair pour couvrir les os. Ses yeux intelligents vont s'amincissant vers les tempes, à la manière des Mogols. Il a des pommettes plus marquées que chez ses compatriotes. Et on sent en lui une intelligence plus vive, une activité plus grande que parmi ses camarades. Il s'arrête parfois au camp pour nous regarder fixement comme pour essayer de déchiffrer ce que nous avons au fond de nous, et il cause peu, cet

homme qui a beaucoup roulé et mis la main à bien des métiers plus ou moins avouables. Son passé ne nous importe. C'est un homme de route et un rude serviteur.

En quittant Billen, nous montons sur un plateau pierreux. La nuit tombe subitement sans crépuscule. Un ciel constellé d'étoiles ; l'Ourse regarde la Croix du Sud ; nous marchons dans l'Est entre les deux constellations. La lumière stellaire éclaire le plateau d'une teinte grise dans laquelle se confondent les vêtements des hommes qui nous précèdent. La chaleur n'est pas accablante, mais il n'y a pas un souffle d'air. On voit mal, confusément ; c'est en vain qu'on cherche à scruter du regard le chemin sur lequel nous avançons : des formes indécises semblent se dresser devant nous, disparaître aussitôt pour reparaître en un autre point. On se croit en proie à des hallucinations. Entre le ciel immense et le plateau, dans la nébuleuse grise que nous traversons, où rien ne décèle la vie ni ne donne non plus l'aspect de la mort, on se sent étouffé, accablé.

Dans la pénombre, au milieu des cailloux, les hommes trouvent la route avec une sûreté étonnante. Ils ont pour eux le pied et l'instinct.

C'est avec un soulagement qu'on salue à l'Est devant nous le lever de la lune, déjà déformée et à son second jour de décroissance. L'astre illumine le firmament, fait pâlir les étoiles dont la plupart s'évanouissent sous son éclat, dessine la route, marque en noir les pierres, dissipe la brume. On s'avance alors avec plaisir au phare de « l'astre cher aux voyageurs ». On se sent de nouvelles forces et on chante joyeusement. Le sifflet de Bayéné appelle les retardataires. Les hommes prennent en chœur les refrains d'un air que chante l'un d'eux.

Mais voilà que du Sud s'avance une grosse nuée noire, qui vient menacer la lune, puis la cacher : *zénab,* la pluie ! Il faut s'arrêter.

Les mulets sont déchargés ; des manteaux jetés à terre ; on se repose après six heures et demie de marche. — Trois heures et demie : En route ! nous sommes encore loin. Longue route qui nous permet encore une fois de saluer le fantastique embrasement du ciel, de contempler les flammes ténues des nuages tout diaprés d'or au lever du soleil.

La chaleur gagne lorsque l'astre monte à l'horizon ; la marche semble alors longue. Nous avons des mulets loin derrière. Un qui n'en pouvait mais, a dû être abandonné.

Et c'est toujours l'interminable plaine aux herbes jaunies. Au Sud, les monts déchiquetés qui prolongent les Assabot descendent par gradins de la chaîne du Chercher. Au Nord s'étend une ligne plus douce de collines que domine le mont Azelo. C'est au nord de l'Azelo que passe la route d'Haoussa ; deux de nos hommes l'ont suivie et ne m'en parlent qu'avec terreur. Lorsqu'on la prend on marche six jours sans trouver d'eau, et on traverse les nombreuses et redoutables tribus des Aïssa-Maras. « Les femmes sont-elles jolies ? — Très belles, » me répond mon interlocuteur, qui assurément préférerait un beau puits à toute jouissance esthétique.

C'est du mont Azelo que sont partis à cheval les assassins de notre compatriote Barral, dirigés par une intelligence européenne contre M. Chefneux.

Un de nos muletiers abat d'un coup de fusil Gras une belle gazelle. L'incident nous distrait, et c'est de la viande pour le dîner. Il ne faut pas se désintéresser du point de vue matériel.

Voici Moulou : le lit d'une rivière entre des escarpements sablonneux. Des trous comme au pays somali, dans lesquels on puise l'eau avec de petits paniers finement tressés. Des Adals étagés

se passent les récipients et viennent remplir une auge où s'abreuvent des moutons et des chèvres. Les animaux ne peuvent atteindre le fond des puits, l'eau est bonne et fraîche.

Nous campons sous un arbre tortueux aux feuilles de pin, et nous accrochons aux branches les toiles de nos tentes, formant ainsi un vrai appartement ombragé. Les animaux sont déchargés et menés au pâturage. Puis nos hommes s'étendent sous les branches des arbres, ils s'enveloppent dans leur chama dont ils se couvrent la tête malgré la chaleur, et dorment comme dans des linceuls. Ils ne l'ont pas volé ce sommeil, après quinze lieues presque d'une traite. Je regarde notre campement : à la Belle près, on dirait le camp de la Belle au bois dormant.

A la fraîche, tout se réveille ; on se groupe autour des popotes. Tandis que les uns vont à l'eau ou aux mulets, les autres coupent les viandes suspendues en rouges quartiers aux branches, ou mêlent à l'eau la farine des galettes. D'autres devisent de la route de demain ; peu la connaissent. Quelques-uns jouent avec les singes. Ceux-ci sur une vieille branche, accroupis les uns près des autres, se rendent silencieusement, en amis, le service de se débarrasser de leur

mutuelle vermine. Ils apportent à cet exercice un sérieux qui nous amuse.

Dans la nuit, les hommes de garde placés autour du camp se répandent en criant à tour de rôle leur numéro d'ordre. L'alerte nous est donnée par un maladroit qui laisse échapper un coup de fusil.

Nous voilà sur pied, revolver ou carabine à la main, et bientôt quittes de notre émotion pour nous recoucher simplement.

20 juin. — Nous partons encore le soir pour une marche de nuit. On s'arrête de bonne heure pour attendre la lune. Deux chevaux se sont échappés, effrayés, nous disent nos hommes, par un gros animal qui a passé subitement. Il faut faire le deuil de nos montures. Notre caravane est saluée par nos amis les Somalis d'un coup de fusil tiré en l'air. C'est ainsi qu'on se crie : Gare ! La seconde partie de l'étape est longue. On marche huit heures de suite. En bavardant, grignotant des croûtes, fumant la pipe, la suprême ressource des voyageurs, on laisse les heures s'écouler sans avoir trop à les compter. Nous sommes entrés dans un pays de pierres noires, dures, hérissées, d'un abord difficile. Le campement est bon auprès d'un lit de rivière pierreux,

encaissé entre des talus de puddings; l'eau est puisée dans des trous presque à fleur de terre.

22 juin. — Une courte marche nous mène à une grande clairière au milieu des bois épineux: un grand plateau pierreux jonché d'agates, sur lequel s'étalent au moins une cinquantaine de



Notre campement à Gotan.

charges de chameau. Nous sommes à Gotan, auprès d'Errer, chez un chef danakil, et c'est là que les caravanes venant de Gueldessa ou de Djibouti changent de chameaux.

Un Européen a mis sa tente sur le bord du plateau ; il a quitté Addis-Ababa quelques jours

avant nous, laissant, sans scrupule, des comptes plus qu'embrouillés. Son départ a été précipité ; mais la mort d'un de ses mulets a nui à la rapidité de son voyage. Nous n'avons pas à nous mêler des affaires d'autrui, le métier de policier ne nous convenant pas. Mais le voisinage du personnage n'a rien d'agréable ; heureusement a-t-il la bonne grâce de négliger de nous visiter.

Nous allons séjourner trois jours à Gotan, ayant à diviser notre colonne. Durant cet arrêt, rien n'est plus pittoresque que notre camp : nos tentes sont réunies, les interstices bouchés avec des couvertures, et nous faisons ainsi une belle galerie ombragée. Nos hommes se sont confectionné autour de nous de petites tentes, des cabanes en tamarin et roseaux ; un village minuscule a été ainsi vite créé ; devant les huttes sèchent au soleil de longues lanières de viande, c'est le seul moyen de l'empêcher de se pourrir. C'est qu'il faut prendre garde au soleil ici. Le thermomètre monte dans la journée à 44° à l'ombre. Malgré l'élévation de la température nous ne souffrons guère de la chaleur ; on ne se remue que peu dans l'après-midi.

La rencontre d'une caravane de commerçants français d'Addis-Ababa nous permet de nous ra-

vitailler en absinthe : un bain et une bonne « purée » en plein désert ! voilà le progrès. A quand le chemin de fer ?

24 juin. — Nous avons la visite du célèbre



Le célèbre chef Tembaho à Gotan.

Tembaho, Mohammet Tembaho, qui doit son nom probablement (en abyssin *tembaho* signifie tabac)

à toutes les nombreuses circonstances où il a mérité d'être « passé à tabac ».

Donc le digne Adal mandé par nous arrive sur son mulet, tenant à la main un parapluie presque aussi beurré que ses cheveux. Vêtu comme ses sujets, il a une figure en lame de couteau, avec un nez busqué qui vient plonger au-dessus de la lèvre inférieure, toute gonflée d'une grosse chique. Tembaho se tient légèrement courbé et regarde en dessous : tout l'aspect d'un abominable drôle orgueilleux et retors. L'Empereur l'a pourtant plus d'une fois remis à sa place et fait méditer sur les vicissitudes humaines sous les ombrages d'Ankober, en l'entretenant aux frais de l'Etat, les chaînes aux pieds.

Tembaho est un grand personnage ; il n'y a pas d'histoire qui ne se débite sur son compte. Presque tous les voyageurs qui sont montés à Addis-Ababa par le désert ont eu affaire à lui et à ses pâtres. Quelques-uns se sont trouvés arrêtés trois semaines à Errer. D'autres, moins patients, après deux jours d'attente, ont obtenu l'aide de Tembaho en lui administrant une volée ou en le ligottant. Ils se sont servis de lui, mais ne l'ont pas corrigé.

Tembaho occupe le poste héréditaire de chef des Adals qui s'étendent entre Moulou à l'Ouest,

Labiléla au Sud, Errer à l'Est, et au Nord les montagnes du Chercher. Les Adals, gouvernés par Tembaho, se répartissent en trois familles : les Aïssamalis, les Véhémas et les Guébénés. Ses sujets lui payent l'impôt en nature, et lui-même fournit sans rémunération des chameaux pour les caravanes de l'Empereur. Les Adals sont musulmans ; ils ont des cheiks qui récitent des prières sur des monceaux de pierres figurant des mosquées. Polygames, dans ces tribus du désert, les hommes achètent leurs femmes.

Nous faisons bon accueil à Tembaho ; une chaise est offerte au chef qui s'asseoit devant notre tente sans se faire prier. Après avoir beaucoup chiqué, beaucoup craché, et peu écouté nos conversations, il finit par nous promettre des chèvres, des moutons et quelques chameaux. Nous lui indiquons alors, avec toute la politesse qu'exige de notre part sa haute situation, que l'entretien est terminé. Mais Tembaho se trouve bien sur son siège, il fait mine de ne pas comprendre. Nous l'avons appelé ; pourquoi s'en irait-il ? « C'est vrai, répondons-nous, désireux de vaquer à des occupations plus intéressantes que celle de contempler le chef ; mais nous vous avons dit ce que nous avions à vous dire ; maintenant laissez-nous. »

La promesse d'un bakchish sert de commentaire persuasif à l'Adal, qui se résigne à vider les lieux.

Dans la journée, de Poncins nous quitte. Il doit rentrer plus tôt en France, et ne nous suivra pas dans le détour que nous faisons pas Harrar, pour régler certaines questions et prendre congé du ras Makonnen.

Notre compagnon part en colonne légère avec dix mulets, dont trois à vide, et six bons muletiers, en dehors de ses quatre serviteurs. Les hommes se disent adieu en se donnant des poignées de main, chacun embrassant celle de l'autre. Les hommes de Poncins viennent nous embrasser le pied, le genou ou la main, et les nôtres en font de même pour notre ami.

Après avoir vécu longtemps de la même vie, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir le cœur serré en regardant la petite colonne qui disparaît à l'horizon en bonne allure. C'est là quelque chose de nous qui nous quitte et qui s'en va pour nous devancer en France, pour regagner le pays !

Pendant notre séjour à Gotan, nous avons de nombreuses visites d'Adals. Farouches au premier contact, ils s'apprivoisent assez vite ; mais il ne faut pas trop plaisanter avec eux, ils ont la lance

ou le couteau faciles, et je crains sans cesse des conflits avec mes hommes. Les jeunes filles sont



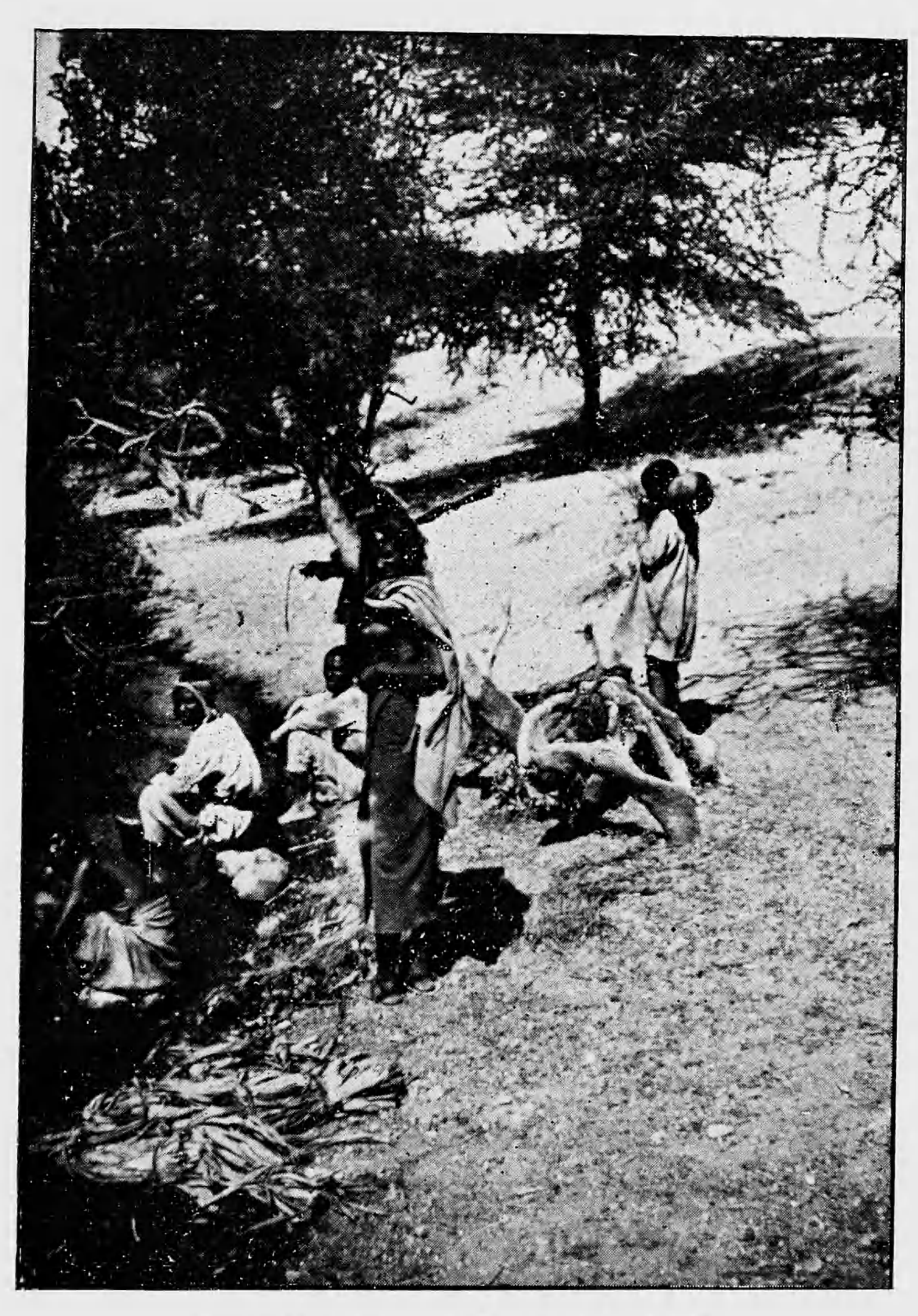
Jeune fille Adal revenant du ruisseau.

pleines de grâce, lorsqu'elles descendent remplir leurs outres au ruisseau. En présence de leurs frères même ou de leur époux, elles semblent plus sauvages. Nous arrivons à acheter quelques-uns des ornements qu'elles portent sur la poitrine,

des plaques d'argent ou des mains rappelant la main de Fatma, qui servent d'amulettes à ces musulmans du Nord. Voyant que nous payons bien, leurs parents du sexe fort les dépouillent impitoyablement de leurs bijoux, et c'est alors au camp une telle affluence de plaques et de verroterie que nous nous voyons bientôt obligés de mettre fin aux transactions, pour la plus grande stupéfaction des derniers venus.

25 juin. — Dans la nuit, grand brouhaha de nos mulets qui sont troublés par la venue d'une grande hyène. Un coup de carabine écarte l'animal.

Nous remportons un grand triomphe diplomatique : il est presque inouï que Tembaho ait fourni des chameaux dans les vingt-quatre heures, sans qu'on ait eu à employer à son égard des arguments parlants. Or, dans la matinée même nous avons la satisfaction de voir trois quadrupèdes au long cou s'agenouiller devant nos tentes, non sans avoir marqué par une série de grognements expressifs le peu de satisfaction qu'ils éprouvent à ce genre d'exercice. Avant midi nos gros bagages sont en route pour Djibouti, sous la double surveillance de trois Adals et de trois de nos hommes.



Jeune fille Adal, à Gotan, juin 1897.



Il ne nous reste qu'à partir nous-mêmes, ce que nous faisons dans l'après-midi, après quelques difficultés avec messieurs les mulets qui, heureux de rentrer au camp le soir pour manger le foin



A Gotan. Adal chargeant un chameau.

qu'on leur a coupé, n'aiment guère se mettre en route en pleine journée.

Avant que la nuit tombe, nous assistons à un

de ces spectacles extraordinaires, comme il n'est donné d'en voir qu'à ceux qui vont les chercher au loin dans le désert. Le soleil se barre de trois petits nuages noirs parallèles comme des raies, qui n'apparaissent que sur son disque et se perdent ensuite dans le fonds du ciel. L'astre ressemble ainsi à un gros photophore, et il passe de l'orangé brillant au magenta, avant de plonger derrière un monticule ; avant que de disparaître, il tache encore le bord de l'horizon d'une petite marque comme un croissant d'un rouge sanglant. Les augures n'eussent manqué de voir là un pronostic fâcheux.

En arrivant à la nuit au camp, notre attention est attirée par une silhouette étrange : sur un nid de termites se dressent deux arbres entre-croisés affectant la forme d'un squelette. Avec la lune, nous voyons grandir notre monstrueux et difforme gardien, qui prend bientôt les proportions et l'aspect de quelque géant, né dans les conceptions d'un Doré au milieu des représentations de l'*Enfer* de Dante.

26 juin. — La colonne marche vite et en bon ordre, légèrement chargée qu'elle est. Nous suivons à quelques kilomètres de distance le pied des collines du Chercher. Le pays change d'aspect

ce ne sont plus les belles herbes, les paysages de parc de ce qu'on appelait le désert; mais ici un abord repoussant: de la terre sèche, des pierres noires, peu d'herbes, des arbustes qui n'étendent leurs branches que pour accrocher le passant avec leurs épines, et lui refusent impitoyablement toute ombre; l'allure du pays somali. Si, par désert, il faut entendre contrée ingrate, c'est bien ici qu'il faut le chercher: pays dur pour le voyageur; mais celui qui sait écouter chanter la nature, et qui en aime le charme secret, trouve ici sous les abords terribles et sévères caractéristiques des terres d'Afrique, une harmonie, une poésie grisante pleines d'attrait.

Avec le terrain, la faune et la flore ont changé: voici les digdigs, ces minatures délicieuses des antilopes; les grandes gazelles de Valler, au cou élancé; les oiseaux gris à tête de perroquet, qui volettent de branche en branche en croassant comme des corbeaux, nos amis du pays bas, voisin de la mer.

Le sol se couvre par endroits d'aloès et d'autres plantes qui épanouissent, dans un même mode que ceux-ci, leurs gerbes, lançant fièrement leurs dards vers le ciel. Des chameaux jaunes disséminés dans le voisinage en broient impunément les épines.

De grands troupeaux de moutons blancs à tête noire sont menés par des femmes au teint très foncé, à la figure pleine.

Nous ne sommes plus chez les Adals, mais chez des Gallas-Allas. Nous retrouvons nombre de gens de ces tribus au camp : les femmes ont la figure plus avenante que chez les Adals ; la toison hérissée qui encadre leur visage forme une perruque arrondie qui semble faire comme un casque sur leur tête. Ce sont des indigènes aimables ; à notre arrivée, ils écartent leurs troupeaux pour faire place à nos mulets.

Un des Gallas présents s'est illustré récemment en tuant un lion à pied et à la sagaie.

Je m'amuse à regarder le va-et-vient des fillettes qui s'occupent des bestiaux. Vêtues d'une sorte de toge en cuir, elles serrent leur vêtement à la taille de façon à laisser derrière, au-dessus de la ceinture, une poche dans laquelle elles mettent leurs provisions. C'est également là qu'elles portent une brebis ou un agneau qu'elles veulent écarter ou ramener. La théorie qui veut que la callipygie des Hottentotes comme les protubérances adipeuses du chameau se soient développées à la suite d'un long usage recevrait ici un démenti formel.

Comme il fait bon à les regarder circuler ces demoiselles, tranquillement installé sous un grand mimosa dont les rameaux viennent couvrir le ruisseau clair qui chante à mes pieds ! Quelle jolie oasis que ce camp d'Aouya ! Avec quelle plénitude, quelle sérénité ne jouit-on pas ici de la paix, de la tranquillité et de la fraîcheur ! Nulle part, je ne crois avoir si bien goûté le *frigus opacum* du poète. Une telle sensation vaut le voyage. La route est facile ; je souhaite à de nombreux lecteurs qui se croient fatigués de la vie de Paris de prendre leur courage à deux mains et d'aller profiter de ces biens qui sont à la portée de tous. Ils ne se repentiront pas du conseil d'un passant qui ne voudrait pas se montrer égoïste.

En dépit de toute leur amabilité, nos braves Gallas ne veulent rien vendre. Nos hommes sont au bout de leurs provisions ; et j'admire la facilité qu'ont ces Abyssins, gros mangeurs à leurs jours, à se serrer le ventre quand il le faut. Ils se souviennent du proverbe : « Qui dort dîne », et s'étendent pour faire un repas pantagruélique... en rêve.

27 juin. — Au bout de quelques heures de marche, nous ne tardons pas à nous engager entre des monticules calcaires qui sont les contreforts

des collines du Chercher. On retrouve ces calcaires hérissés et déchiquetés comme les carbonifères du Tonkin. Mais ici la végétation est plus rude que dans l'Extrême-Orient : rien de ces jolis palmiers, des grands figuiers à l'aspect riant de l'Asie ; mais des plantes à chandelles ou à lances, des cactus, des aloès, des arbres à tronc gris au sommet desquels s'arrondissent à l'œil des bouquets de piquants et qui, dans leur raideur d'arbres, paraissant fabriqués en fer-blanc, rappellent les yuccas. Hors de la route, on marche difficilement; la nature semble avoir jeté partout des chevaux de frise pour entraver la marche de l'audacieux qui voudrait la violer. Le sentier est souvent tracé sur des roches ou au milieu de pierres grises toutes coupantes. Mourichon se croit transporté dans l'Amérique centrale.

Il faut aller loin ; le point d'eau où nous pensions nous arrêter est bien marqué par un lit de rivière mais le liquide est tari.

Voici enfin un petit village : une série de maisons cubiques, en terre ou en bois, à toit de chaume. Devant celles-ci des hommes et des femmes traient des chamelles et remplissent des paniers coniques de lait, qu'ils se refusent à nous vendre Nos hommes sont écœurés du procédé.

On consent pourtant à nous indiquer où est l'eau : à trois quarts d'heure du village, dans un lit de torrent, sont creusés des trous où vont puiser



Plantes de la région chaude.

quotidiennement les femmes qui, reviennent au village chacune portant une courge sur la tête.

Nous plantons nos tentes à flancs de coteau, entre de gigantesques cactus. Dans la soirée éclate

un orage suivi de coups de vent qui vont se succédant toute la nuit. Il semble que le père Eole ait pris un malin plaisir à ouvrir toutes ses outres pour nous ennuyer; le vent du nord-ouest, né des appels du désert chaud qui s'étend au-dessous de nous, s'engouffre dans le ravin comme dans un tunnel, et le descend à grande vitesse, sans respect pour nos tentes qu'il ébranle continuellement, pour le sommeil de pauvres voyageurs qu'il trouble impitoyablement, ni même pour leur faim, à la satisfaction de laquelle il met un veto formel en détruisant les feux. Je mets mon nez sous ma couverture et oppose aux taquineries de l'ouragan un mutisme décourageant. Ne fais-je pas mieux que de me plaindre ?

Nos hommes se sont cachés dans leurs burnous bruns. Nous avons pu leur acheter quelques chèvres ; ils ne les avaient pas volées. Nous sommes contents d'eux ; s'ils se plaignent avant d'aborder les pays dits difficiles, en route ils font de leur mieux, ne donnant pas lieu à une réclamation.

On arrive surtout à trouver parmi ces Abyssins d'excellents serviteurs particuliers. Parmi les quatre que j'ai, deux sont particulièrement affectés à la route et à la chasse ; ils ne me quit-

tent pas en marche. L'un, Afté petit, sec, trapu, le teint clair, la poitrine bombée, un type de montagnard, trotte splendidement et ne semble jamais fatigué. L'autre, un gros Galla, lourdaud, à l'esprit peu délié, est si docile, si plein de bonnes intentions que je ne puis m'empêcher de lui



Avant Djello. — Lit de rivière, fucus géant, juin 1897.

pardonner toutes ses bévues. Et puis il est si paternel pour notre petite colonie de singes qu'il a prise en affection, et dont chaque membre lui rend la pareille, l'appelant avec des cris déchirants d'enfant séparé de sa nourrice, lorsqu'il s'éloigne !

La perle de mes serviteurs est Gaché, gros garçon tout noir, rond dans ses attaches comme dans son bon rire franc ; dès les premiers jours, il s'est constitué maître d'hôtel et nous sert avec infiniment de soin. Toujours content, il ne cesse de travailler que pour manger un morceau à la hâte ou dormir. Encore est-il généralement le dernier couché et le premier levé. Il ne faut pas lui en vouloir si ses parents ont négligé de soigner son éducation et ne lui ont pas appris que pour apporter des gobelets on ne met [pas les doigts dedans, ou qu'en servant le café il faut éviter de mettre avec la main du sucre dans les tasses. Gaché est un garçon de dix-sept ans, bien tranquille, bien sage. Pendant deux mois de séjour à Addis-Ababa, il ne m'a demandé que deux fois la permission de sortir, et ce pour voir sa mère adoptive. Avec lui, il n'est jamais question de payement. Sa seule ambition est que je l'emmène dans notre beau pays de France. « Les Moskovs (Russes) ont bien mené beaucoup d'Abyssins chez eux. Pourquoi, au lieu d'aller chez les Moskovs, n'irait-on pas chez les Faranghis ? »

Les domestiques de Mourichon ne le cèdent en rien aux miens comme dévouement. L'un d'eux mérite d'être présenté au public français. Hidane,

ato (monsieur) Hidane fait notre joie. Figurez-vous un homme d'un certain âge, porteur d'une figure de vieille femme, laquelle se distingue de toutes les faces ridées par une paire de naseaux



Près de Djello, juin 1897.

écrasés qui en fait l'ornement. C'est dans ces orifices de dimension anormale qu'à la moindre difficulté Hidane fourre pour le moins un de ses poings. Dans l'ordinaire de la vie, il garnit amplement les cavernes nasales de tabac en poudre. Hidane est un de ces êtres disgracieux que la nature a mis sur la terre comme contrastes pour

faire ressortir et apprécier le beau. Ridicule de face, notre homme l'est encore plus de dos, lorsqu'il marche en s'avançant, se déhanchant, comme s'il voulait glisser; la partie inférieure de son dos se met alors à battre la mesure en un mode que n'eût pas manqué de réprouver l'esthétique des anciens. Mais le vieux Hidane est dévoué à l'instar d'un chien fidèle. Il accepte si volontiers, avec une grimace qui a des prétentions à un sourire, l'appellation de *tenish donkoro* (petit imbécile) qu'on ne peut lui en vouloir.

Avec quelques mots, beaucoup de gestes et surtout, à l'aide de ce langage mystérieux et innomé, qui résulte d'un contact continuel, nous arrivons à bien nous entendre avec nos hommes.

Et entre eux tous, il y a un instinct de confraternité, d'aide mutuelle, une solidarité que ne fait que cimenter quelque appellation injurieuse, échappée par moments.

Beaucoup de gens pourront les juger à la légère et leur faire une réputation de mauvais serviteurs que les domestiques abyssins ne me semblent pas mériter. Ce sont souvent des enfants peu au courant de nos usages ; il faut être indulgent à leur égard, mais les mépriser serait montrer qu'on a peu voyagé, ou qu'on s'est trouvé en

rapport avec bien peu d'hommes et en bien peu de pays différents.

Il est d'ailleurs en Abyssinie certains de nos compatriotes qui, pendant de longues années de séjour, travaillant pour la cause française, ou laissant simplement agir leur nature juste et généreuse, ont su, sévères à l'occasion, se faire universellement aimer et estimer. C'est à eux de dire s'ils ont trouvé un terrain où le bon grain puisse être semé et germer.

28 juin. — Après une heure et demie de montée dans des collines où nous apercevons les ruines d'une tour paraissant dater de l'occupation égyptienne, nous atteignons le plateau. La végétation s'est transformée à vue d'œil : les cactus se sont faits plus rares ; plus d'aloès, mais une sorte de thuya et des géraniums, de jolis arbustes du Nord sur lesquels courent des guirlandes de jasmin qui embaument l'air.

Quelques villages se dressent au milieu de vertes prairies, dans des sites humides et frais ; on retrouve des aspects de nos pays.

Devant nous une haute et longue vallée, dont toute la terre, un bel et riche humus noir, est cultivée en doura ; les belles feuilles vertes de la céréale sortent du sol comme celles du maïs, en-

tourant des tas de tiges séchées ; le vent est frais, l'air est vif, le temps couvert.

Derrière nous un ciel pur, sans aucun nuage, sous lequel s'étend la grande plaine, le désert.

Je crois que nulle part on ne peut voir un contraste pareil et aussi rapproché, à trois heures de distance, entre deux régions aussi différentes : en bas, l'Afrique chaude, brûlante, dure, avec les caractéristiques si bien marquées de sa flore ingrate, de sa faune disgracieuse ; en haut, les vertes prairies, les grands bois, les plateaux riches, la Suisse moins les grands blancs à l'horizon.

Après le pays improductif on revoit avec plaisir le sol fécond ; on aime à sentir la vie, à circuler dans une contrée encore peu exploitée, qui n'a pas encore tiré de ces flancs les trésors qui y sont ensevelis. La différence frappante des régions que nous venons de traverser fait saisir d'une manière plus évidente que jamais, la force, la puissance, l'avenir qui sont réservés à l'Ethiopie. En voyant le grain on devine l'arbre ; et oubliant ce qui a trait à la politique pour ne considérer que le côté économique de la question, on comprend l'intérêt puissant que les nations européennes ont à s'établir à la porte du grenier. La France est la mieux placée parmi les grandes



Lac Aramaya, juin 1897.



puissances pour profiter des avantages commerciaux qui peuvent résulter du voisinage avec l'Abyssinie.

C'est à une politique sagement menée par nos gouvernants de continuer l'œuvre habilement élaborée depuis des années. Des démarches incon-



M. de Léontieff à Compolcha, juillet 1897.

sidérées, un langage imprudent, une trop grande précipitation peuvent retarder l'achèvement de l'édifice dont nous avons jeté les assises sur la côte orientale d'Afrique. C'est aux Français qui comprennent par patriotisme un travail commun pour le bien de tous, c'est-à-dire du pays, de met-

tre de côté des jalousies, des rancunes, des écœurements personnels parfois justifiés, pour s'entr'aider au lieu de se combattre, et aller tout droit dans la voie que leur trace leur devoir, l'avenir de la France. Le conseil que je me permets de donner ici, je crois me l'être appliqué à moi-même ; je l'ai suivi et continuerai de le suivre, en dépit des attaques injustifiées que veulent bien prodiguer à un voyageur des gens qui, sur le bitume du boulevard, oublient trop souvent qu'en cherchant à rabaisser ou à salir un Français au loin, c'est le pays qu'ils diminuent.

En arrivant au Chercher, nous retrouvons la route que nous connaissons : nous avons terminé notre excursion. Nous allons rentrer rapidement, après avoir salué le ras Makonnen et nous être concertés avec Léontieff.

MÉNÉLICK ET SON ŒUVRE

Ecrit du camp de Biobahay.

L'œuvre admirable à laquelle se consacre l'empereur Ménélick avec ce zèle infatigable, cette



Nos camps à Degadgo, juillet 1897.

clairvoyance étonnante, cette énergie rare qui sont comme les dons particuliers à ceux que semble avoir choisis la Providence pour une

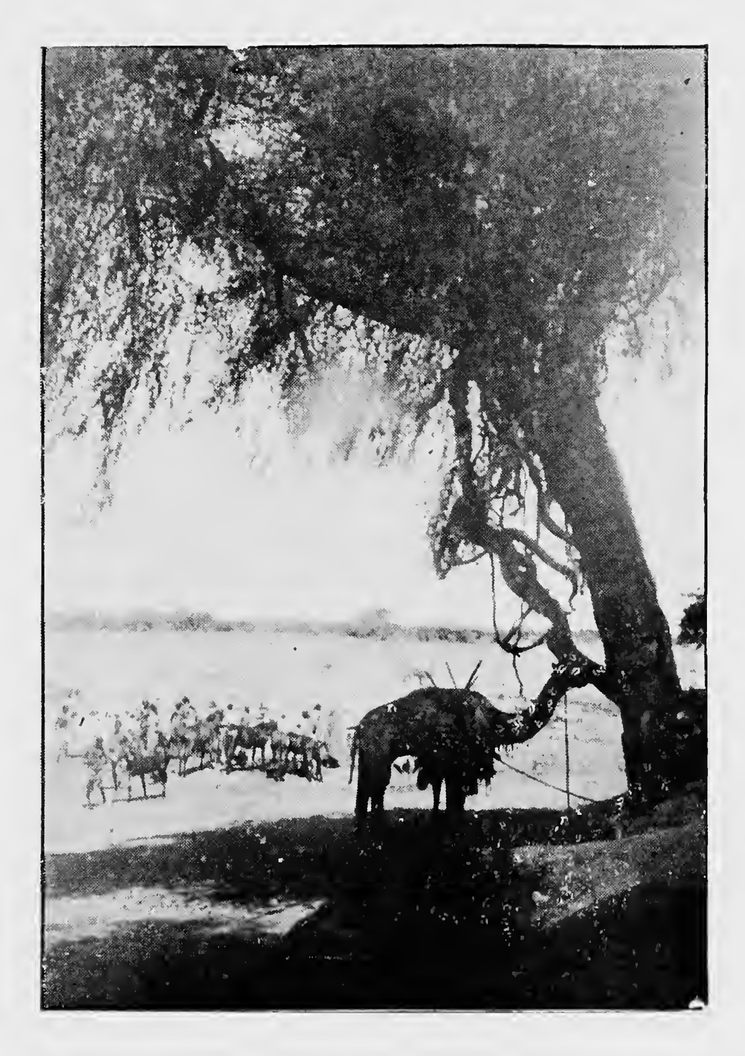
mission divine, cette œuvre a traversé et traversera encore des phases bien distinctes.

Dans un cerveau aussi puissamment organisé que l'est celui de l'Empereur, les buts poursuivis, comme les éléments de l'entreprise, ne se disjoignent pas. Il n'y a pas un temps qui soit spécialement consacré à l'un d'eux seul à l'exception des autres, mais chaque chose se confond en un tout homogène, nettement conçu, au perfectionnement duquel il ne cesse de travailler à tout moment.

Pour nous qui, placés en dehors de la chaudière où se font les mixtions, s'élaborent les combinaisons, pouvons voir de loin et regarder en simples spectateurs, l'œuvre de Ménélick se présente sous trois faces. L'Empereur s'occupe : de l'expulsion de l'envahisseur, de l'intrus, de son territoire; de la cohésion des éléments qui forment son royaume; de la conduite de son peuple à la civilisation, au progrès, en un mot de la marche en avant de l'Ethiopie.

C'est dans cette troisième partie de sa tâche que l'empereur africain nous étonne le plus. Fidèle dépositaire des plus anciennes traditions monarchiques, féodales et religieuses, le « Lion vainqueur de la tribu de Juda » est un moderne et c'est dans les conceptions qu'il se fait des fluctua-

tions, des âges et de la vie des peuples que nous retrouvons le mieux le lien qui l'unit à nous, que nous reconnaissons le plus sûrement la parenté



A Biobahay, juillet 1897.

Le Négus est préoccupé de savoir le degré qu'ont atteint les autres nations à l'échelle de la civilisation : « Vous avez été au Japon, me dit l'Empereur la première fois que je le vois : où en

sont les Japonais? que fait leur gouvernement? ont-ils l'électricité? quelles industries ont-ils importées? »

Le royaume d'Ethiopie ne peut pas s'*européaniser* en une seule fois, d'un coup, par une révolution brusque, comme on a vu les choses se passer au Japon.

Mais, pour savoir temporiser, préparons les événements, attendre l'heure, le Négus n'en fait pas moins, lorsque le moment lui semble opportun, des pas de géant.

L'année 1897, durant laquelle Ménélick a vu consacrer le triomphe d'Adoua, célébrer sa magnanimité, sa sagesse, par la réception des missions venues de toutes les parties de l'Europe à la cour d'Addis-Ababa, vient d'être marquée par un acte qui la rendra à jamais célèbre dans les annales de l'Ethiopie, et peut-être de l'Afrique moderne.

Le décret par lequel Ménélick a conféré au comte Nicolas de Léontieff le titre de gouverneur général des provinces équatoriales de l'Ethiopie fait apparaître au grand jour et date l'orientation d'une politique longuement et savamment préparée.

Un de mes amis, un de ceux qui travaillent avec le plus de zèle, de persévérance à la grande

cause de l'Afrique française, m'écrivait par le dernier courrier :

« Il est évident pour nous que nous avons tout avantage à voir Ménélick s'établir non seulement dans la région des lacs Rodolphe et Stéphanie, mais dans la vallée inférieure du Nil blanc. Si les Abyssins dédaignent d'occuper les rives du Nil blanc, le long desquelles, dit-on, ils ne peuvent



A Biobabay, juillet 1897.

vivre facilement, du moins ne pourraient-ils pas avoir là des *marches militaires ?* »

Au moment où je recevais la lettre de France m'apportant le vœu d'un ardent défenseur des

intérêts français en Afrique, le projet était un fait accompli. Ménélick, s'inspirant de l'exemple de ces souverains d'Egypte qui ont su grandir et enrichir leur pays en envoyant dans le Soudan des Européens habiles, a voulu, lui aussi, asseoir son empire au Sud sur une sorte de vice-royauté confiée à un Européen.

Il a voulu, en même temps, faire un acte de progrès et de civilisation en offrant les belles régions du sud de son royaume à une large colonisation.

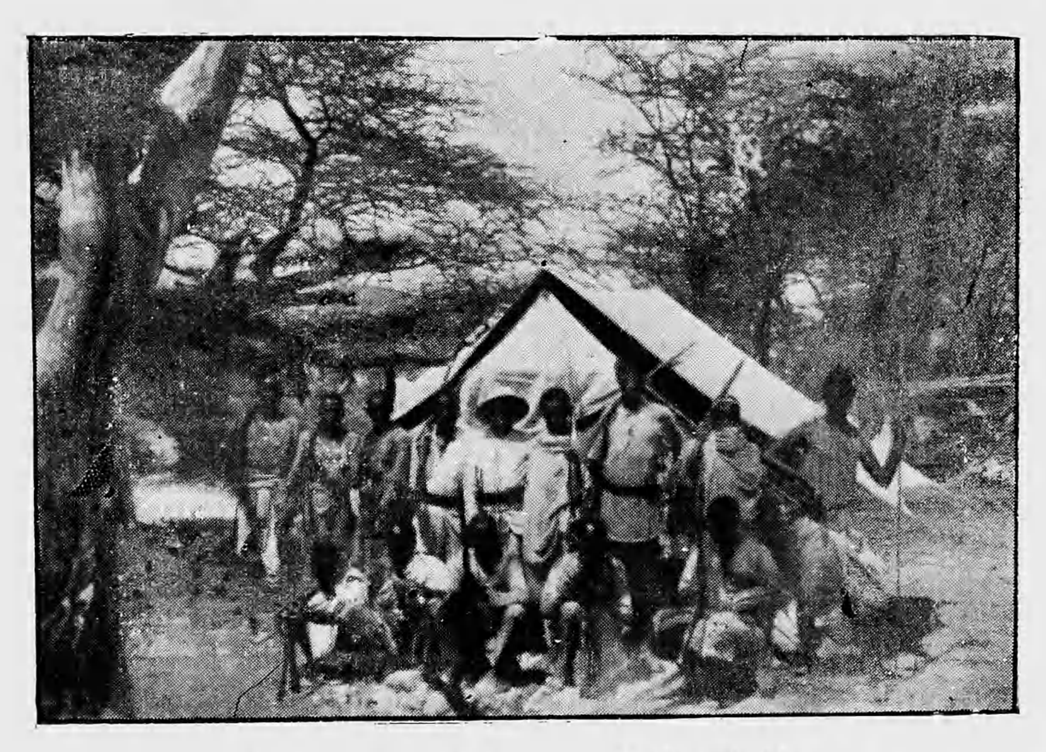
L'Empereur vient de donner le démenti le plus formel à ceux qui pouvaient l'accuser de cacher les richesses de l'Ethiopie, d'entraver le commerce européen, de refuser aux étrangers des champs d'exploitation. Un essai loyal va être tenté, et quel essai !

Ménélick se tait parfois ; c'est qu'il songe. Quand il rompt le silence, il parle de manière à être entendu. Il vient de s'adresser à un ami de la France, au brillant officier, au voyageur connu, au diplomate consommé que l'empereur de Russie a pris pour son envoyé, et lui a dit :

« Je vous donne des espaces immenses ; vous avez l'or ; vous avez l'ivoire ; vous avez le café. Vous avez tous les moyens, tous les pouvoirs,

tous les concours. Allez en Europe; revenez vite et faites bien. »

Je ne connais pas d'entreprise plus grandiose et plus séduisante à la fois que celle d'organiser, de coloniser, d'exploiter un pays tout neuf, tout riche,



Nos camps à Degadgo, juillet 1897.

et qui sera l'assise méridionale de l'Ethiopie.

Je ne vois pas non plus, à notre point de vue, de plus jolie pensée que celle qu'a eue l'Empereur en mettant cette entreprise entre des mains presque françaises. — Ménélick savait ce qu'il faisait : M. de Léontieff, aussitôt nommé, a décidé que toutes les places de l'administration euro-

péenne de la région seraient réservées à des Français. Pour toutes les fournitures, il compte s'adresser aux grandes maisons françaises.

Il est presque inutile d'insister sur les avantages que nous pouvons tirer d'une colonisation proche de Djibouti, qui s'appuiera sur des éléments français, se fera sous la direction d'un homme énergique, entreprenant, large d'idées et ami de la France, et qui aura pour terrain des régions très riches.

Sans essayer d'envisager ici ce que l'avenir peut réserver au double point de vue économique et politique, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de plaisir et de confiance légitime en voyant le royaume d'Ethiopie se limiter au Sud par un gouvernement tout français.

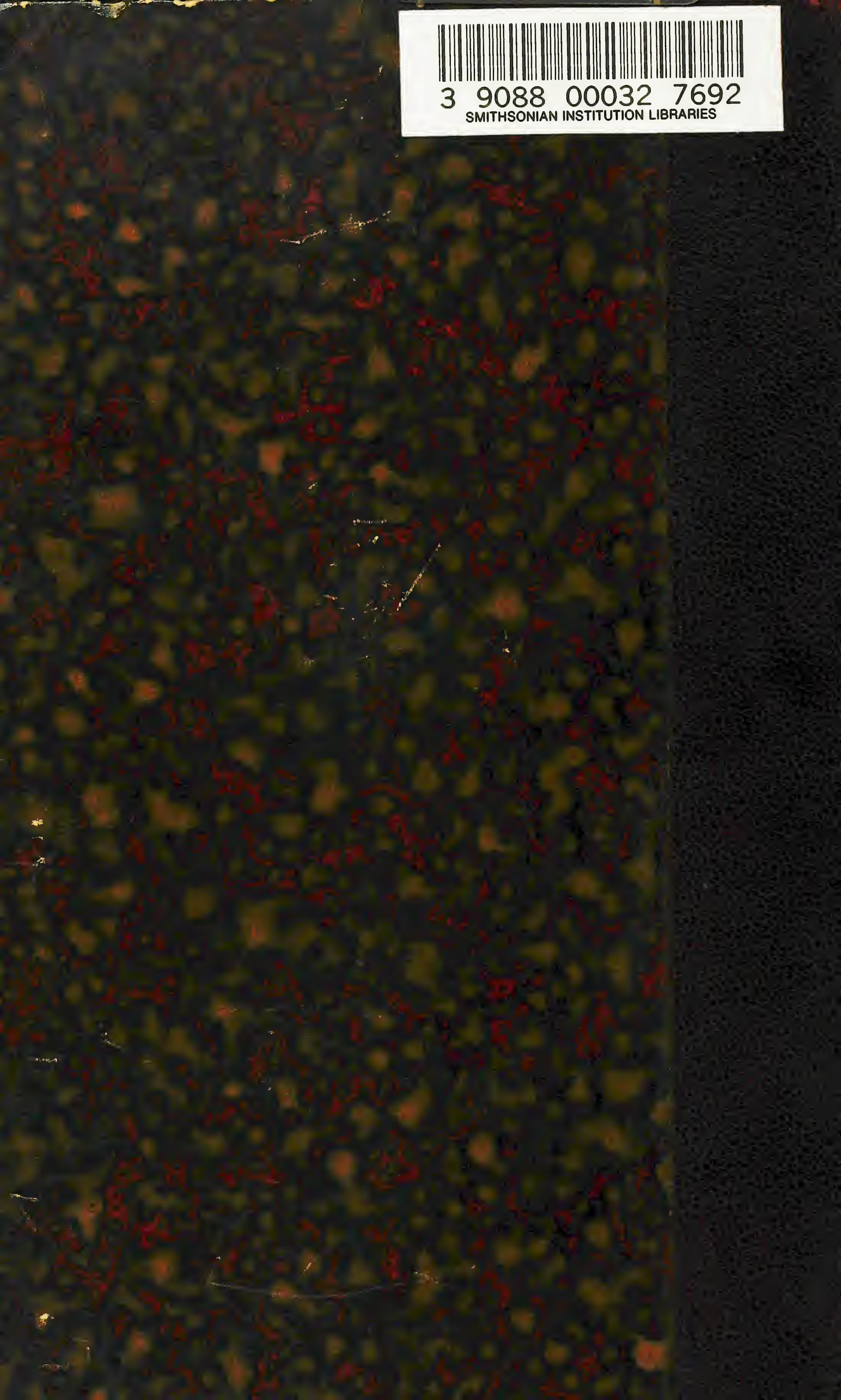
Je suis sûr d'avance que le décret de l'empereur Ménélick sera accueilli comme il le mérite en France, et qu'en admirant la belle et vaste conception de notre noble ami d'Ethiopie, le public saura reporter aussi un peu de son estime et de son admiration sur celui qui n'a pas été étranger à l'élaboration du projet, sur notre frère de Russie, qui a su, en travaillant pour le Tsar et pour le Négus, servir les intérêts de la France.

CHATEAUROUX. — IMP. ET STÉRÉOTYP. A. MAJESTÉ ET L. BOUCHARDEAU.








3 9088 00032 7692
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES